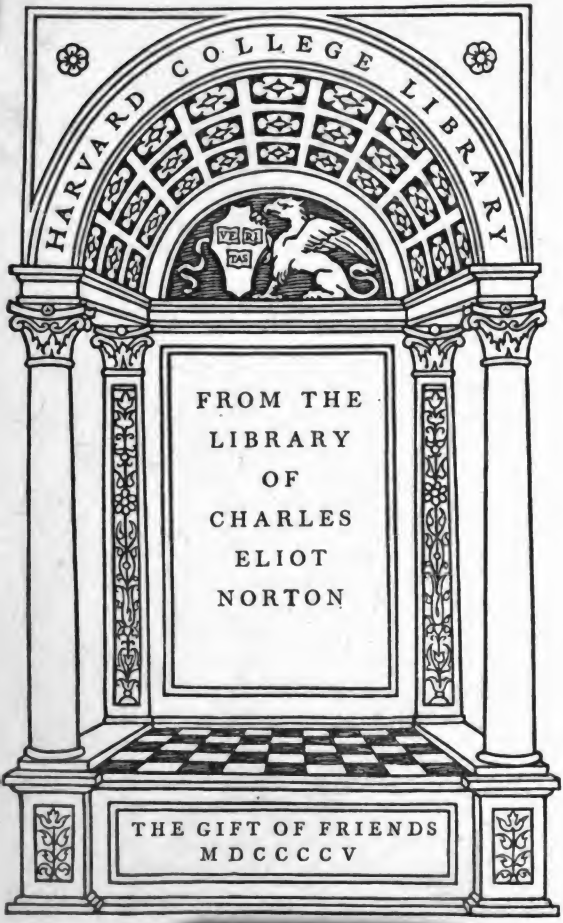
De Paris à Laval et à Alençon

Auguste Moutié, Aug. Moutié

Digitized by Google

035.13.2



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DE PARIS
A LAVAL
ET A ALENÇON

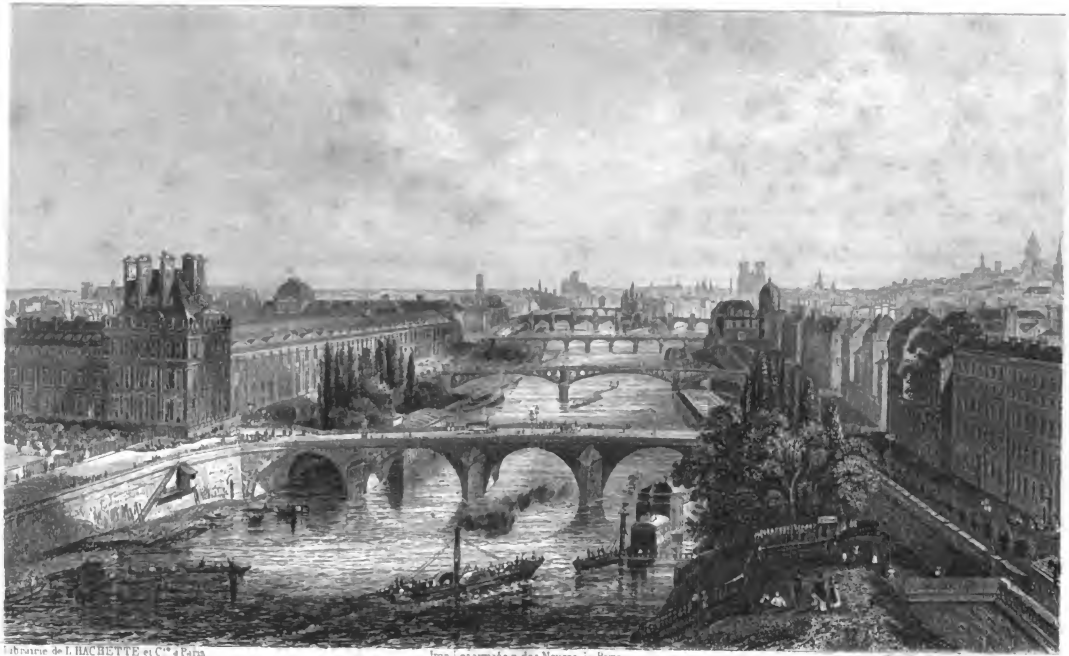
Digitized by Google

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE
Imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

Digitized by Google

Digitized by Google

PARIS



Librairie de L. HACHETTE et Cie à Paris — Imp. Lesauvage r. des Noyers 51 Paris — Fichot et Champin del. Outhwaite Sc.

Digitized by Google

DE PARIS
A LAVAL
ET A ALENÇON

PAR

AUGUSTE MOUTIÉ

AVEC UNE CARTE DU CHEMIN DE FER

Ouvrage illustré de 70 vignettes dessinées d'après nature

PAR THÉROND

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

Droit de traduction réservé

Digitized by Google

Fr 2035.13.2

Harvard College Library
Norton Collection,
26 Sept 1908

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

L'Index alphabétique qui termine cet ouvrage renferme non-seulement une table analytique des matières, mais encore un grand nombre de renseignements sur toutes les localités traversées par le chemin de fer de l'Ouest. On y trouvera sur le climat, la population, le commerce, l'industrie, la topographie, les sociétés savantes, les bibliothèques, les musées, les hôtels, etc., une foule de détails utiles aux voyageurs, mais qui n'ont pu être insérés dans le texte, dont ils auraient sans cesse interrompu la partie historique et descriptive.

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLEAU DES STATIONS

DE PARIS A LAVAL,

indiquant :

LA DISTANCE DU POINT DE DÉPART, CELLE DU POINT D'ARRIVÉE, LES BUFFETS, LES VOITURES PUBLIQUES, LA POPULATION.

I.

DE PARIS A CHARTRES.

1re station.

Bellevue. — Distance de Paris : 9 kilomètres. — Distance du Mans : 103 kilomètres. — Population : 3680 habitants (commune de Meudon).

2e station.

Versailles. — Distance de Paris : 17 kilomètres. — Distance du Mans : 195 kilomètres. — Population : 34 000 habitants.

3e station.

Saint-Cyr. — Distance de Paris : 22 kilomètres. — Distance du Mans : 190 kilomètres. — Population : 1758 habitants.

4e station.

Trappes. — Distance de Paris : 27 kilomètres. — Distance du Mans : 185 kilomètres. — Population : 809 habitants. — Voitures pour Neauphle-le-Château : 10 kilomètres. — Beynes, par Pontchartrain et le Pontel : 15 kilomètres. — Septeuil, par Neauphle-le-Château, le Pontel, Neauphle-le-Vieux et Thoiry : 30 kilomètres.

Digitized by Google

5e *station.*

La Verrière. — Distance de Paris : 32 kilomètres. — Distance du Mans : 180 kilomètres. — Population : 93 habitants. — Voitures pour Maurepas, le Tremblay et Montfort-l'Amaury : 7 kilomètres. — Dampierre et Chevreuse.

6e *station.*

Le Perray. — Distance de Paris : 41 kilomètres. — Distance du Mans : 171 kilomètres — Population : 744 habitants (commune des Essarts-le-Roi). — Voitures pour Montfort-l'Amaury, par Saint-Hubert et les Mesnuls : 10 kilomètres. — La Queue, Garancières, Behoust et Orgerus : 17 kilomètres.

7e *station.*

Rambouillet. — Distance de Paris : 48 kilomètres. — Distance du Mans : 164 kilomètres. — Population : 4089 habitants. — Voitures pour : Auneau, par Ablis et Orsonville : 22 kilomètres. — Dourdan et Rochefort, par Sonchamp et Saint-Arnoult : 22 kilomètres. — Houdan, par Saint-Léger et Gambais : 28 kilomètres.

8e *station.*

Épernon. — Distance de Paris : 61 kilomètres. — Distance du Mans : 151 kilomètres. — Population : 1618 habitants. — Voiture pour Gallardon : 11 kilomètres.

9e *station.*

Maintenon. — Distance de Paris : 69 kilomètres. — Distance du Mans : 143 kilomètres. — Population : 1999 habitants. — Voitures pour Dreux, par Nogent-le-Roi, Villemeux, Charpon et Écluselle : 27 kilomètres. — Verneuil : 60 kilomètres.

10e *station.*

Jouy. — Distance de Paris : 78 kilomètres. — Distance du Mans : 144 kilomètres. — Population : 1068 habitants.

11e *station.*

Chartres. — Distance de Paris : 88 kilomètres. — Distance du Mans : 134 kilomètres. — Population : 18 234 habitants. — Buffet. — Voitures pour Illiers : 25 kilomètres. — Brou : 38 kilomètres. — Bonneval : 31 kilomètres — Châteaudun : 45 kilomètres. — Châteauneuf : 25 kilomètres.

Digitized by Google

II.

DE CHARTRES AU MANS.

12e *station.*

Courville. — Distance de Paris : 106 kilomètres. — Distance du Mans : 106 kilomètres. — Population : 1646 habitants.

13e *station.*

Pontgouin. — Distance de Paris : 114 kilomètres. — Distance du Mans : 98 kilomètres. — Population : 1293 habitants.

14e *station.*

La Loupe. — Distance de Paris : 124 kilomètres. — Distance du Mans : 88 kilomètres. — Population : 1371 habitants. — Voitures pour Verneuil : 12 kilomètres. — Senonches : 40 kilomètres. — Ferté-Vidame : 24 kilomètres. — L'Aigle : 50 kilomètres.

15e *station.*

Bretoncelles. — Distance de Paris : 135 kilomètres. — Distance du Mans : 77 kilomètres. — Population : 2500 habitants.

16e *station.*

Condé-sur-Huisne. — Distance de Paris : 141 kilomètres. — Distance du Mans : 71 kilomètres. — Population : 1347 habitants. — Voitures pour Mortagne : 28 kilomètres. — Regmalart : 10 kilomètres. — Séez : 58 kilomètres. — Alençon.

17e *station.*

Nogent-le-Rotrou. — Distance de Paris : 148 kilomètres. — Distance du Mans : 64 kilomètres. — Population : 6988 habitants. — Voitures pour Montdoubleau, par la Bazoche-Gouët et Authon : 50 kilomètres. — La Bazoche-Gouët, par Authon : 30 kilomètres.

18e *station.*

Le Thell. — Distance de Paris : 160 kilomètres. — Distance du Mans : 52 kilomètres. — Population : 870 habitants.

19e *station.*

La Ferté-Bernard. — Distance de Paris : 169 kilomètres. — Dis-

Digitized by Google

tance du Mans : 43 kilomètres. — Population : 2600 habitants. — Voitures pour Bonnétable : 20 kilomètres. — Mamers, par Saint-Cosme et Saint-Remy : 32 kilomètres. — Saint-Calais et Vibraye : 33 kilomètres. — Savigny, Montoire, Troo, Bessé et Poncé : 35 kilomètres.

20e *station.*

Sceaux. — Distance de Paris : 179 kilomètres. — Distance du Mans : 33 kilomètres. — Population : 716 habitants.

21e *station.*

Connéré. — Distance de Paris : 187 kilomètres. — Distance du Mans : 25 kilomètres. — Population : 1605 habitants. — Voiture pour la Chartre-sur-Loir, par Bouloire et le Grand-Lucé : 44 kilomètres.

22e *station.*

Pont-de-Gennes. — Distance de Paris : 193 kilomètres. — Distance du Mans : 19 kilomètres. — Population : 1025 habitants.

23e *station.*

Saint-Marc-la-Bruyère. — Distance de Paris : 197 kilomètres. — Distance du Mans : 15 kilomètres. — Population : 1622 habitants.

24e *station.*

Yvré-l'Évêque. — Distance de Paris : 203 kilomètres. — Distance du Mans : 9 kilomètres. — Population : 2100 habitants.

25e *station.*

Le Mans. — Distance de Paris : 211 kilomètres. — Distance de Laval : 89 kilomètres. — Population : 25 189 habitants. — Buffet. — Voitures pour la Flèche et Angers. — Embranchement du chemin de fer pour Neuville, la Guierche-sur-Sarthe, Montbizot, Maresché, Vivoin, Fresnay, la Hutte, Bourg-le-Roi et Alençon.

III.

DU MANS A LAVAL.

26e *station.*

Saint-Saturnin. — Distance de Paris : 218 kilomètres. — Distance du Mans : 7 kilomètres. — Distance de Laval, 82 kilomètres. — Population : 509 habitants.

Digitized by Google

27e *station.*

Domfront. — Distance de Paris : 231 kilomètres. — Distance du Mans : 20 kilomètres.— Distance de Laval : 69 kilomètres.—Population : 1480 habitants.

28e *station.*

Coulie. — Distance de Paris : 235 kilomètres. — Distance du Mans : 24 kilomètres. — Distance de Laval : 65 kilomètres. — Population : 1627 habitants.

29e *station.*

Sillé-le-Guillaume. — Distance de Paris : 247 kilomètres. — Distance du Mans : 36 kilomètres. — Distance de Laval : 53 kilomètres. — Population : 3039 habitants.

30e *station.*

Rouessé-Vassé. — Distance de Paris : 252 kilomètres. — Distance du Mans : 41 kilomètres. — Distance de Laval : 48 kilomètres. — Population : 2437 habitants.

31e *station.*

Voutré. — Distance de Paris : 260 kilomètres. — Distance du Mans : 59 kilomètres. — Distance de Laval : 40 kilomètres. — Population : 1201 habitants.

32e *station.*

Évron. — Distance de Paris : 269 kilomètres. — Distance du Mans : 58 kilomètres. — Distance de Laval : 31 kilomètres. — Population : 4130 habitants. — Voiture publique pour Mayenne : à volonté pour Jublains, Sainte-Suzanne et les environs.

33e *station.*

Néau. — Distance de Paris : 276 kilomètres. — Distance du Mans : 65 kilomètres. — Distance de Laval : 24 kilomètres. — Population : 840 habitants.

34e *station.*

Montsurs. — Distance de Paris : 281 kilomètres. — Distance du Mans : 70 kilomètres.—Distance de Laval : 19 kilomètres.—Population : 1656 habitants.

35e *station.*

Louverné. — Distance de Paris : 295 kilomètres. — Distance du

Digitized by Google

Mans : 84 kilomètres. — Distance de Laval : 5 kilomètres. — Population : 1702 habitants.

36e *station.*

Laval. — Distance de Paris : 300 kilomètres. — Distance du Mans : 89 kilomètres. — Population : 17 348 habitants. — Voitures pour Avranches, Brest, Broons, Dinan, Ernée, Fougères, Guingamp, Granville, Lamballe, Malestrois, Ploermel, Rennes, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Vannes, Vitré.

EMBRANCHEMENT DU MANS A MÉZIDON.

DU MANS A ALENÇON.

(Distance du Mans à Alençon : 56 kilomètres.)

1re *station.*

Neuville. — Distance du Mans : 10 kilomètres. — Distance d'Alençon : 47 kilomètres. — Population : 1461 habitants.

2e *station.*

La Guierche. — Distance du Mans : 16 kilomètres. — Distance d'Alençon : 41 kilomètres. — Population : 700 habitants.

3e *station.*

Montbizot. — Distance du Mans : 20 kilomètres. — Distance d'Alençon : 37 kilomètres. — Population : 950 habitants.

4e *station.*

Vivoin et **Beaumont.** — Distance du Mans : 30 kilomètres. — Distance d'Alençon : 27 kilomètres. — Population : 1571 habitants pour Vivoin; 2520 habitants pour Beaumont. — Voitures pour Mamers, à 22 kilomètres.

5e *station.*

Fresnay. — Distance du Mans : 36 kilomètres. — Distance d'Alençon : 21 kilomètres. — Population : 3160 habitants.

6e *station.*

La Hutte. — Distance du Mans : 41 kilomètres. — Distance d'Alençon : 16 kilomètres.

Digitized by Google

7e *station.*

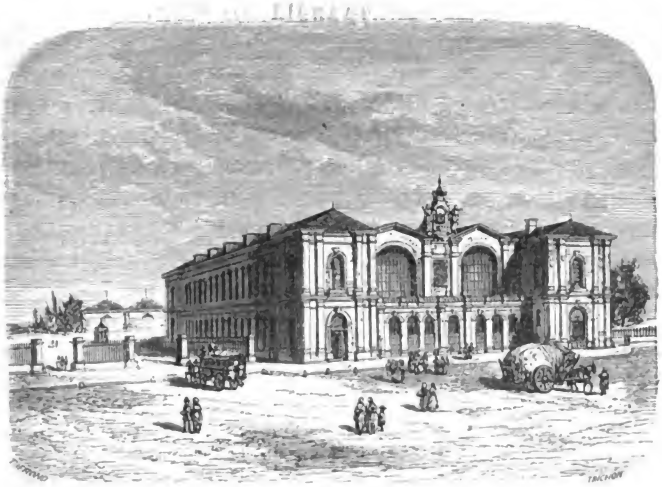
Bourg-le-Roi. — Distance du Mans : 47 kilomètres. — Distance d'Alençon : 10 kilomètres. — Population : 563 habitants.

8e *station.*

Alençon. — Distance du Mans : 56 kilomètres. — Distance de Paris par le chemin de fer : 268 kilomètres. — Population : 17 000 habitants.

Digitized by Google

Digitized by Google



Gare du chemin de l'Ouest (extérieur).

I.

DE PARIS A VERSAILLES

PAR LA RIVE GAUCHE ET PAR LA RIVE DROITE.

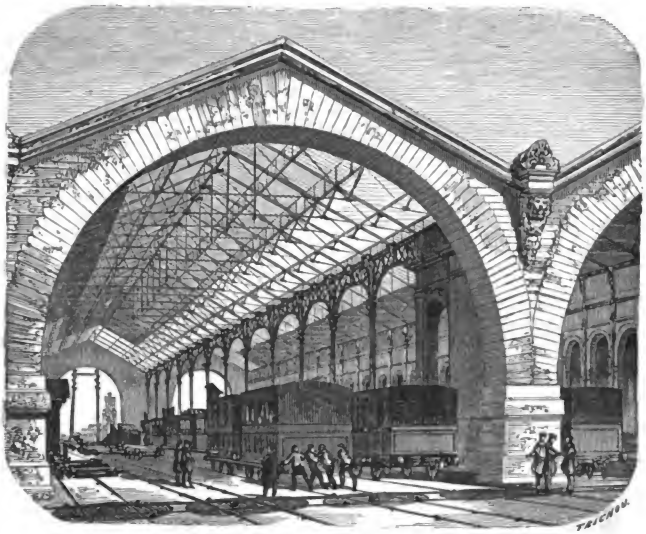
Le chemin de fer de l'Ouest a deux entrées à Paris qui le mettent en contact immédiat avec les deux grandes divisions de cette capitale. La première et la principale, débouchant sur le boulevard Montparnasse, le relie avec toute la rive gauche de la Seine. La seconde, ouvrant rue Saint-Lazare, le fait communiquer avec le centre de la ville et les divers quartiers situés sur la rive droite du fleuve, le met en rapport avec la ligne de Rouen, du Havre et de Dieppe, et, par le chemin de ceinture, avec les lignes du Nord, de Strasbourg, de Lyon et d'Orléans.

Digitized by Google

La rive gauche.

L'embarcadère du boulevard Montparnasse est un édifice monumental, construit sur les dessins de M. Victor Lenoir. Deux grands corps de bâtiment symétriques s'élèvent de chaque côté d'un remblai de neuf mètres de hauteur, sur lequel est établie la gare des voyageurs.

Au rez-de-chaussée deux longues galeries, précèdent deux splendides escaliers en pierre conduisant au premier étage.



Intérieur de la gare.

Les voyageurs qui arrivent descendent l'escalier de droite et retirent leurs bagages déposés dans la galerie. Les voyageurs qui partent montent l'escalier de gauche, entrent dans les salons d'attente, d'où ils passent sous la magnifique galerie vitrée, et prennent place dans leurs voitures.

La cloche donne le signal du départ, l'ardente locomotive

Digitized by Google

pousse son rauque sifflement et le train s'ébranle. Nous quittons la belle galerie vitrée au travers de laquelle le jour pénètre avec tant d'éclat; du haut de cet imposant viaduc, jeté sur la chaussée du Maine, nons apercevons la barrière et nous laissons bientôt derrière nous les murs de l'octroi. Dépassant les bâtiments qui furent l'embarcadère de la rive gauche, nous sortons enfin de la gare et perdons de vue les ateliers et les hangars. Nous sommes entre la plaine de Montrouge, à gauche, et la plaine de Vaugirard, à droite. Quelques secondes encore, et nous aurons franchi la ligne des fortifications de Paris.

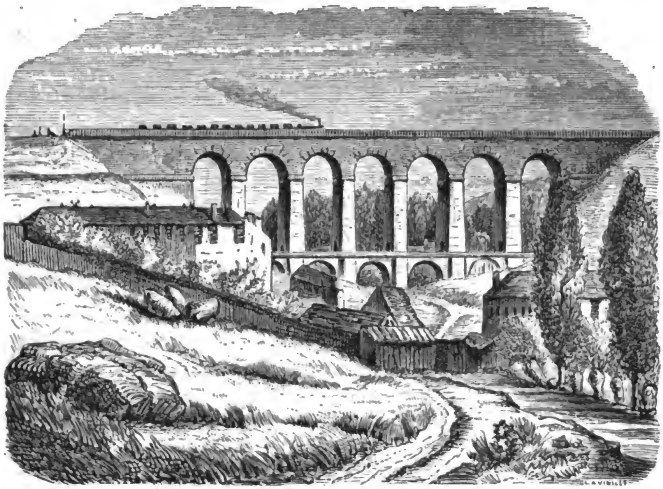
Vaugirard s'appelait d'abord Vauboitron, et dépendait de l'abbaye Saint-Germain des Prés. Au XIIIe siècle, l'abbé Girard de Moret y fit des accroissements considérables et lui donna son nom. Son église fut d'abord élevée sous l'invocation de la Vierge. On y substitua ensuite le patronage de saint Lambert, qui attira une grande foule de pèlerins par la vertu de ses reliques. Pendant le XVIe siècle, Vaugirard fut le rendez-vous du parti des *Mécontents*, composé de ceux de la religion réformée qui ne pouvaient plus supporter la persécution et les outrages des catholiques. Ce fut dans ces réunions secrètes que se prépara le tumulte d'Amboise, étouffé par tant d'horribles supplices. Sous le Directoire, une autre conspiration fut encore ourdie à Vaugirard : il s'agissait d'enlever le camp de Grenelle, établi pour protéger le gouvernement. L'attaque eut lieu pendant la nuit; mais les soldats, quoique assoupis, firent une si vigoureuse résistance, que les assaillants laissèrent sur la place un grand nombre des leurs et cent trente-deux prisonniers dont une partie fut immédiatement fusillée.

En quittant Vaugirard, nous passons entre les forts avancés de Vanvres et d'Issy; le Mont-Valérien s'élève au dernier plan du magnifique paysage qui s'étend à notre droite.

Les premières maisons d'Issy touchent aux dernières mai-

Digitized by Google

sons de Vaugirard. Issy est un village fort ancien, où les rois de la première, de la seconde et de la troisième race eurent des résidences et des propriétés qu'ils distribuèrent successivement aux abbayes et aux églises de Saint-Vincent, de Sainte-Geneviève et de Saint-Magloire. Childebert et Charles le Simple y venaient souvent. La galante Marguerite de Valois y construisit une maison, possédée aujourd'hui et purifiée par le séminaire de Saint-Sulpice. On y voit encore la mai-



Viaduc de Fleury.

son qui fut d'abord au maréchal d'Estrées, puis au cardinal de Fleury, lequel y mourut en 1743. Issy, fécond en contrastes, vit représenter dans ses murs, en 1653, le premier opéra français. Cet opéra était intitulé *Pastorale*, en cinq actes; l'abbé Perrin, poëte assez médiocre, en avait fait les paroles; la musique était de Cambert, organiste de l'église Saint-Honoré. Plus tard, ce village entendit les débats élevés sur le quiétisme entre Bossuet et Fénelon.

Digitized by Google

Vanvres ou Vanves est nommé dans une charte du roi Robert, de l'an 998. Rabelais le vante comme un lieu de plaisir que les Parisiens fréquentaient de son temps.

Bâti par Mansard en 1698, le château de Vanvres fut, vingt ans après, acheté par le prince de Condé. Il appartient aujourd'hui au lycée impérial de Louis-le-Grand.

Plus loin, à gauche, au pied des hauteurs couronnées par les bois et le château de Meudon, est le village de Clamart,

Château de Meudon.

qui fut, en 1815, le théâtre d'un engagement entre le corps d'armée du général Vandamme et les troupes du duc de Wellington. Malgré le désavantage de sa position, le général français eut le dessus et fit un certain nombre de prisonniers.

Pendant quelques minutes, l'encaissement de la voie nous masque le cours de la Seine, dont nous nous rapprochons de plus en plus. Tandis que nous sommes ainsi entre deux

Digitized by Google

terres, nous passons du département de la Seine dans celui de Seine-et-Oise. Cet enfouissement momentané semble avoir été ménagé tout exprès pour mieux faire ressortir le luxe et la magnificence prodigués par la nature dans le Val-de-Fleury, que nous traversons sur le viaduc jeté avec tant d'art et de hardiesse au milieu de ce délicieux vallon, dont la riante perspective s'étend jusqu'aux hauteurs de Montmorency.

Sur la colline qui s'élève à notre gauche on aperçoit Meudon, immortalisé par le souvenir de Rabelais, par ceux de la belle duchesse d'Étampes et par les vers que François Ier fit pour elle :

Est-il pour vray, ou si je l'ay songé,
Qu'il est besoing m'esloigner et distraire
De nostre amour, et en prendre congé ?
Las ! je le veux, et si ne puis le faire.
Que dis-je, veux ? c'est du tout le contraire :
Fuir le puis et ne puis le vouloir ;
Car vous avez là réduict mon vouloir,
Que plus taschez ma liberté me rendre,
Plus empeschez que ne la puisse avoir,
En commandant ce que voulez défendre.

La duchesse d'Étampes vendit Meudon au cardinal de Lorraine, pour lequel Philibert Delorme fit élever un château magnifique sur la hauteur d'où l'on découvre tout Paris. Le duc Henri de Guise, neveu du prélat, fit encore embellir cette belle demeure qui, après sa mort, fut achetée par le financier Servien. Celui-ci y dépensa des millions, et son fils, sur les dessins de J. H. Mansard, fit construire la belle terrasse du château, fit élever des pavillons, des colonnes, des grilles dorées et sculpter des bas-reliefs. « Combien vous coûte cette terrasse ? disait au financier le prince de Guémenée. — Elle me coûte 25 000 livres. — Je croyais qu'elle ne vous coûtait rien, » repartit le prince.

Digitized by Google

Plus tard, Servien vendit ce palais à Louvois; le grand ministre usa de toute sa puissance et de sa richesse pour en augmenter le luxe et la magnificence. Les avenues furent plantées et les jardins dessinés par Le Nôtre; l'intérieur du château reçut les plus splendides décorations. Louvois attira à Meudon les membres les plus illustres de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; les savants, les poëtes, les artistes les plus distingués, les plus beaux esprits de la cour et de la ville venaient souvent s'y réunir.

Louis XIV voyait avec déplaisir le grand dauphin son fils tenir à Choisy une cour qui, placée trop loin de lui, l'inquiétait et excitait sa jalousie; il voulut le rapprocher de Versailles. Le château de Meudon lui parut propre à remplir ce dessein. Il en fit donc proposer l'échange à la veuve de Louvois, à laquelle il donna Choisy avec neuf cent mille livres de retour. Le dauphin accepta *par ordre* le bénéfice de ce marché et vint s'établir à Meudon. Le château fut réédifié, on perça de nouvelles routes, on traça de magnifiques avenues, on replanta et on agrandit les jardins sur les nouveaux dessins de Le Nôtre. Le grand dauphin mourut, en 1711, à Meudon, dans le nouveau château qu'il y avait fait bâtir; et le fils aîné de Louis XVI, tout rachitique et cacochyme, y termina, en 1789, sa courte et si souffreteuse existence.

A la Révolution, le vieux château fut affecté à une commission spéciale chargée de perfectionner l'artillerie et tous les moyens de défense à opposer aux nombreux ennemis de la France. On le démolit en 1803, et il ne reste plus que le château du grand dauphin, celui qu'on voit aujourd'hui.

Napoléon fit restaurer Meudon à grands frais et le meubla avec splendeur pour Marie-Louise, laquelle y résida pendant la campagne de Russie. Suivant le *Mémorial de Sainte-Hélène*, l'empereur eut un instant l'idée d'établir dans ce palais une *école de rois qui devaient y apprendre à gouverner l'Europe*. Les deux derniers hôtes illustres de Meudon furent

Digitized by Google

don Pedro, l'ex-empereur du Brésil, et S. A. I. le prince Jérôme, ex-roi de Westphalie. Il fait aujourd'hui partie de la liste civile impériale.

Quittons Meudon, dont nous n'avons pas eu le temps d'ébaucher l'histoire.

Nous nous arrêtons à *Bellevue*, première station du chemin de fer de l'Ouest.

Mme de Pompadour y avait un château, chef-d'œuvre de deux architectes, d'Isle et Lassurance, où Vanloo et Boucher avaient prodigué les richesses de leur palette, et que Pigal et Coustou avaient orné de bas-reliefs et de statues. Habité un instant par Mesdames royales, tantes de Louis XVI, il fut, en 1793, déclaré propriété nationale, et bientôt après vendu à divers propriétaires qui le démolirent successivement. Enfin un habile spéculateur dépeça le parc, dans lequel il bâtit une foule de maisons de campagne environnées de jardins, et forma ainsi un village tout peuplé de citadins : c'est le Bellevue d'aujourd'hui.

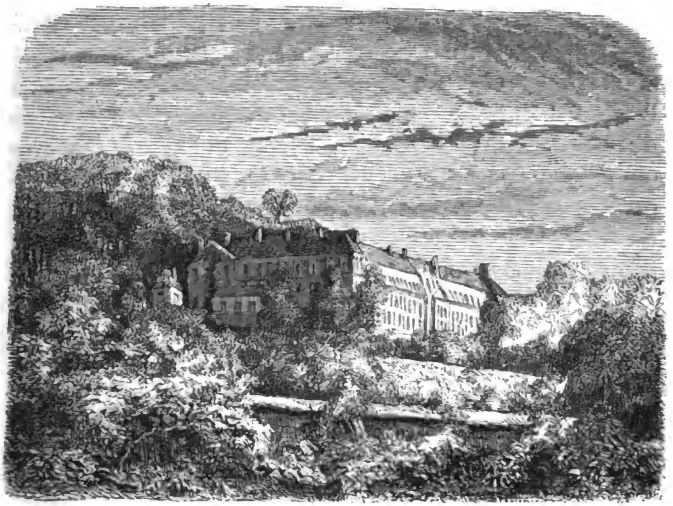
Nous apercevrons plus loin le grand village de Sèvres, pour lequel le chemin de la rive gauche a établi une station particulière. Mais pour nous, voyageurs du chemin de fer de l'Ouest, c'est à Bellevue qu'il faut nous arrêter, si nous voulons aller visiter ce pays et sa célèbre manufacture impériale de porcelaines. Sèvres touche à Bellevue; à la station même, un poteau nous indique la route que nous devons suivre, et une belle avenue nous conduit en face de la manufacture.

Sèvres est bâti sur les bords de la Seine, que traverse un pont très-remarquable. C'est un des villages les plus considérables des environs de Paris. Sans vous parler de son antiquité et de ses anciens seigneurs, nous vous conduirons devant sa manufacture de porcelaines, le plus bel établissement de ce genre qui soit au monde; cela vaut mieux que toute une histoire.

Dès 1738, le marquis de Fulvy consacrait toute sa fortune

Digitized by Google

à créer et à perfectionner une manufacture de porcelaine au château de Vincennes. Les fermiers généraux, devenus, vers 1750, propriétaires de cet établissement, le transportèrent à Sèvres, où ils firent bâtir, dans un style plus sévère qu'élégant, les édifices qu'on y voit aujourd'hui. Neuf ans après, Louis XV acheta cette manufacture, qui, depuis lors, a toujours appartenu soit à la couronne soit à l'État.



Manufacture de Sèvres.

Les produits de la manufacture de Sèvres sont une des plus grandes gloires artistiques et industrielles de la France. L'habile et savante direction de M. Brongniart leur a donné de nos jours une perfection à laquelle ils n'avaient jamais atteint. Sèvres n'est pas seulement une manufacture; c'est encore un vaste musée, consacré à l'histoire et à la technologie de la céramique. On y voit les modèles des vases, des statues et des services confectionnés dans l'établissement

Digitized by Google

depuis son origine jusqu'à nos jours. Une autre collection est formée des produits céramiques de tous les âges et de tous les pays. Toutes les civilisations éteintes y sont représentées. Ici ce sont les Étrusques, les Grecs, les Romains, les Gaulois, les Germains, les Francs, les Scandinaves, puis les œuvres si curieuses de ces peuples à jamais inconnus qui ont habité le Pérou, le Mexique et le Chili. Là, aux brillantes productions de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, de la Saxe, de toute l'Europe civilisée, sont opposés les produits de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Asie, et jusqu'à la modeste écuelle du sauvage de la Polynésie. D'autres collections vous offrent des spécimens de toutes les porcelaines du monde avec toutes les matières qui entrent dans leur confection. A la tête de toutes ces richesses qu'il augmente, qu'il classe et qu'il connaît si bien, est M. Riocreux, le plus habile et le plus savant conservateur auquel on en pût confier la direction.

La manufacture de Sèvres est ouverte aux curieux le mardi et le samedi de chaque semaine.

Laissons derrière Sèvres Saint-Cloud et Ville-d'Avray, auxquels nous allons revenir par la rive droite, et reprenons le chemin de Versailles.

Après avoir traversé les encaissements creusés dans les deux collines entre lesquelles se cache le Val-Doizie, nous arriverons bientôt à Chaville. Nous y chercherons en vain des vestiges du grand parc dessiné pour le ministre Le Tellier, et du château que Louvois, son fils, y faisait construire, quand Louis XIV donna Choisy-le-Roi pour prendre Chaville et Meudon.

Plus loin, c'est Viroflay, plus célèbre par son haras que par son histoire. Ce village, situé sur la route de Paris, est environné de collines couvertes de bois : un ruisseau qui traverse son territoire y arrose de délicieux jardins au milieu desquels s'élèvent de charmantes maisons de campagne.

Digitized by Google

Nous dépassons le raccordement de la rive droite sur la rive gauche ; nous laissons cette dernière aller gagner son débarcadère de l'avenue de la mairie, et nous nous arrêtons à *Versailles*, deuxième station du chemin de fer de l'Ouest.

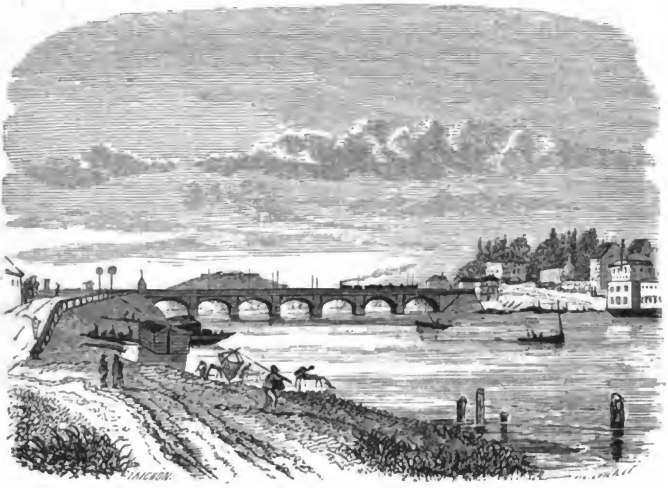
Embarcadère de la rive droite.

La rive droite.

Si vous voulez quitter Paris en suivant la rive droite de la Seine, il faut aller prendre l'embarcadère de la rue Saint-Lazare, ce point de départ et d'arrivée commun à tant de lignes de chemins de fer. Vous traversez d'abord, sous deux tunnels, la place de l'Europe et la nouvelle ville des Batignolles, que Paris englobera tôt ou tard dans ses vastes murailles. En revenant au jour, vous découvrez tout aussitôt la haute tour de Clichy, où le bon roi Dagobert avait une maison de campagne, où saint Vincent de Paul construisit une église. Au milieu d'un magnifique paysage, vous passez sur

Digitized by Google

le pont d'Asnières jeté sur la Seine, toute parsemée d'îles verdoyantes. Ce viaduc est un chef-d'œuvre d'élégance et de légèreté; l'habile ingénieur, M. Flachat, qui l'a construit pour le chemin de fer de Saint-Germain, a fait un véritable tour de force en le jetant si hardiment sur le fleuve et sur la voie sans interrompre la circulation. Asnières est aujour-



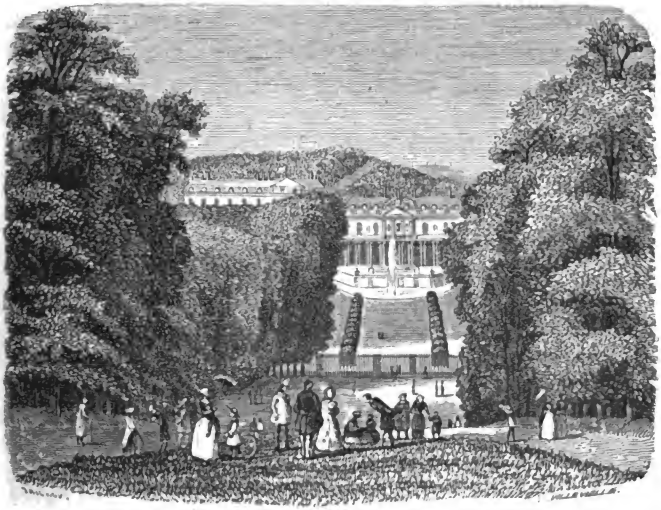
Le pont d'Asnières.

d'hui un lieu de plaisir bien connu et bien fréquenté des Parisiens; tous les dimanches et toutes les fêtes d'été, il y a un bal champêtre dans le parc délicieux au milieu duquel s'élève le château qui fut construit pour le ministre d'Argenson.

Après Asnières, vous quittez le chemin de Saint-Germain et vous arrivez à l'antique village de Courbevoie. Vous avez perdu de vue les villages de Neuilly et de Puteaux, situés sur les deux rives de la Seine; vous laissez Suresnes à votre

Digitized by Google

gauche et le Mont-Valérien à votre droite. Suresnes, quel triste nom pour un vignoble, et comme ce vignoble est bien nommé! Le Mont-Valérien est la plus haute colline des environs de Paris : la piété de nos pères en avait fait un calvaire, y avait bâti des ermitages et des couvents; la politique moderne en a fait une forteresse.



Château de Saint-Cloud.

Nous continuons à remonter le cours de la Seine, que nous allons bientôt quitter pour ne plus la revoir. Voici le grand village de Boulogne, où le roi Philippe le Long mourut en 1421, et qui marque l'extrémité du bois de Boulogne, si cher aux Parisiens. Un peu plus loin, nous nous arrêtons à la station de *Saint-Cloud*.

Saint-Cloud se développe en amphithéâtre sur le coteau qui domine la rive gauche de la Seine. Sous les premiers rois on l'appelait Nogent-sur-Seine. L'an 533, Clodoald,

Digitized by Google

l'un des fils de Clodomir, échappé au poignard de ses oncles, vint chercher un refuge dans ce village, où il fut recueilli par les pauvres habitants. Vingt ans plus tard, les longs cheveux du petit-fils de la reine Clotilde et des princes chevelus tombaient sous les ciseaux, et l'évêque de Paris conférait les ordres au jeune Clodoald. Sur le lieu même qui lui avait servi d'asile, le prince fonda un ermitage dans lequel il passa dévotement le reste de ses jours. Sur son tombeau s'éleva dans la suite une église collégiale, et le village prit le nom du saint dont les reliques attiraient un grand nombre de pèlerins.

Pendant le moyen âge, Saint-Cloud devint une position fort importante, à cause de sa proximité de la capitale. On y avait construit un pont sur la Seine dès le commencement du XIIIe siècle, et l'accès de ce pont était défendu par une forteresse considérable qui fut souvent le théâtre de sanglants combats. Charles le Mauvais et les Anglais brûlèrent le pays à la fin du XIVe siècle; au XVe, les factions des Bourguignons et des Armagnacs se rencontrèrent plus d'une fois sur le pont de Saint-Cloud. Au XVIe siècle, ce fut le tour des catholiques et des protestants, des royalistes et des ligueurs. Henri III y tomba sous le poignard de Jacques Clément, dans la maison de la famille de Gondy, où il avait établi son logement. Après la mort du dernier des Valois, Henri IV quitta Saint-Cloud avec son armée. Aussitôt après on y vit descendre une foule de ligueurs fanatiques, venant visiter le lieu où l'assassin avait été supplicié. Là, les genoux en terre, ils baisaient respectueusement le sol teint de son sang. Ils allèrent même jusqu'à remplir un bateau de cette terre sanglante, pour l'emporter à Paris; mais le bateau sombra, comme si les eaux du fleuve avaient refusé de porter cette relique sacrilége!

Sur l'emplacement des quatre belles maisons de campagne de Gondy, de Fouquet, de Monnerot et du financier Herrard, que Louis XIV avait achetées pour le duc d'Orléans, son

Digitized by Google

frère, les architectes Lepeautre, Girard et H. Mansard construisirent le château actuel. Ces trois habiles artistes parvinrent à former un tout régulier de trois édifices différents. Le Nôtre dessina le parc et les jardins; il couvrit le coteau de riants bosquets et de frais ombrages; les eaux jaillirent, les cascades murmurèrent, les parterres fleurirent et se peuplèrent de statues, parmi lesquelles on compta plus d'un chef-d'œuvre. Le palais du duc d'Orléans ne le céda alors qu'à celui de Louis XIV; Saint-Cloud devint l'introduction de Versailles, la grande merveille précédant une merveille plus grande encore.

Depuis ce temps que d'intrigues de cour se sont passées, que de faits historiques se sont accomplis dans ce délicieux séjour! Louis XIV y vit pour la première fois Mlle de La Vallière.... La fille du malheureux Charles Ier, Madame Henriette d'Angleterre, y but le poison qui causa sa mort et inspira à Bossuet la plus belle de ses oraisons funèbres. Marie-Antoinette, qui en était devenue propriétaire, y séjourna pour la dernière fois en 1790; et Bonaparte y accomplit, dans l'orangerie du château, la grande révolution du 18 brumaire....

L'Empereur conserva pour Saint-Cloud une prédilection bien marquée; il en fit sa résidence la plus habituelle. On disait alors *la cour de Saint-Cloud* comme on avait dit autrefois *la cour de Versailles*. En 1815, le feld-maréchal Blücher établissait son quartier général dans ce palais, logeait ses chiens dans l'élégant boudoir de Marie-Louise, et se vautrait lui-même tout botté sur la couche impériale....

Depuis leur origine, le palais et les jardins ont subi de grandes modifications. Sur le plateau qui domine le château et d'où l'on jouit d'une si belle vue, Napoléon fit élever la pyramide que surmonte la lanterne de Démosthène, charmant édifice antique que M. de Choiseul avait fait mouler à Athènes sur le monument original.

Digitized by Google

Depuis la restauration, Saint-Cloud est resté, à cause de sa proximité de Paris, la résidence de prédilection de tous les souverains qui se sont succédé. Aujourd'hui, il est encore la principale résidence impériale. Au nombre des hôtes illustres de ce palais, on doit inscrire au premier rang l'émir Abd-el-Kader, qui y fut reçu par l'empereur Napoléon III.

Le parc de Saint-Cloud, sauf la partie réservée autour du

Lanterne de Démosthène.

château, est ouvert tous les jours au public. C'est une promenade délicieuse et très-fréquentée. Les grandes eaux jouent pendant la belle saison et aux principaux jours de fête; après les eaux de Versailles, celles de Saint-Cloud sont les plus belles qui soient en France. Le grand jet d'eau et les cascades ont acquis une célébrité justement méritée.

Nous ne nous éloignerons pas sans recommander aux

Digitized by Google

visiteurs de Saint-Cloud les deux délicieuses promenades de Marnes et de Ville-d'Avray. Ces deux villages n'ont pas d'histoire, mais en revanche ils offrent les points de vue les plus variés, les eaux les plus limpides, les prairies les plus verdoyantes et les plus mystérieux ombrages qui soient aux environs de Paris.

En quittant Saint-Cloud, le chemin de la rive droite traverse le beau parc de cette résidence, mais c'est à l'aide d'un noir tunnel qui nous en dérobe le magnifique coup d'œil; puis il côtoie de loin le chemin de la rive gauche, dont il n'est séparé que par la vallée. A la hauteur de Viroflay, il vient se raccorder au chemin de l'Ouest, entre avec lui dans Versailles et s'arrête à la gare de la rue des Chantiers, tandis que l'ancienne voie de la rive droite continue sa route en passant derrière Montreuil pour venir aboutir à Versailles, à l'embarcadère de la rue Duplessis.

Digitized by Google

Intérieur de l'avant-cour sous Louis XIII.

II.

VERSAILLES.

LA VILLE ET LE CHATEAU.

Versailles est le chef-lieu de la préfecture et le siége de l'évêché du département de Seine-et-Oise; sa population est de 34 000 âmes.

Tout en nous dirigeant vers le magnifique palais de Versailles, faisons une rapide excursion dans cette ville encore toute pleine des souvenirs du siècle de Louis XIV, dans cette ville bâtie pour des courtisans, où les maisons sont des hôtels, où les hôtels sont des palais, où les palais sont des merveilles.

Digitized by Google

Devant l'embarcadère, précédé d'une cour et d'une place, s'ouvre une rue toute nouvelle, la rue Horace Vernet, aboutissant dans celle des Chantiers, longue rue sans monuments et sans souvenirs, qui nous conduira tout droit au milieu de l'avenue de Paris. Cette avenue traverse la ville de l'est à l'ouest et la divise en deux parties égales : à gauche, c'est le quartier Saint-Louis, le vieux Versailles, la ville qui est venue se substituer au chétif village de ce nom; à droite, c'est le quartier Notre-Dame, la ville neuve qui s'est groupée auprès du palais. L'avenue de Paris est la grande avenue royale par laquelle se prolonge à l'infini la belle perspective de la place d'Armes et du château; elle fut admirablement disposée pour laisser passer le souverain avec son escorte et son brillant cortége. Deux autres belles avenues, celle de Saint-Cloud à droite et celle de Sceaux à gauche, viennent, comme la grande avenue, s'arrêter à la place d'Armes.

A chaque pas que vous faites dans cette ville, qui fut, pendant près d'un siècle et demi, le séjour habituel de la cour, vous rencontrez des monuments et des souvenirs se rattachant à l'un des trois rois qui s'y sont succédé. A l'extrémité de l'avenue de Paris, tout près de la barrière et du côté du grand Montreuil, sont la maison de plaisance et le jardin de Madame Élisabeth, la pieuse sœur du vertueux Louis XVI; ils touchent presque à cet autre palais que Louis XV fit bâtir pour Mme Dubarry. A l'angle de la rue des Chantiers, toujours sur l'avenue de Paris, vous avez à votre gauche l'hôtel du Grand-Maître, en face duquel, de l'autre côté de l'avenue, s'élèvent l'hôtel du Grand-Veneur et le Chenil. Un peu plus loin et à droite, dans la rue transversale, vous trouverez l'ancienne geôle, le tribunal civil et la cour d'assises; à gauche est la nouvelle avenue de la mairie joignant l'avenue de Sceaux, et dans laquelle est situé l'embarcadère du chemin de fer de la rive gauche. Plus loin encore, tout à l'extrémité

Digitized by Google

de l'avenue, c'est la place d'Armes. Là, tout l'espace compris entre la grande avenue et celle de Saint-Cloud est occupé par le magnifique bâtiment des grandes écuries du roi; du côté de l'avenue de Sceaux, ce sont les petites écuries. Aujourd'hui ces deux écuries, que partout ailleurs on appellerait des palais, sont converties en quartiers de cavalerie.

Maintenant, si vous suivez l'avenue de Saint-Cloud au delà des rues de la Pompe et du Plessis, tout près de la rue du Chenil, vous trouverez le lycée impérial, établi dans l'ancien couvent des dames chanoinesses de Saint-Augustin, fondé par Marie Leczinska, la femme de Louis XV et la fille du bon roi Stanislas. Au bout de cette même avenue s'élevait autrefois le château de Clagny, où Louis XIV avait logé Mme de Montespan; mais la bande noire a passé par là, et il ne reste plus que le souvenir de ce château.

Parcourons maintenant le quartier Notre-Dame, la ville neuve de Versailles. Nous y entrerons par l'ancienne rue Dauphine, actuellement la rue Hoche, aboutissant sur la place d'Armes à l'extrémité de l'avenue de Saint-Cloud. Au milieu de cette rue, traversée par la rue de la Pompe, est la place Dauphine (place Hoche), au milieu de laquelle, dans un large massif d'arbres verts, s'élève la statue en bronze du général Hoche, posée sur un piédestal de marbre blanc. Hoche, le pacificateur de la Vendée, fut un des plus illustres enfants de Versailles; il naquit au grand faubourg de Montreuil, le 24 juin 1768 et mourut à Wetzlar, le 15 septembre 1797. A l'autre extrémité de la rue Hoche est l'église paroissiale de Notre-Dame, dont Louis XIV posa la première pierre en 1684. J. H. Mansard en fut l'architecte et elle fut achevée en 1686. Près de cette église est le grand bâtiment que le roi fit construire pour les Lazaristes, et un peu plus loin se trouve l'hôpital de la ville. A l'extrémité de gauche de la rue de la Paroisse, vous trouverez la grille du Dragon, donnant accès dans le parc, devant la grande et belle pièce

Digitized by Google

d'eau dite de Neptune. La rue des Réservoirs, la plus large sans doute de la ville, aboutit par en bas au boulevard du Roi, et par en haut à l'une des grilles ouvrant sur la cour du château auprès de la chapelle. Elle traverse la rue de la Paroisse et celle de la Pompe : parmi les édifices qui bordent cette rue du côté droit, en montant, nous citerons le théâtre, l'hôtel de la préfecture et l'immense bâtiment des réservoirs, dont l'eau alimente les bassins du parc et les fontaines de la ville. Enfin, dans ce même quartier Notre-Dame, nous devons encore appeler votre attention sur le beau marché couvert que M. Blondel, architecte, a construit ces années dernières sur l'emplacement d'un autre marché devenu insuffisant; il se trouve aux extrémités des rues de la Paroisse, de Paris, du Plessis et de l'Étang, qui le traversent en le coupant en croix.

De l'autre côté de la place d'Armes est le vieux Versailles, le quartier Saint-Louis. En face de la rue Hoche, en traversant la place, prenez la rue Satory, ou un peu plus bas la rue Royale; toutes deux vous conduiront à l'église Saint-Louis, qui est devenue l'église cathédrale. Louis XV posa, en 1743, la première pierre de cet édifice, dont le dernier des Mansard, Mansard de Sagonne, fut l'architecte. Avec les rognures de l'église, l'entrepreneur Le Tellier fit construire un somptueux hôtel auquel il donna son nom, et qui devint plus tard l'hôtel de Mme de Balby. Cette charmante résidence, entourée de délicieux jardins, est située à l'extrémité de la ville, non loin de la pièce d'eau des Suisses et de la barrière de l'Orangerie. Entre cette même pièce d'eau des Suisses et la rue Satory s'étend un jardin d'une superficie de cinquante arpents, dessiné et planté autrefois par le célèbre La Quintinie. C'est le potager du palais. L'empereur Napoléon III vient de faire clore ce jardin, sur la rue Satory, d'un beau mur de pierre de taille dans lequel s'ouvrent de loin en loin, et vis-à-vis des rues correspondantes, de

Digitized by Google

larges et belles grilles de fer qui permettent aux passants de jouir de la vue du potager, généralement fermé à tous les visiteurs. La rue Satory vient d'être macadamisée et élargie pour faciliter le passage des troupes et de la cavalerie qui se rendent aux plaines de Satory.

De la grille de l'Orangerie entrons dans la rue de la Bibliothèque; c'est ainsi qu'on a eu le tort de nommer l'ancienne rue de la Surintendance. La ville y possède une bibliothèque riche de 40 000 volumes et les éléments d'un musée départemental; on y admire deux belles crosses abbatiales en argent, délicieux échantillons de l'orfévrerie du XIIIe siècle, provenant de l'abbaye de Maubusson.

Le bâtiment du Grand-Commun est construit sur l'emplacement où s'élevait l'église paroissiale du village de Versailles. Cet immense édifice pouvait loger 3000 personnes quand la cour était à Versailles; plus tard on y établit la manufacture d'armes; il sert aujourd'hui d'hôpital militaire.

Dans le quartier Saint-Louis se trouve un édifice devenu à jamais célèbre : c'est la salle du Jeu de Paume, dans laquelle l'Assemblée nationale tint ses séances et prêta, le 22 septembre 1789, le serment *de ne point se séparer avant que la constitution du royaume ne fût établie sur des fondements solides....* Le Jeu de Paume, dans lequel M. Horace Vernet a peint les plus grandes toiles du musée historique, est situé dans une petite rue à laquelle il a donné son nom, aboutissant d'un côté dans la rue du Vieux-Versailles, et de l'autre dans celle de Saint-François, qui prend naissance à l'angle où commencent les rues Satory et de la Chancellerie, à l'extrémité de l'avenue de Sceaux, du côté de la place d'Armes. Signalons encore, sur la place du Marché-au-Fourrage, la statue en bronze qui fut élevée, par souscription, à l'abbé de l'Épée, l'illustre instituteur des sourds-muets, né à Versailles le 15 novembre 1712. Le poëte Ducis et le célèbre sculpteur Houdon naquirent aussi dans cette ville.

Digitized by Google

Il n'y a pas encore deux siècles et demi que cette grande et belle ville, ce fastueux palais et ces magnifiques jardins n'étaient qu'un pauvre village, un chétif manoir, une vaste étendue de bois, de broussailles, de fondrières et de marais fangeux. Les premiers seigneurs de Versailles sont presque inconnus; à peine si l'on trouve le nom obscur de quelques-

Vue de la principale entrée du château sous Louis XIII.

uns d'entre eux épars dans les poudreux cartulaires de nos vieilles abbayes. Le premier dont le nom nous soit parvenu est Hugues de Versailles, qui vivait en l'an 1038.

Martial de Loménie, secrétaire des finances du roi Charles IX, était l'un des seigneurs de Versailles en 1561. Henri IV, n'étant alors que roi de Navarre, s'était pris d'amitié pour ce gentilhomme et venait souvent courre le cerf dans les bois de sa seigneurie. Louis XIII venait aussi souvent dans

Digitized by Google

les mêmes lieux se livrer au plaisir de la chasse. Mais « bientôt ennuyé, dit Saint-Simon, et sa suite encore plus, d'y avoir souvent couché dans un méchant cabaret à rouliers et dans un moulin à vent, après de longues chasses dans la forêt de Saint-Léger et plus loin encore, » ce prince fit, en 1624, bâtir un petit pavillon pour lui servir de rendez-vous. On en voit encore quelques vestiges rue de la Pompe, à l'angle de l'avenue de Saint-Cloud. Plus tard, voulant avoir une habitation plus digne de la majesté royale, il acquit de Jean de Soisy, en 1627, un terrain sur lequel s'élevait un moulin à vent, et y fit construire, dit Bassompierre, « le chétif château de Versailles, de la construction duquel un simple gentilhomme ne voudroit pas prendre vanité. »

Le nouveau château n'était pourtant pas aussi chétif que le voulait bien dire le vieux courtisan d'Henri IV. Il était bâti en briques, consistant en un corps de logis de vingt-deux toises sur chaque face, et deux ailes terminées par quatre pavillons. Entre ces deux ailes était une cour carrée fort élégamment décorée; et derrière, un petit parc orné de vases et de statues. On avait mis cette demeure royale à l'abri d'un coup de main à l'aide d'un chemin couvert régnant au long des fossés, qu'on traversait sur un pont-levis.

Au-dessus du moulin qui venait de faire place à ce royal logis, sur le penchant de la colline et en face des hauteurs de Satory, s'élevait le manoir en ruines des anciens sires de Versailles. Le maréchal de Retz l'avait acheté de Loménie; Louis XIII l'acheta avec toutes ses dépendances du cardinal de Retz pour la somme de 66 000 livres (environ 150 000 fr.) « que ledit seigneur archevêque reconnut avoir reçues de sa dite majesté.... en pièces de seize sols; » ainsi s'exprime le contrat de vente, passé le 8 avril 1632. Le roi devint alors l'unique seigneur de Versailles. Mais, comme le vieux manoir masquait la vue du château, on le démolit et on n'en laissa subsister aucune trace. Sur son emplacement on fit une

Digitized by Google

orangerie, que remplaça dans la suite celle que Louis XIV fit construire sur les dessins de Le Nôtre et de Mansard, en face de laquelle fut creusée la pièce d'eau des Suisses. Telle fut l'origine du palais de Versailles, et tel il resta jusqu'en 1660.

De Saint-Germain, où il avait établi sa résidence habituelle, Louis XIV vint souvent à Versailles; il s'y divertit, il y donna des fêtes et des spectacles, et résolut enfin d'y faire son séjour. Levau commença les agrandissements du palais; puis, vint Mansard, qui en fit un palais nouveau. Lebrun l'orna de ses peintures, Le Nôtre en dessina les jardins, que les Keller peuplèrent de leurs statues de bronze. Pour amener des eaux dans les jardins, on pensa à détourner la Loire, on emprunta à la Seine une partie de ses eaux; une armée tout entière se mit à construire l'aqueduc de Maintenon, par lequel, enlevée à la Beauce et à la Normandie, l'Eure serait venue alimenter ces cascades qui, selon la volonté du grand roi, *ne devaient se taire ni jour ni nuit*. La pompeuse création de Versailles fut enfin accomplie; une cour fastueuse ajouta par son luxe à l'éclat de cette royale demeure; pour célébrer ces premiers travaux, Colbert ordonna des fêtes animées par Molière, chantées par La Fontaine, présidées par un demi-dieu rayonnant de jeunesse, d'amour et de gloire.

Ces immenses travaux d'embellissement et d'agrandissement avaient commencé en 1661; le roi ne s'établit à Versailles qu'en 1681. Il en fit, jusqu'à sa mort, la plus brillante cour de l'univers.

Louis XV ne vint habiter Versailles qu'à sa majorité, en 1722. Mme de Pompadour y régna capricieusement dans le boudoir que le pinceau de Boucher décora de peintures gracieuses, il est vrai, mais bien loin d'être en harmonie avec la grave majesté du palais du grand roi. Ce fut ensuite le tour de Mme Dubarry; la majesté royale s'effaça devant cette

Digitized by Google

courtisane, et alla se réfugier dans les *petits appartements*. De là vinrent ces distributions mesquines, ces vastes pièces converties en cabinets que Louis XV fit décorer à grands frais pour servir de temple à ses débauches.

Peu de temps après le serment du Jeu de Paume, le 6 octobre 1789, Louis XVI, Marie-Antoinette et toute la famille royale quittèrent Versailles pour n'y plus revenir....

Vue de la cour royale.

La Révolution dépouilla le palais de ses meubles et de ses ornements; on essaya d'y établir une succursale des Invalides, mais cette tentative ne réussit pas; des vandales proposèrent alors de morceler les bâtiments et les jardins pour les vendre. L'Empereur songea à rendre à Versailles sa splendeur primitive, mais il recula devant les sommes immenses que lui demandait l'architecte Gondouin. La guerre d'Es-

Digitized by Google

pagne et la campagne de Russie l'empêchèrent d'exécuter le projet de restauration qu'il avait demandé à MM. Percier et Fontaine. Louis XVIII eut d'abord la pensée d'y rétablir la cour, mais il recula aussi devant la dépense. Il se borna à quelques restaurations intérieures et à la construction du pavillon situé entre la cour Royale et la cour des Princes : Louis-Philippe eut l'heureuse idée d'en faire l'asile général de toutes les illustrations de la France et d'y recueillir l'hé-

Façade de Versailles du côté de la cour.

ritage de toutes ses gloires. Sans le dépouiller de sa grandeur passée, il voulut le revêtir d'une grandeur nouvelle et toute nationale. D'abord il effaça ces distributions mesquines par lesquelles on avait défiguré le palais de Louis XIV; il restaura les lambris, les plafonds et les peintures; il créa de nouveaux salons et d'immenses galeries; il ajouta une majesté nouvelle à la majesté des anciens appartements. Ensuite il fit revivre sur la toile tous les hommes, toutes les actions,

Digitized by Google

toutes les batailles qui avaient illustré les annales françaises depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours. Il appela la sculpture à l'aide de la peinture, et le musée historique de Versailles fut ouvert à toutes les gloires de la France.

Nous n'entrons pas dans le palais. Nous nous bornons à cette rapide esquisse de l'histoire de la ville et du château de Versailles, et nous allons reprendre la suite de notre itinéraire du chemin de fer de l'Ouest. Un autre guide vous conduira dans ce palais, dans ce musée, dans ces jardins et même dans les deux autres palais et dans les deux autres jardins du Grand et du Petit Trianon, qui touchent à ceux de Versailles. Vous n'en trouverez assurément aucun qui sache autant et qui dise si bien que M. Frédéric Bernard dans le charmant petit livre qu'il a intitulé : *Le Château, le Parc et les Grandes Eaux de Versailles.*

Digitized by Google

Versailles, rue du chemin de fer.

III.

DE VERSAILLES A RAMBOUILLET.

Vous quittez la gare de Versailles, mais vous n'êtes pas encore sorti des splendeurs de la résidence de Louis XIV. A peine aurez-vous franchi le court et unique tunnel qui vient obscurcir le chemin de fer de l'Ouest, que le long rideau de verdure tendu à votre droite s'ouvrira tout à coup et vous

Digitized by Google

laissera entrevoir un magique spectacle. A l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, bordée de ses magnifiques avenues, vous verrez les grilles chargées de statues, l'Orangerie flanquée de ses deux escaliers aux cent marches, et toute la perspective des jardins et du palais du grand roi. C'est assurément un des plus riches points de vue qui soient au monde. Sur le bord de la voie se dresse la célèbre statue que le cavalier Bernin convertit en Curtius après en avoir voulu faire un Louis XIV à l'apogée de sa gloire. A votre gauche, ce sont les hauteurs et les bois de Satory ; vous continuez votre route à travers les bosquets et les prairies; vous pouvez encore parfois découvrir le palais, car vous êtes toujours dans le grand parc, dont vous ne franchirez l'enceinte qu'en arrivant à la station de *Saint-Cyr*.

Du haut de cette gare vous pouvez contempler la plus belle perspective peut-être que vous ayez rencontrée depuis votre départ. A vos pieds, au premier plan, s'élèvent les bâtiments de l'École militaire.

Dans l'origine, Saint-Cyr n'était qu'une pauvre petite paroisse de l'ancien diocèse de Chartres, un village sans importance et sans histoire, mais qui, vers la fin du XVIIe siècle, acquit tout à coup une immense célébrité.

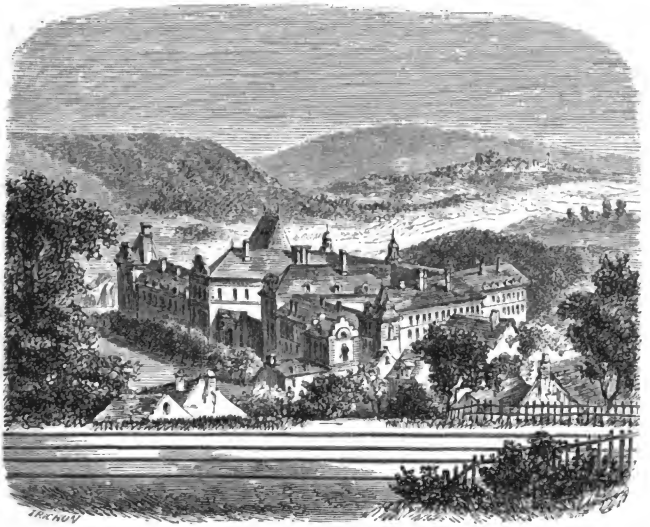
Mme de Maintenon, dès l'an 1685, conçut l'idée d'établir une maison exclusivement destinée à l'éducation des filles de la noblesse, et Louis XIV la seconda dans ce projet. Mansard dressa le plan d'une immense construction ; deux mille cinq cents ouvriers se mirent à l'œuvre, et, commencée en 1685, la maison de Saint-Cyr fut en état d'être habitée l'année suivante.

Le nouvel établissement se composait de douze corps de bâtiments, formant cinq cours et occupant une superficie carrée de soixante-dix mille toises. Les jardins étaient en harmonie avec la grandeur des constructions; on y admirait surtout seize bassins avec jets d'eau ; à leur extrémité était

Digitized by Google

un pavillon où l'illustre fondatrice venait souvent se retirer et recevoir les visites du roi. Plusieurs avenues bordées d'arbres conduisaient du parc de Versailles à la maison de Saint-Cyr.

Louis XIV dota de revenus considérables cet établissement, qui prit le nom de *Maison des Dames de Saint-Louis*, et le fonda en faveur de deux cent cinquante demoiselles qui, depuis l'âge de sept à douze ans, devaient y être gra-



Saint-Cyr.

tuitement reçues, élevées, nourries et entretenues de toutes choses jusqu'à vingt ans aux dépens de la fondation. Ces demoiselles étaient instruites par quarante dames, sous la direction de Mme de Brinon, et servies par un pareil nombre de sœurs converses. Pour être admises dans la maison, elles devaient faire preuve de quatre degrés de noblesse du côté paternel.

Digitized by Google

Est-il nécessaire de rappeler ici que ce fut pour les demoiselles de Saint-Cyr que Racine composa ses deux admirables tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*? Après la mort du roi, Mme de Maintenon se retira à Saint-Cyr; elle y habita cette partie des bâtiments qui entoure la cour verte, là même où la tragédie d'*Esther* avait été représentée pour la première fois. Ce fut dans cette retraite que la veuve de Scarron et de Louis XIV reçut, en 1717, la visite du czar Pierre-le-Grand, qui entra dans la chambre sans se faire annoncer, tira sans cérémonie les rideaux du lit où cette femme illustre gisait malade, et la considéra avec la plus attentive curiosité pendant qu'un interprète lui débitait un compliment.

Mme de Maintenon mourut à Saint-Cyr en 1719, et fut enterrée dans l'église de la maison qu'elle avait fondée.

La Révolution supprima cette maison d'éducation et renvoya toutes les jeunes personnes dans leurs familles. Un décret fit de ces bâtiments une succursale de l'hôtel des Invalides, et de vieux soldats vinrent abriter leur tête sous ces mêmes toits qui avaient si longtemps servi d'asile aux filles de vieux soldats comme eux. Plus tard, Lucien Bonaparte y établit un des quatre colléges du Prytanée français. Enfin Napoléon, après avoir rendu son ancienne splendeur au château de Fontainebleau, transféra à Saint-Cyr l'école militaire établie dans cet ancien palais.

Étrange métamorphose! le jardin des timides pensionnaires de Saint-Cyr devint un champ de Mars; le pavillon de Mme de Maintenon fut le logement d'un garde d'artillerie, et la rude intonation du commandement militaire vint faire vibrer ces mêmes voûtes dont les échos avaient autrefois si doucement répété les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie!*

Après Saint-Cyr, il vous faut dire adieu à ces paysages si variés, à ces jolies maisons de campagne, à ces frais jardins qui ont bordé la route depuis votre départ de Paris. Encore

Digitized by Google

quelques ondulations de terrain, encore quelques bouquets de bois épars dans la campagne, et vous aurez atteint le plateau de Trappes, le point le plus élevé et le plus fertile du département de Seine-et-Oise. Alors une plaine immense, couverte de céréales et de longues files d'arbres fruitiers plantés de chaque côté de la grande route, va se développer à vos yeux. Vous arrivez à la station de *Trappes*.

Trappes est un gros et ancien village, posé sur les deux côtés de la route de Paris à Nantes, près de l'embranchement de la route de Brest, nommé la Fourche de-Trappes. Sa population s'élève à près de 1000 habitants, et son territoire bien cultivé fournit des grains de toute espèce. On y remarque les belles exploitations rurales dans lesquelles MM. Dailly et Pluchet ont fait faire tant de progrès à l'agriculture et acquis une réputation justement méritée.

Tout près du village, en vue de la ligne du chemin de fer, est le grand étang de Saint-Quentin, dont la superficie est de deux cent un hectares; il reçoit les eaux des plaines supérieures et celles des étangs de la forêt de Rambouillet, pour en former un vaste réservoir destiné à alimenter les jets d'eau de Versailles.

A la station de Trappes on trouve des voitures conduisant à Pont-Chartrain, à la Queue, à Neauphle le Vieux, à Neauphle le Château et à d'autres localités disséminées de chaque côté de la route de Brest. Le château de Pont-Chartrain est situé à dix kilomètres de la station, dans la commune de Jouars, où l'on trouve des traces d'une voie romaine et de substructions antiques, et que quelques géographes regardent comme le *Diodurum* de l'Itinéraire d'Antonin. La terre de Pont-Chartrain est d'une fort ancienne origine; elle fut érigée en comté pour le chancelier de ce nom, lequel y fit bâtir, sur les dessins de Mansard, dit-on, le grand château qu'on y voit aujourd'hui. Les appropriations modernes ont apporté de notables modifications à l'œuvre du grand archi-

Digitized by Google

tecte, s'il est vrai qu'il ait jamais pris la moindre part à la construction de cet édifice. Dès les premières années de son origine, le parc qui enveloppe le château occupait une place distinguée parmi les beaux jardins que l'on citait en France. On y voit de belles pièces d'eau alimentées par la rivière de Mauldre, de vastes pelouses parsemées de bosquets d'arbres exotiques, de hautes futaies animées par des troupeaux de daims et de chevreuils; on y remarque surtout de magnifiques parterres, garnis de rosiers et des fleurs les plus variées.

Après le chancelier, le comte de Maurepas, son petit-fils, posséda cette terre, laquelle passa ensuite au comte de Brissac, gouverneur de Paris; depuis, elle fut achetée par M. des Tillières, grand louvetier, dont la fille l'apporta à M. le marquis d'Osmont, le propriétaire actuel.

A gauche et à peu de distance de la station de Trappes, nous rencontrerons les ruines ou plutôt l'emplacement où fut la célèbre abbaye de Port-Royal des Champs, dans une campagne remarquable par les accidents du terrain, la variété des points de vue et la fraîcheur du site. Ce monastère fut fondé en 1204 par Mathilde de Garlande, femme de Mathieu, premier seigneur d'Attichy et de Marly, cadet de l'illustre maison de Montmorency. Nous ne vous redirons pas l'histoire de cette fameuse abbaye, triste monument des persécutions de Louis XIV; nous ne vous rappellerons pas les débats oubliés du jansénisme, auxquels les lettres doivent un chef-d'œuvre de dialectique et d'ironie. « La poésie a marqué la place où fut Port-Royal des Champs; une haine aveugle en a pu disperser les débris; mais Racine, élève de ce docte et pieux asile, lui a consacré cinq odes intitulées : *l'Étang*, *les Prairies*, *les Bois*, *les Troupeaux*, *les Jardins*[1]. »

Cependant il reste encore à Port-Royal assez de vestiges

1. Fr. Barrière.

Digitized by Google

pour satisfaire la plus vive curiosité. On y retrouve quelques bâtiments habitables, le cimetière converti en jardins et l'étang chanté par Racine. On y voit les fondements de l'église, récemment déblayés par M. le duc de Luynes. A la ferme des Granges, on montre deux chambres qui furent celles de Racine et du grand Arnauld, et un puits où Pascal avait établi une machine pour faire monter l'eau.

Lorsqu'en 1710 on rasa, par ordre de Louis XIV, les bâtiments de l'abbaye de Port-Royal, on exhuma les ossements des morts enterrés dans l'église et dans le cimetière, et on les transporta dans les cimetières des paroisses voisines, de Palaiseau, de Saint-Lambert et de Magny-les-Hameaux. Dans l'église de ce dernier village, non loin des ruines du monastère, on voit encore près de trente dalles tumulaires avec les épitaphes des bienfaiteurs de l'abbaye ou des illustres solitaires qui vinrent s'y retirer. On y remarquera entre autres quatre grandes dalles des XIIIe et XIVe siècles avec les effigies de Marguerite de Lévis, de Bouchard de Marly, d'un sire de Montfaucon et d'Aline de Gallardon, sa femme, de l'abbesse Yolande de Dreux, et les inscriptions placées sur les cœurs de presque tous les membres de l'illustre famille Arnaud. C'est dans cette même église qu'on prit, en 1823, pour la transférer dans celle de Saint-Étienne-du-Mont, à Paris, l'épitaphe de Racine, composée par son ami Boileau.

Nous quittons l'arrondissement de Versailles pour entrer dans celui de Rambouillet par le canton de Chevreuse, où nous avons déjà pénétré dans nos visites à Port-Royal et à Pont-Chartrain.

Quelques secondes avant de vous arrêter à la station de *La Verrière*, vous apercevez à votre droite, un peu au delà de la grande route, une vieille chapelle gothique auprès d'un grand corps de ferme. C'est la ferme de la Ville-Dieu, ancienne commanderie de l'ordre du Temple. La chapelle, entièremen

Digitized by Google

construite et voûtée en pierres meulières, date du XIIIe siècle : aujourd'hui elle est convertie en grange et dépend du domaine de La Verrière.

A gauche de la station vous voyez les murs du parc, les hautes futaies et les rideaux de peupliers qui vous cachent le château de La Verrière. La principale gloire de ce château est peut-être d'avoir appartenu au comte de La Valette, que le dévouement de sa femme a rendu si célèbre : il est aujourd'hui à M. Berger, sénateur et ancien préfet du département de la Seine. Au XVIe siècle, le domaine de La Verrière appartenait à la branche cadette de la famille Séguier, d'où sont sortis tant d'illustres magistrats.

Des omnibus font le service des environs de cette station, placée, comme on peut le voir, dans la plus *désespérante* solitude. On se rend à Chevreuse en passant par le Mesnil-Saint-Denis et par Dampierre. Le roi Pépin, à son lit de mort, avait donné à l'abbaye de Saint-Denis une vaste étendue de terrain dans la forêt Yveline. Les religieux y construisirent ce qu'on appelait au moyen âge un *mesnil*, autour duquel se groupa un village qui devint une paroisse et retint le nom de ses propriétaires ou du patron auquel fut dédiée son église. Cet édifice, souvent rebâti, n'offre rien de remarquable qu'une statue de la Vierge, qui paraît être du XIVe siècle.

Près du village est le château du Mesnil-Saint-Denis, entouré de fossés et d'un parc fort étendu, possédé, dès le XVIe siècle, par la famille Habert, qui donna deux membres à la *première* Académie française.

Au-dessus du château, mais dans la commune de Lévis-Saint-Non, est l'abbaye Notre Dame de la Roche, l'un des plus curieux monuments du département de Seine-et-Oise, digne à tous égards de fixer l'attention de l'antiquaire et même du simple curieux. Ce petit monastère fut fondé vers la fin du XIIe siècle par les sires de Lévis, enrichi par leurs

Digitized by Google

libéralités et par celles des sires de Marly, des comtes de Montfort et des seigneurs voisins. La chapelle abbatiale, située dans un enclos de terres cultivées, remonte aux premières années du XIIIe siècle, et l'extérieur en est d'une grande

Château de Chevreuse.

simplicité; c'est une croix latine précédée d'un porche ouvert en ogives. Mais à l'intérieur elle présente le plus grand intérêt. Les chapiteaux de ses piliers, les restes de peintures murales, les stalles en bois sculpté, doivent surtout fixer l'at-

Digitized by Google

tention. Dans la nef et dans les transepts, on voit les dalles tumulaires des abbés, des chanoines et des bienfaiteurs; dans le chœur, les statues et les tombes des sires de Lévis, qui jouèrent un rôle si important dans l'Albigeois, à la suite du terrible Simon de Montfort.

Mais hâtons-nous de franchir la plaine fertile, les riants coteaux et la délicieuse vallée de l'Yvette, qui nous séparent encore de Chevreuse.

Cette petite ville est située sur le penchant d'un coteau au pied duquel coule la rivière d'Yvette, qui se perd en mille capricieux détours dans une des plus jolies vallées des environs de Paris. A la droite de l'église paroissiale, dont un ouragan renversa le clocher au commencement du XIVe siècle, vous pouvez voir les ruines romanes du petit monastère de Saint-Saturnin; un marchand de vin y a établi ses caves et ses greniers. Mais ce qui doit surtout exciter votre curiosité, ce qui doit principalement vous attirer à Chevreuse, c'est la ruine imposante de l'ancien château fort, qu'on nomme la Magdeleine : elle est située sur la croupe de la colline qui domine la ville. C'était là l'ancienne demeure des sires de Chevreuse, qui furent si puissants dans les premiers siècles de la féodalité. Vassal de l'évêque de Paris, le châtelain de Chevreuse était l'un des quatre barons auxquels appartenait le droit exclusif de porter sur leurs épaules le prélat, le jour de son intronisation. Pourquoi l'espace nous manque-t-il pour vous esquisser tous les souvenirs attachés à ces ruines si pittoresques, que M. le duc de Luynes vient d'acheter pour assurer la conservation d'une ancienne propriété de sa famille?

De l'autre côté de la station de La Verrière, un omnibus nous conduit à Montfort en passant par Maurepas et par le Tremblay. Maurepas est une petite commune située à moins de deux kilomètres de la grande route. C'était au moyen âge une châtellenie dont les seigneurs nous sont connus depuis

Digitized by Google

le XIIe siècle. Vers la seconde moitié du XIVe, Maurepas était possédé par les seigneurs de Chevreuse de la maison d'Amboise; il le fut ensuite par la maison de Lorraine et plus tard par les Phelippeaux, qui prirent les titres de comtes

Donjon de Maurepas.

de Pont-Chartrain et de Maurepas. Au milieu du village, sont les ruines intéressantes du vieux donjon féodal, généralement peu connues, mais qui méritent pourtant de fixer l'attention de l'antiquaire et de l'artiste. Plus loin on trouve

Digitized by Google

le village et le grand château du Tremblay, appartenant aujourd'hui à M. le marquis de Vérac. Au XVIIe siècle, c'était le domaine de la famille Leclerc du Tremblay, d'où était sorti le capucin Joseph, la célèbre *éminence grise*, dont on connaît les rapports avec l'*éminence rouge* qu'on appelait le cardinal de Richelieu.

Porte Bardou, à Montfort-l'Amaury.

Quittant Montfort-l'Amaury, où nous nous rendrons plus naturellement de la station de l'*Artoire*, revenons à la grande route, où nous avons laissé le hameau du Gibet, nom sinistre; c'est là que s'élevaient autrefois les fourches patibulaires de la justice seigneuriale de Coignères-le-Châtel. Coignères, ancien relais de la poste aux chevaux, est à deux kilomètres

Digitized by Google

de La Verrière. Il nous faut traverser ce village sans intérêt et sans souvenir pour prendre, à la Maison-Blanche, la route qui conduit à l'ancien prieuré de Haute-Bruyère, de l'ordre de Fontevrault. Ce monastère fut fondé par la trop fameuse Bertrade de Montfort, qui sortit du lit de Foulque-le-Rechin, comte d'Anjou, pour aller partager le trône de Philippe Ier. La fondatrice et ses illustres descendants, les comtes Simon et Amaury de Montfort, avaient leurs tombeaux dans la chapelle des dames de Haute-Bruyère, où fut plus tard déposé le cœur de François Ier, dans un vase de marbre blanc, transféré depuis à Saint-Denis. La Révolution a dispersé ces cendres illustres; le monastère a été presque entièrement détruit; il ne reste plus que la chapelle des Pères; car, dans l'ordre de Fontevrault, un couvent d'hommes était toujours contigu à un monastère de femmes. Sur l'emplacement des bâtiments claustraux s'élève, dans un grand enclos environné de bois touffus, une jolie maison de campagne appartenant à M. Videl.

Au moyen âge, *La Ritoire* était un fief dont les seigneurs devaient l'hommage lige aux comtes de Montfort-l'Amaury. Ce fief qui, par corruption, était déjà nommé l'Artoire, appartenait, au XVIe siècle, à César d'Hautbergeon, capitaine des gardes d'Henri II. Sous le règne de Louis XIV, M. de Binanville habilla en château la vieille tour carrée du *colombier à pied* de la seigneurie, et fit dessiner à l'entour un parc d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Le château et le hameau de l'Artoire dépendent de la commune des Essarts-le-Roi, située à quelques centaines de mètres sur la gauche de la station. Cette commune s'appelait *les Novales* au XIIe siècle : elle dut ce nom et sa dénomination actuelle aux nombreux défrichements que les rois de la troisième race firent dans ces lieux, autrefois couverts par la forêt Yveline. La terre des Essarts sortit du domaine royal pour entrer dans celui des seigneurs de Montfort; elle

Digitized by Google

passa ensuite de la famille de Craon à celle d'Angennes, et fut la terre patrimoniale du célèbre cardinal de Rambouillet. Au milieu du XVIe siècle, Jacques d'Angennes fit reconstruire l'église paroissiale sous le vocable de saint Corneille et de saint Cyprien.

En sortant de la station, au bas de la montée de l'Artoire, vous trouverez à gauche, sous l'arcade du chemin de fer, un chemin tracé dans une riante vallée, lequel vous conduira en quelques minutes à Auffargis, ancien village où l'on a retrouvé des vestiges de l'époque celtique et des sépulcres mérovingiens. Auffargis appartenait aussi à la famille d'Angennes, d'où sortirent les comtes du Fargis. Tout le monde connaît cette célèbre comtesse du Fargis et ses intrigues sous le ministère du cardinal de Richelieu.

En suivant toujours la vallée, à l'extrémité de la commune d'Auffargis, se trouvent les ruines de la fameuse abbaye des Vaux-de-Cernay, fondée au commencement du XIIe siècle par Simon de Neauphle, connétable de France sous le règne de Louis le Gros. Nous ne saurions trop recommander aux promeneurs la visite de ce lieu, dont l'intérêt historique, dont le site sauvage et pittoresque sont au-dessus de toute description. On y retrouve les souvenirs de Simon de Montfort, de saint Louis, de la reine Blanche et de saint Thibault attachés aux voûtes et aux arceaux gothiques de cette vieille abbaye, dont les ruines se cachent *sous le vert tissu de la ronce et du lierre....*

En face de l'embarcadère de l'Artoire, le chemin de Montfort-l'Amaury vient s'embrancher sur la route impériale. Ce chemin conduit d'abord au hameau de Saint-Hubert, dépendant de la commune des Essarts-le-Roi. C'est là qu'en 1755 Louis XV avait fait bâtir, sur les dessins de Gabriel et pour lui servir de rendez-vous de chasse, un château dont le luxe et la magnificence sont traditionnels dans le pays. Pigalle, Falconnet et Coustou en avaient fait la sculpture, et Vanloo

Digitized by Google

y avait peint, dans la chapelle, le tableau de Saint-Hubert qui décore aujourd'hui l'église de Rambouillet. Louis XVI, devenu propriétaire de Rambouillet, fit démolir ce château dont on reconnaît à peine les vestiges sur les bords de l'étang de Saint-Hubert, auquel il avait donné son nom.

A la suite de ce vaste étang sont cinq autres grands étangs, séparés les uns des autres par de simples chaussées reliant entre elles les longues avenues de la forêt de Rambouillet. Ce sont d'abord les étangs de Pourras, autrefois de Porrois ou Port-Royal, car ils appartenaient à l'abbaye de ce nom; puis les étangs d'Hollande, ainsi nommés du fief de *monseigneur* d'Orlande, dans lequel ils étaient compris.

Après avoir admiré ces immenses nappes d'eau qui, par des rigoles ouvertes et des conduits souterrains, s'en vont animer les jets d'eau et les cascades de Versailles, le promeneur peut diriger sa course à travers la forêt de Rambouillet, si célèbre par ses belles chasses, si renommée parmi les botanistes pour la richesse et pour la variété de sa flore.

En reprenant la route au hameau de Saint-Hubert, on traverse encore quelques belles parties de la forêt, et bientôt on jouit du magnifique aspect de la riche et fertile vallée des Mesnuls, avec ses vertes prairies et ses campagnes parsemées d'arbres fruitiers. La largeur du paysage, la végétation luxuriante qui l'embellit et le décore, rappellent ces belles pâtures et ces riantes vallées de la Normandie et de la Bretagne : rien ne manque à l'illusion, pas même la qualité du cidre excellent que produisent ces nombreux vergers. Tout au fond de la vallée s'élève le château de M. le comte de Nugent, dont la construction ne paraît pas antérieure au commencement du XVIIe siècle.

A trois kilomètres des Mesnuls, sur la hauteur qui domine au loin la campagne, est la petite ville de Monfort-l'Amaury, l'un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Rambouillet.

Digitized by Google

Sur le point culminant d'une colline dont l'escarpement naturel a encore été augmenté par des travaux de fortification, s'élèvent les ruines pittoresques du redoutable donjon des descendants de Guillaume de Hainault. C'est là que na-

Ruines du château de Montfort.

quirent ces fiers barons, ces Simon et ces Amaury de Montfort, qui firent plus d'une fois trembler sur leur trône les descendants de Hugues Capet, et portèrent leurs armes terribles dans la Palestine et dans le Languedoc, qui n'a pas encore oublié leurs sanglantes victoires. L'un de ces Amaury donna son nom à sa ville seigneuriale ; ses descendantes l'apportèrent en dot d'abord à la maison de Dreux, puis à celle de Bretagne : Anne de Bretagne, en épousant Charles VIII, la réunit à la couronne de France. Le comté de Montfort fut dès lors donné à titre d'usufruit à quelques personnages éminents, puis en apanage à des princes de la famille royale.

Digitized by Google

Marie de Luxembourg, comtesse de Vendôme, André de Foix, Mme de la Trémouille, la comtesse d'Estouteville, Henri III et son frère François duc d'Alençon, en eurent successivement la jouissance. Il devint ensuite la propriété du duc de Luynes, par suite des échanges que Louis XIV fit avec ce seigneur.

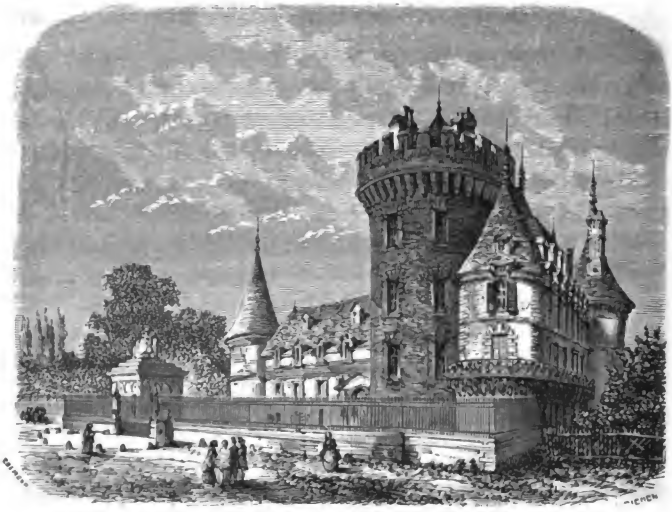
Ce fut André de Foix qui, pendant la durée de son usufruit, fit bâtir cette charmante tourelle hexagone en briques et en pierres de taille, à côté de l'austère donjon de Guillaume de Hainault. Ce château s'est affaissé sous les efforts du temps, des révolutions et des démolisseurs; la ville moderne a tracé des allées sinueuses et fait une promenade publique autour de ces ruines si pittoresques et si riches en souvenirs.

L'église paroissiale offre une belle collection de verrières peintes du XVIe siècle ; mais elle a perdu ce qu'on aimerait surtout à y retrouver, toute espèce de vestiges rappelant les premiers fondateurs. Il n'y a pas longtemps qu'on a commis la faute d'abattre la vieille tour romane qui la surmontait.

Le cimetière public est l'un des plus curieux qui soient en France. C'est un préau sur deux des côtés duquel règnent des arcades servant de charniers. Si l'on en croit les habitants du pays, Ciceri se serait inspiré de ce cimetière pour peindre sa belle décoration de l'opéra de Robert le Diable.

Quant à la ville, elle a peu à peu détruit ses murailles, comblé ses fossés, abattu ses portes, effacé tous ses anciens souvenirs; il ne reste guère, du temps passé, que la porte Bardou. Les maisons à blanches façades se pavanent devant de délicieux jardins; la vieille ville féodale s'est changée en une petite ville éminemment bourgeoise.

Digitized by Google



Château de Rambouillet.

IV.

RAMBOUILLET.

En quittant la tranchée au fond de laquelle est située la station, la voie de fer franchit l'énorme remblai jeté entre les deux versants du vallon de l'Artoire; elle suit côte à côte la rigole par laquelle l'eau des étangs voisins va alimenter les bassins de Versailles; puis, laissant à sa droite la grande route de Chartres et le long village du Perray, elle pénètre dans la Forêt-Verte, traverse les plaines du Patis, de Grange-Colombe, de Grenonvillier, et arrive enfin à la gare de *Rambouillet*.

Rambouillet, grâce à son beau domaine et à sa résidence impériale, fut, en 1811, érigé en sous-préfecture par Napoléon Ier, et forma le chef-lieu du sixième arrondissement

Digitized by Google

du département de Seine-et-Oise. Cette ville est située dans une vallée peu profonde; elle suit, sur plus de trois kilomètres de longueur, les contours de la grande route de Paris, et s'étend sur l'étroit espace que lui laissent les murs de son parc et les faibles éminences qui la dominent au nord et à l'ouest; elle est assez bien bâtie; ses rues sont larges, aérées et généralement bien entretenues. Ses principaux édifices publics sont : l'église paroissiale, réédifiée au xve siècle par les seigneurs de la famille d'Angennes; un bel hôtel de ville, construit par Louis XVI et affecté au double service de la mairie et du tribunal; un hospice, fondé en 1731 par la comtesse de Toulouse et doté par l'Empereur en 1808; des écoles chrétiennes gratuites pour les garçons et les filles; enfin une salle d'asile tout récemment construite sur les dessins de M. P. Lemesle, architecte de l'arrondissement.

Au milieu de la rue Impériale est un grand hôtel, bâti par Louis XVI pour le logement du gouverneur de Rambouillet. Cet édifice, détruit peu après la Révolution, fut relevé par l'Empereur et destiné au jeune roi de Rome; après 1830, il fut vendu et mutilé comme vous le voyez aujourd'hui.

Mais ce qui doit surtout attirer les voyageurs à Rambouillet, c'est son vieux château, si riche en souvenirs; c'est son parc, si bien planté; ce sont ses jolis jardins; c'est son immense forêt, si bien disposée pour la chasse.

Le nom de Rambouillet nous apparaît pour la première fois dans une charte du roi Pépin de l'an 768. Ce n'était alors qu'un petit village, perdu dans les profondeurs de l'Yveline, vaste forêt dont les rois de la première race étaient possesseurs. C'est dans cette forêt que Carloman fut mortellement blessé par un sanglier et que Louis le Gros ressentit les premières atteintes de la maladie dont il mourut. Déjà Rambouillet était fatal aux rois.

Digitized by Google

Dès la fin du xe siècle, la terre de Rambouillet appartenait au domaine des seigneurs de Montfort; vers 1239, Perronnelle, l'une des petites-filles du redoutable Simon IV, l'apporta en mariage à un gentilhomme normand, Raoul de la Roche-Tesson. Elle passa ensuite de la famille de Tournebû à Jean Bernier, maître des requêtes de l'hôtel du roi, qui l'acheta, en 1368, moyennant la somme de sept cents livres tournois. Ce n'était alors qu'un simple *manoir* ou *hébergement seigneurial*, sur l'emplacement duquel les Bernier firent construire le château actuel; car, en 1384, Guillaume, fils de Jean Bernier, échangea avec Renault d'Angennes son *chastel et forteresse de Rambouillet* contre diverses propriétés situées à Rueil et à Bougival.

Rambouillet fut pendant plus de trois cents ans le domaine principal de la famille d'Angennes. L'illustre Julie d'Angennes, duchesse de Montausier, le possédait sous Louis XIV. Ses héritiers le vendirent en 1699 à M. Fleuriau d'Armenonville pour la somme de 140 000 livres. Celui-ci, après y avoir fait des additions et des embellissements considérables, le revendit, en 1706, pour la somme de 450 000 livres, au comte de Toulouse, fils légitimé de Louis XIV et de Mme de Montespan.

Ce prince réunit à Rambouillet toutes les terres qui en avaient été distraites, et bien d'autres encore; il constitua un domaine immense qui, de simple marquisat qu'il était depuis 1612, fut érigé en duché-pairie par lettres patentes de l'année 1711. Cédant aux incessantes sollicitations de Louis XVI, le duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse, consentit avec peine à lui vendre, pour seize millions de livres, le duché de Rambouillet. A la Révolution, ce vaste domaine fit retour à l'État; puis il fit partie des listes civiles de l'Empire et de la Restauration. En 1830, il fut encore repris par l'État; aujourd'hui, il est rentré dans la liste civile impériale.

Digitized by Google

Du *chastel* ou de la *forteresse* du XIVe siècle, il ne reste plus aujourd'hui que la grosse tour gothique avec ses créneaux et ses mâchicoulis, mais bien défigurée par des réparations successives. Rambouillet avait été, en 1429, saccagé par les Anglais ; Jean d'Angennes fit réparer et réédifier le château, qui subit encore de grandes modifications aux XVIe et XVIIe siècles. M. d'Armenonville, après 1699, commença à le remettre en état ; mais les plus grands travaux y furent faits par le comte de Toulouse, après 1706. Ce prince fit combler les fossés et construire, dans l'intérieur de la cour, un corps de bâtiment qui doubla les appartements de l'aile occidentale, attenant à la grosse tour. Au commencement de l'empire, un architecte du domaine démolit l'aile orientale; sous Louis XVIII, un autre imagina de rendre la façade du bord de l'eau ce que vous la voyez aujourd'hui. Tous deux payèrent de leur place cette double maladresse.

Ainsi défiguré par ces réparations malencontreuses et par MM. les architectes de l'Empire et de la Restauration, le vieux château n'a plus d'autre intérêt que ses grands souvenirs historiques, que le replâtrage et le badigeon à venir ne pourront jamais effacer.

Le 31 mars 1547, François Ier y mourut chez Jacques d'Angennes, son fidèle serviteur, entouré de toute sa famille et d'une grande partie de la cour de France. Seize ans plus tard, chez le fils de ce même Jacques d'Angennes, Catherine de Médicis, accompagnée du jeune roi Charles IX, venait, dans la plus grande perplexité, attendre le résultat de la bataille de Dreux, dont le duc de Guise lui-même lui annonça l'heureuse issue. En 1588, le lendemain de la fameuse journée des *Barricades*, Henri III, fuyant de sa capitale, vint y coucher, tout botté et éperonné, chez Nicolas d'Angennes, l'un de ses favoris et son ancien vice-roi de Pologne.

La scène change sous le règne de Louis XIII : ce château

Digitized by Google

appartient alors à la célèbre Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, qui en vient faire si gracieusement les honneurs à ce nombreux cortége de beaux esprits qui ne la quittaient pas. Voiture et Tallemant des Réaux nous font assister à ces fêtes mythologiques que la marquise donnait à ses amis dans un parc où l'on voyait *les plus beaux arbres du monde*. Un jour la belle Julie d'Angennes, entourée de ses jeunes amies, habillées en nymphes, apparaissait sous les traits de Diane Chasseresse aux yeux émerveillés de l'évêque d'Aire, sur ces mêmes rochers où l'on montre encore aujourd'hui la grotte dans laquelle Rabelais aimait tant à s'asseoir, quand il venait à Rambouillet à la suite du cardinal du Bellay, parent de la famille d'Angennes.

Quand le comte de Toulouse eut acheté et embelli la vieille demeure des d'Angennes, Louis XIV y vint souvent avec Mme de Maintenon. Plus tard, la jeune et belle comtesse de Toulouse y appela, y retint et y captiva Louis XV, qui n'avait encore que seize ans.

Vient ensuite le vertueux duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse, et chacun des jours qu'il y passe est marqué par un bienfait. Aussi quand, cédant aux obsessions de Louis XVI, il lui vend Rambouillet, quand il quitte ce séjour de prédilection, emportant avec lui les restes de sa famille inhumés dans la modeste église paroissiale, la population tout entière, en habit de deuil, suit le lugubre cortége jusqu'à Dreux, où la Révolution doit bientôt disperser ces cendres vénérées.

Louis XVI se prit d'une vive affection pour ce domaine, dont il était enfin devenu propriétaire; il l'augmenta et l'embellit encore; il fit construire de vastes bâtiments pour loger sa vénerie et ses pompeux équipages de chasse. Prenant pour lui-même au sérieux ces occupations champêtres dont la reine se faisait un jeu à Trianon, il fit construire dans l'enceinte du grand parc, sur la hauteur qui domine le

Digitized by Google

château, cette ferme-modèle dont la réputation est devenue si grande. Le but du roi, agissant sous l'inspiration de M. le comte d'Angiviller, administrateur général des domaines, était d'abord de créer un établissement purement agricole pour l'exploitation des terres du parc. Ce ne fut qu'un an après sa construction, en 1786, que l'idée vint d'y établir une bergerie pour la propagation des bêtes à laine fine en France. On obtint du roi d'Espagne, par l'entremise de M. de la Vauguyon, alors ambassadeur, l'autorisation d'acheter dans ce pays un troupeau de *mérinos*. Ce troupeau, acquis à grands frais, quitta la plaine de Ségovie le 15 juin 1786 et arriva à Rambouillet le 12 octobre suivant, non sans avoir essuyé de grandes fatigues et subi des pertes assez importantes. Confié à la direction de chefs habiles, favorisé par tous les gouvernements et surtout par l'empereur Napoléon Ier, le troupeau mérinos prospéra au delà de toute espérance, et bientôt sa célébrité et ses produits se répandirent dans tout l'univers.

Pour flatter les goûts favoris de Marie-Antoinette, Louis XVI lui fit bâtir au pied de cette même ferme et dans un délicieux jardin un petit temple qui devait servir de *laiterie* à la royale bergère. Les savants de l'Académie des sciences firent des expériences agronomiques et plantèrent les plus beaux arbres exotiques. Le château dut être rebâti; on fit un beau projet pour remplacer la chétive église paroissiale; la ville elle-même dut s'aligner sur un nouveau plan. Mais la Révolution survint.... Nous ne vous dirons pas tout ce qu'elle détruisit, tous les actes de vandalisme et de sacrilége qu'elle commit à Rambouillet. L'Empire commençait à les effacer. L'Empereur venait chasser à Rambouillet; il fit quelques séjours assez longs dans ce vieux château, qui devait être la dernière résidence impériale où il coucherait avant son départ pour Sainte-Hélène.

Sous la Restauration, Louis XVIII y vint une seule fois;

Digitized by Google

Charles X y chassait plus que partout ailleurs, et, pendant six mois que durait la saison des chasses, le dauphin y venait tous les cinq jours.

On sait qu'après les fatales ordonnances de juillet 1830, Charles X, qui y chassait encore la veille, vint se réfugier au château de Rambouillet. C'est là que, le 2 août, il signa son abdication, et le dauphin sa renonciation au trône en faveur du jeune duc de Bordeaux. Tel fut le dernier et le plus important de tous les faits historiques accomplis à Rambouillet. Certes le vieux château dans lequel vint s'abîmer une monarchie vieille de quatorze siècles devait bien être considéré comme un monument à jamais historique.

L'époque qui suivit la Révolution de 1830 ne le jugea pas ainsi : quand la chambre eut refusé de comprendre dans la liste civile du roi Louis-Philippe le domaine qui avait été celui de ses ancêtres, le château et le parc de Rambouillet furent *affichés* comme une maison de campagne et loués, pour douze ans, par le baron Schickler. Ils furent ensuite occupés par le comte Duchâtel. La forêt, ayant fait retour à l'État, fut gouvernée par l'administration forestière, c'est-à-dire qu'on abattit les magnifiques cordons qui ombrageaient ses trois cents lieues d'avenues et qu'on ferma toutes les routes jusqu'alors ouvertes au public.

Après la révolution de 1848, on fit pis encore : le château de Rambouillet fut affiché pour la troisième fois et loué à un entrepreneur de fêtes publiques. Le vieux château dans lequel mourut François Ier, la demeure de la marquise de Rambouillet, les jardins de la belle Julie d'Angennes, la résidence du vertueux duc de Penthièvre, le palais de prédilection du malheureux Louis XVI, le dernier asile du grand Napoléon, furent convertis en cabaret et en bastringue !

Pendant ce temps-là, le parc et les jardins, administrés par le régime forestier, voyaient tomber en ruines leurs murs de clôture et abattre sans pitié les magnifiques avenues

Digitized by Google

plantées avec tant de soin par le comte de Toulouse, et préservées à grands frais, par le duc de Penthièvre, contre la fureur des ouragans.

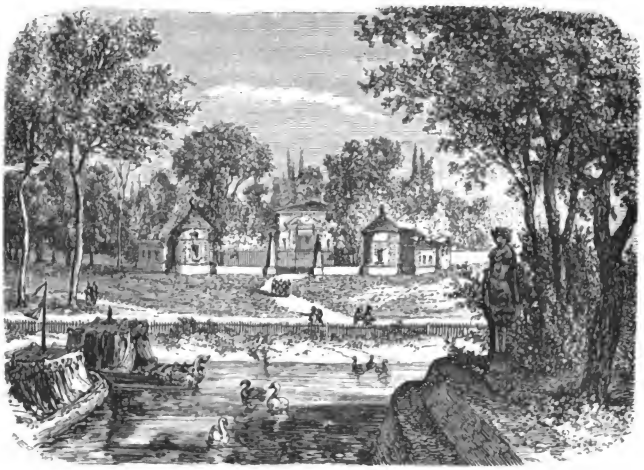
Maintenant que Rambouillet est rendu à la liste civile impériale, espérons que la nouvelle administration fera tous ses efforts pour réparer les désastres de ces vingt dernières années, et que ce beau domaine, reprenant enfin son ancienne splendeur, sera d'un accès plus facile à la foule de promeneurs qu'y attirent ses frais ombrages.

Cependant, malgré toutes les regrettables mutilations que nous venons de déplorer, le parc de Rambouillet est encore l'un des plus grands et des plus beaux qui soient en France. Il contient plus de douze cents hectares clos de murs, plantés de taillis et de hautes futaies, coupés dans tous les sens par de longues avenues admirablement dessinées. Les terres sont cultivées par la Ferme impériale, bâtie par Louis XVI; on ne visitera pas sans intérêt les bergeries du premier troupeau mérinos introduit en France.

Les jardins disposés autour du château sont divisés en deux parties : le parterre et le jardin anglais. Le parterre, on ne peut plus propre à la culture des fleurs, renferme un magnifique quinconce et de belles avenues de tilleuls, une salle de tulipiers, des avenues d'acacias séculaires, de longues et vertes pelouses, un champ de roses, de superbes plates-bandes de rhododendrons, et une avenue de cyprès de la Louisiane, unique en Europe. Une immense pièce d'eau, divisée en nombreux canaux par des îles plantées d'arbres et semées de gazon qui flottent à sa superficie, sépare le parterre du jardin anglais. Le parterre est dessiné à la française, et du temps du comte de Toulouse; dans toute sa partie haute, il est planté d'arbres forestiers de toutes les essences, parmi lesquels se trouvent de nombreuses variétés d'arbres verts plantés sous le premier empire. Le jardin anglais fut d'abord dessiné sous le duc de Penthièvre et restauré

Digitized by Google

sous Napoléon Ier. Il abonde en arbres exotiques des plus belles variétés; les prairies sont capricieusement sillonnées par des allées sablées qui suivent ou traversent des rivières aux mille contours. Ici l'eau gazouille et murmure en s'échappant d'un rocher artificiel. Là c'est une chaumière dont l'intérieur est tapissé de coquilles produisant le plus merveilleux effet; plus haut c'est un rustique ermitage, avec sa cha-



Laiterie de la Reine.

pelle et sa cellule, caché sous l'épais ombrage des hêtres, des mélèzes et des pins. Dans ces vastes jardins, pas un vase de marbre ou de bronze, pas une statue, à peine quelques bancs espacés de loin en loin. L'art n'entre pour presque rien dans une ravissante décoration dont la nature a fait tous les frais.

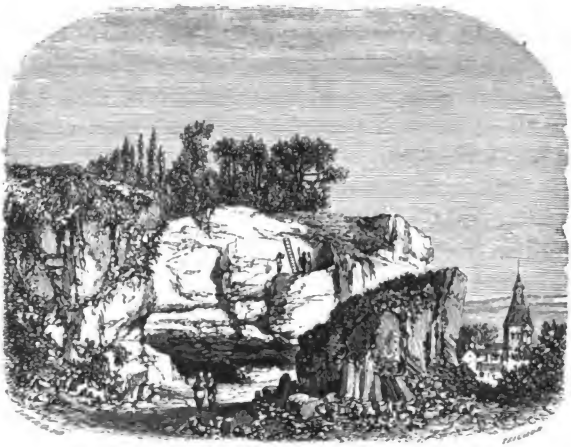
A côté du jardin anglais, au pied du monticule sur lequel s'élève la Ferme, est la laiterie de la reine. Louis XVI l'avait fait bâtir, orner et meubler pour Marie-Antoinette : le pre-

Digitized by Google

mier Consul la fit dépouiller et démeubler pour la laiterie de Joséphine à la Malmaison. L'Empereur la fit enfin restaurer pour Marie-Louise, et c'est en cet état qu'elle nous est parvenue. C'est un petit temple bâti en grès d'un magnifique appareil. A l'intérieur, on trouve une rotonde décorée d'une vaste table et de consoles de marbre blanc ; vient ensuite une salle carrée, au fond de laquelle l'eau s'échappe des fissures d'un rocher, pour tomber dans une vasque rustique où se baigne une nymphe sculptée par Beauvalet. Cette nymphe y a remplacé le beau groupe de la nymphe à la chèvre de Julien, qui est aujourd'hui dans les galeries du Louvre.

Pont de biais et gare de Rambouillet.

Digitized by Google



Carrière d'Épernon.

V.

DE RAMBOUILLET A CHARTRES.

Après avoir traversé les routes de Chevreuse et de Paris à Chartres sur deux légers viaducs, du haut desquels on aperçoit les dernières maisons de Rambouillet, nous dépassons un bouquet d'arbres plantés autour de la mare d'Herbouville, et nous sommes dans la plaine fertile de la commune de Gazeran. A droite nous suivons de loin la ligne monotone de la grande route de Chartres, bordée par les interminables murs du parc de Rambouillet, dont les arbres élevés bornent l'horizon. Un pli de terrain nous masque la petite vallée de Guéville, au-dessus de laquelle nous apparaissent les ruines du vieux manoir féodal de Gazeran.

Dès le XIe siècle, Gazeran était possédé par les comtes

Digitized by Google

de Montfort, qui en donnèrent l'église au prieuré de Saint-Thomas d'Épernon. De la descendance des Simon, des Mainier, des Guillaume, des Jean de Gazeran et des Philippe de Guyencourt, cette grande seigneurie passa, vers la fin du XIVe siècle, dans l'illustre famille de Prunelé. Guillaume de Prunelé fut gouverneur du jeune duc d'Orléans, qui devint Louis XII, et ses descendants, barons d'Enneval, furent vidames de Normandie. En 1706, le comte de Toulouse acheta Gazeran de la famille de Béthune et l'incorpora à son duché-pairie de Rambouillet.

Plus loin le terrain devient de plus en plus accidenté, le

Ruines de Saint-Hilarion.

paysage s'égaye et l'horizon s'élargit. Voici les murs du magnifique parc de Voisins, dont les hautes futaies nous masquent le gracieux dessin et empêchent d'apercevoir le château de M. le vicomte de Mérainville. Nous entrons ensuite dans la vallée de Saint-Hilarion, au fond de laquelle s'éparpille le village de ce nom et où la petite rivière de Rambouillet fait tourner de nombreux moulins. Déjà on découvre le coteau escarpé au pied duquel s'étage Épernon; vous avez

Digitized by Google

à peine eu le temps de contempler le paysage que, franchissant la limite du département de Seine-et-Oise, vous entrez dans celui d'Eure-et-Loir et vous vous arrêtez à la station d'*Épernon*,

Petite ville sans renom,
Rivière sans poisson,
Justice sans raison.

C'est ainsi qu'un vieux dicton trois fois menteur calomnie cette ville. Possédé dès la fin du xe siècle par les premiers seigneurs connus de Montfort, qui y avaient un redoutable château dont on ne voit plus que l'emplacement, Épernon reçut de Simon III, comte d'Évreux et seigneur de Montfort, une charte d'affranchissement. La ville était close de hautes et fortes murailles, elle renfermait plusieurs paroisses, et en dehors de son enceinte s'élevait le prieuré de Saint-Thomas, fondé en 1053 par Amaury de Montfort. Dans le courant du xiiie siècle, Laure de Montfort, fille du célèbre comte Amaury VII, apporta en dot à Ferdinand de Castille, comte d'Aumale, la baronnie d'Épernon, laquelle passa successivement de la maison d'Aumale dans celles des comtes de Vendôme et des rois de Navarre. Elle fut acquise par Jean de Nogaret de la Valette, en faveur duquel Henri III l'érigea en duché-pairie. On sait que le nouveau duc se rendit célèbre par sa vanité, son orgueil et sa tyrannie, qui lui valurent le surnom ridicule de *Roi d'Épernon* et furent sans doute la cause du dicton que nous venons de rapporter. Enfin, au commencement du siècle dernier, le duché d'Épernon, dont la pairie s'était éteinte, fut vendu par le duc d'Antin[1], partie au maréchal de Noailles, et partie au comte de Toulouse.

1. Jean Zamet, baron de Murat, avait épousé, en 1612, Jeanne de Gost, fille du baron de Rouillac et d'Hélène de Nogaret de la Vallette, sœur du duc

Digitized by Google

En parcourant la ville, on ne visitera pas sans intérêt le prieuré de Saint-Thomas, ruine importante du XIe siècle, située au milieu d'un délicieux jardin appartenant à M. Guibal. En montant au vieux château, d'où l'on découvre un magnifique panorama, terminé par les clochers de Chartres, on entrera dans la seule église qui soit restée debout, et l'on n'oubliera pas le vieux *Pressoir*, ancien cellier à trois nefs gothiques, construit au commencement du XIIIe siècle pour les religieuses de Haute-Bruyère.

Les grès siliceux se trouvent en abondance sur les coteaux sablonneux qui avoisinent Épernon; ils y sont l'objet d'une exploitation considérable et servent à l'entretien de la grande route. Sur la rive gauche du ruisseau de Droue, on trouve des rognons de grès calcaire de forme bizarre, sur lesquels on remarque quelquefois de petites cristallisations de chaux carbonatée quartzifère. Souvent les excavations, nécessitées par l'extraction des grès, les blocs isolés ou superposés offrent un aspect singulier et des plus pittoresques.

A neuf kilomètres d'Epernon, sur un coteau dominant un vallon riant et fertile arrosé par la Voise, est la petite ville de Gallardon, l'une des plus curieuses du pays chartrain. On y voit la ruine infiniment pittoresque d'une tour rasée par le roi Robert à cause des brigandages exercés par le châtelain, puis rebâtie au XIe siècle par Geoffroy, vicomte de Châteaudun, et enfin démantelée et mise dans son état actuel par Dunois, lorsqu'il en chassa les Anglais qui, sous la conduite de Talbot, s'en étaient emparés en 1442.

Avant cette époque, le château avait soutenu bien d'autres siéges. Le duc de Bourgogne, après l'assassinat du duc d'Orléans, s'y rendit le 3 mars 1409, y passa huit jours et

d'Épernon. De ce mariage naquit Catherine Zamet, héritière de son père et du duc d'Épernon : elle fut mariée à Roger Hector de Pardaillan, marquis d'Antin.

Digitized by Google

en partit pour aller à Chartres donner satisfaction aux jeunes enfants du prince. Louis XIV s'arrêta quelquefois dans la ville, en allant visiter les travaux des aqueducs de Maintenon.

L'Épaule de Gallardon.

Gallardon possède une église très-remarquable par sa grandeur et par la variété de son architecture, tout à la fois romane, gothique et de la Renaissance. Le chœur est un chef-d'œuvre de grâce, de transparence et de légèreté; les

Digitized by Google

poutres de la nef doivent surtout attirer l'attention des curieux. Près de l'une des entrées de la ville, du côté de Maintenon, il y a une très-belle maison en bois sculpté du XVIe siècle. Un peu plus loin, on voyait naguère les restes curieux d'une ancienne porte de ville nommée la Porte-Mouton; mais elle a été démolie sur les instances réitérées du conseil municipal, appuyées par le conseil général, malgré la lutte victorieusement soutenue pendant plus de dix ans par les amis de nos vieux débris historiques. Ces messieurs n'ont fait que suivre l'exemple que leur avait donné, deux siècles auparavant, Noël de Bullion, qui fit, sans aucun discernement, démolir les autres portes et les murs d'enceinte de cette ville, dont il avait été créé marquis en 1653. Les ruines du vieux donjon appartiennent à M. le duc de Luynes; c'est assez dire qu'elles ont encore une existence assurée.

Huit kilomètres seulement séparent la station d'Épernon de celle de Maintenon. Pendant ce trajet, nous dépassons d'abord le petit moulin à eau de Vinerville, au pied d'une grande butte dont l'écho célèbre répète jusqu'à sept fois le cri qu'on lui jette. Viennent ensuite les premières maisons du Pâtis de Hanches, puis la maison de campagne bâtie sur l'emplacement du gracieux château de Morville, dont la bande noire n'a pas laissé une seule pierre après en avoir abattu les majestueuses et sombres avenues. Un peu plus loin, la haute et vieille tour du clocher de Hanches se dresse et domine la longue ligne que les maisons de ce village forment au long de la grande route. Hanches pourrait au besoin énumérer ses seigneurs féodaux et compter M. Fleuriau d'Armenonville au nombre de ses anciens possesseurs; mais aujourd'hui il n'a d'autre célébrité que celle des navets que son territoire fournit en abondance.

A partir de ce point, l'encaissement de la voie nous masque la plaine monotone et sans intérêt qui s'étend à droite

Digitized by Google

et à gauche. Peu à peu la crête des talus se couronne de bois et la voie de fer coupe à angle aigu l'énorme môle de l'aqueduc de Louis XIV; nous sommes arrivés à la station de *Maintenon*.

En quittant l'embarcadère, suivons la rampe douce taillée dans la blanche falaise sur laquelle viennent mourir les der-

Hanches.

nières arcades de l'aqueduc, passons sous une de ces arcades, et le joli chemin qui s'ouvre devant nous nous conduira en quelques minutes à Maintenon, chef-lieu de canton du département d'Eure-et-Loir.

Maintenon est bâti près du confluent de la Voise et de l'Eure, au fond d'une vallée fertile dans laquelle on retrouve des débris de toutes les époques historiques. Au moyen âge; c'était une châtellenie relevant du comté de

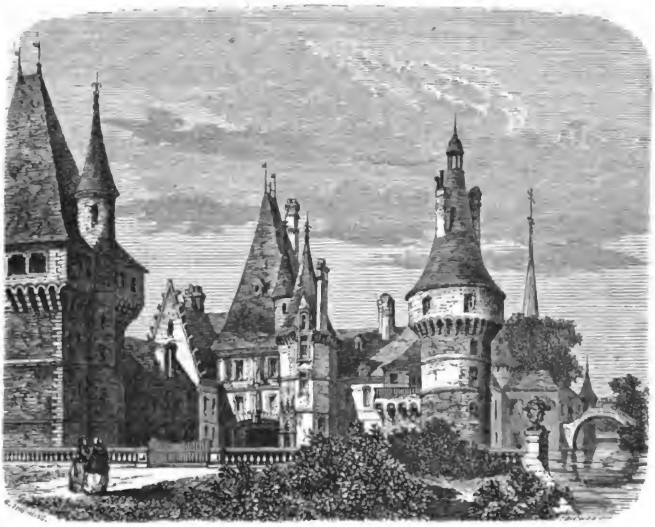
Digitized by Google

Montfort-l'Amaury. Elle appartint quelque temps à la maison d'Angennes, et fut vendue au marquis de Villeray, duquel Mme de Maintenon (Françoise d'Aubigné) l'acheta en 1674, moyennant 250 000 livres. C'est à dater de cette acquisition que commence la célébrité de cette petite ville. Lorsque Mme de Maintenon maria Mlle d'Aubigné, sa nièce, au duc d'Ayen, fils du maréchal de Noailles, elle lui fit don de sa terre qui, depuis lors, n'a pas cessé d'appartenir à la maison de Noailles. Déjà Louis XIV avait augmenté ce domaine en donnant à Mme de Maintenon la terre de Grogneul, en compensation des dommages causés par la construction de l'aqueduc. Les ducs de Noailles l'augmentèrent encore du comté de Nogent-le-Roi, d'une partie du duché d'Épernon et de plusieurs autres seigneuries.

Le château de Maintenon est situé à l'extrémité de la ville, du côté de Chartres, au fond de la place publique, dont il termine et embellit la perspective. Les réparations modernes et les changements successifs faits à ce gracieux édifice en ont modifié l'aspect, sans cependant lui avoir fait perdre les caractères de son ancienne origine. Au moyen âge, le manoir féodal devait former une enceinte carrée, flanquée d'une tour ronde à trois de ses angles, et au quatrième d'un donjon carré, muni de créneaux et de mâchicoulis. Le principal corps de logis occupait la face septentrionale; trois épaisses courtines reliaient les tours entre elles et fermaient la cour, dans laquelle étaient les bâtiments de service. Le tout était entouré de larges et profonds fossés alimentés par la rivière. Au XVIe siècle, Jean Cottereau, seigneur de Maintenon, reconstruisit en partie ce vieux château, dont il conserva les tours gothiques. C'est à lui qu'on doit la jolie chapelle intérieure, dont les vitraux peints représentent diverses scènes de la Passion : il fit faire les ornements qui embellissent la façade et décorent la porte de la tourelle où tourne l'escalier de pierre. Les croissants et les lézards de ses ar-

Digitized by Google

moiries sont sculptés en divers endroits, et notamment sur les deux tourelles en encorbellement de la porte d'entrée, au-dessus de laquelle on reconnaît encore les traces du pont-levis. Les cheminées et les fenêtres des tours, les ouvertures du gros pavillon de la porte principale ont tous les caractères de la Renaissance.

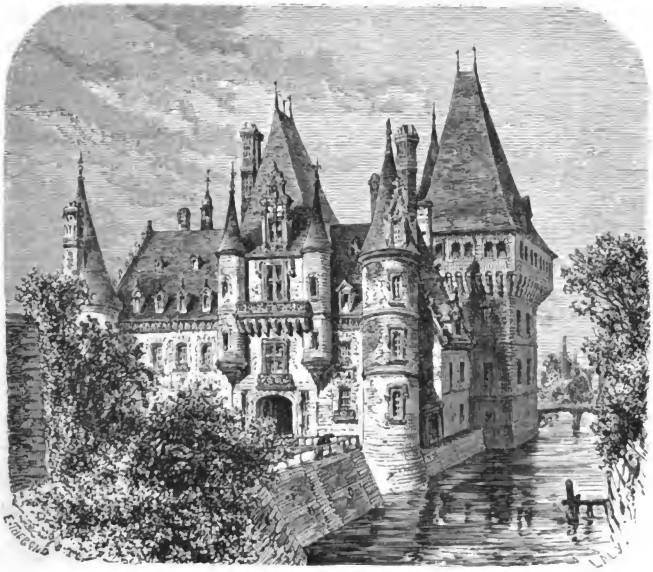


Château de Maintenon du côté de la cour.

La cour intérieure fut entièrement ouverte au midi, pour la commodité de l'habitation. Mme de Maintenon fit construire l'aile droite, entre la grosse tour carrée et la porte d'entrée, pour y établir son appartement. L'aile gauche, que l'on voit dans la première cour et qui relie le château à une petite église, fut bâtie plus tard par Louis XIV. Le grand roi venait souvent à Maintenon visiter les travaux de l'aqueduc; on montre encore, dans le corps principal du château,

Digitized by Google

la chambre où il couchait, celle où était son cabinet de travail, et une longue galerie par laquelle il allait entendre la messe du haut d'une tribune, ouverte sur l'église dont nous venons de parler. M. le duc de Noailles vient de faire décorer magnifiquement cette galerie.



Château de Maintenon du côté du parc.

Parmi les hôtes célèbres de ce château, nous nous bornerons à nommer Racine, qui y séjourna longtemps lorsque Mme de Maintenon le chargea d'écrire pour les demoiselles de Saint-Cyr les deux tragédies d'*Esther* et d'*Athalie*. L'une des avenues du parc, où le grand poëte se promenait souvent en composant ses vers, a retenu le nom d'*allée de Racine*.

D'autres hôtes devaient encore donner une illustration à ces antiques murailles. Charles X, en quittant Rambouillet

Digitized by Google

après son abdication, y vint passer la nuit avec toute sa famille. Le roi y occupa la chambre de Mme de Maintenon. M. le duc de Noailles a fait restaurer cette chambre avec le plus grand soin, à l'aide des anciens inventaires du château. Une antichambre, tendue de cuir doré, dans laquelle l'illustre épouse de Louis XIV dînait, précède la chambre à coucher, éclairée par deux fenêtres et tendue en étoffe du temps. Le lit se dresse au fond, surmonté d'un ciel et isolé par une balustrade de bois doré. A la ruelle de droite est un cabinet ouvert, avec un bureau et un fauteuil ; à celle de gauche est la porte d'un autre grand cabinet. L'ameublement de ce petit appartement est complété par un beau portrait de la belle marquise et par ceux des d'Aubigné.

L'église dont nous avons déjà parlé, et où Louis XIV entendait la messe du haut de la galerie qui la relie au château, était autrefois paroissiale, sous le vocable de Saint-Nicolas. Elle fut construite en 1521 par Jean Cottereau, sur l'emplacement d'une église plus ancienne, et érigée en collégiale. C'est un gracieux édifice, construit dans les traditions gothiques modifiées par la Renaissance. La Révolution l'enleva au culte, viola les tombeaux des fondateurs et des chanoines, puis la métamorphosa en halle. Depuis, M. le duc de Noailles en a repris possession et annonce le projet de la faire restaurer.

Le parc qui accompagne le château est magnifique. Jean Cottereau y avait établi des jardins fruitiers et des potagers; Mme de Maintenon le fit agrandir, Le Nôtre y dessina un parterre, construisit le grand canal passant sous l'aqueduc et planta les deux grandes avenues qu'on y voit encore. Trente ponts jetés sur les canaux et sur les deux rivières, la Voise et l'Eure, relient entre elles de larges prairies, ombragées çà et là par des massifs et par des arbres de haute futaie. Mais ce qui rend surtout ce parc remarquable, ce sont les ruines importantes du gigantesque

Digitized by Google

aqueduc sur lequel Louis XIV avait entrepris de faire passer les eaux de l'Eure pour les amener dans les jardins de Versailles.

Cet aqueduc, destiné à réunir les deux collines entre lesquelles s'étend la vallée de Maintenon, devait être construit en maçonnerie sur une longueur d'environ 4600 mètres. Au plus profond de la vallée, il devait s'élever sur trois rangs d'arcades. Le premier rang, le seul qui ait été construit, est composé de quarante-sept arcades faisant 975 mètres de longueur; chaque arcade a 13 mètres d'ouverture, 14 mètres 60 centimètres de profondeur, et 25 mètres d'élévation sous la clef de voûte, au fond du vallon. Les piles sont armées d'un contre-fort de 2 mètres de saillie sur 8 mètres de hauteur. L'élévation totale de ce premier étage est de 30 mètres, ou 90 pieds.

Le deuxième rang aurait été composé de cent quatre-vingt-quinze arcades, faisant environ 4000 mètres de longueur; elles auraient eu la même largeur et la même profondeur que les quarante-sept premières, sur 27 mètres d'élévation. Le troisième rang devait être composé, sur 4645 mètres de longueur, de trois cent quatre-vingt-dix arcades, ayant seulement 14 mètres de hauteur, dont deux auraient répondu pour la largeur à une des rangs inférieurs. L'élévation totale de l'édifice aurait été de 72 mètres, ou de 216 pieds. C'est ce troisième étage qui aurait porté le canal dans lequel devait couler l'eau de la rivière; il devait avoir plus de 2 mètres de largeur, sur 1 mètre de profondeur. Des corridors bordés d'un parapet devaient s'étendre de chaque côté de ce canal, qu'on aurait couvert d'une voûte de pierre sur toute sa longueur. Les fondations de ce colossal monument ont 5 mètres de profondeur.

Ces immenses travaux furent commencés en 1684 et continués avec la plus grande activité jusqu'en 1688. Trente mille ouvriers y furent employés, dont un tiers seulement

Digitized by Google

était composé de maçons et d'ouvriers ordinaires; l'autre tiers de soldats, que Louis XIV voulait occuper, pendant la paix, à des travaux utiles, pour les tenir en haleine et les préserver du danger d'une oisiveté stérile.

La guerre de 1688 interrompit l'exécution de cet aqueduc, dont les travaux abandonnés ne furent jamais repris.

Louis XIV cessa dès lors de venir à Maintenon; Mme de

Aqueduc de Maintenon.

Maintenon elle-même, qui ne quittait pas le roi, cessa d'y aller et bientôt d'en être propriétaire. La petite ville perdit aussitôt ce grand mouvement, occasionné par les fréquents voyages de la cour et les campements de soldats et d'ouvriers; elle reprit alors les habitudes calmes et paisibles qu'elle a conservées depuis.

Pendant son séjour dans ce joli domaine, Mme de Maintenon y avait attiré des ouvriers flamands pour y établir des

Digitized by Google

fabriques de dentelles; elle y avait appelé des tisserands normands; elle y avait institué des écoles, fondé un hôpital et reconstruit l'église paroissiale, subsistant encore aujourd'hui.

Quant à l'aqueduc commencé, Louis XIV donna à Mme de Maintenon toutes les parties situées dans son domaine. Cette masse inébranlable, qui semblait devoir *fatiguer le temps*, resta intacte jusqu'à ce que Louis XV y porta le marteau de la démolition pour en employer les matériaux, dans les environs de Dreux, au château de Crécy, qu'il donna à Mme de Pompadour. Il fit ainsi détruire les trois premières arcades, dont il ne reste plus que les piles. Toutes les autres mutilations furent faites pendant et depuis la Révolution; on brisa encore plusieurs voûtes pour intercepter la communication; on arracha les revêtements de grès; on démolit quelques contre-forts pour bâtir des moulins.

En revenant au chemin de fer, le voyageur ne doit pas oublier d'aller visiter les trente-deux arcades du viaduc qui traverse la vallée et la rivière de Voise. Ce ne sera pas pour lui un spectacle indifférent que de voir d'un seul coup d'œil ces deux magnifiques ouvrages, mis pour ainsi dire en présence afin d'offrir un contraste éclatant entre un siècle passé et un siècle présent. L'un attestera à jamais la fastueuse magnificence d'un monarque absolu; l'autre montrera ce que le génie d'un grand peuple a pu faire pour l'utilité publique.

En quittant la gare de Maintenon, vous avez bientôt perdu de vue les ruines imposantes du colossal aqueduc de Louis XIV. Vous traversez les trente-deux arcades du plus beau viaduc qui soit sur le chemin de fer de l'Ouest, et le grand remblai qui le suit vous conduit hors de la vallée de l'Eure. Vous laissez, éparpillés dans la prairie, les humbles chaumières du hameau de Maingournois et le beau moulin de la Folie, construit par M. le duc de Noailles, tout près de l'endroit où l'Eure entre dans le parc de Maintenon pour

Digitized by Google

passer sous l'aqueduc. Auprès du moulin de la Folie, est la ferme du même nom, ancien petit manoir féodal encore flanqué de ses tourelles gothiques.

Entre la ferme de la Folie et le hameau de Changé, nous devons vous signaler les célèbres *pierres celtiques* qui bordent le chemin de Chartres : ce sont des *men-hir* et des *dolmen*, autels ou tombeaux, monuments religieux ou politiques, dont rien n'a encore positivement révélé l'origine et la mystérieuse destination. Au sommet du coteau qui domine ces antiques vestiges des époques les plus obscures de notre histoire, on reconnaît assez distinctement encore les fossés à demi comblés, les murailles de soutènement et les berges affaissées d'un *oppidum* gaulois, nommé le *Camp de César*.

Plus loin, vous traversez la commune de Mévoisins, où l'on vous montrerait encore au milieu du village la petite maison et les lilas de Colin d'Harleville, l'auteur de *l'Optimiste* et du *Vieux célibataire*.

Vient ensuite la forte commune de Saint-Piat, de laquelle dépendent un grand nombre de hameaux et de magnifiques moulins. Saint-Piat possède une église fort bien construite pour une église de Beauce, et dans laquelle l'antiquaire verra avec intérêt un sarcophage chrétien en marbre blanc sur lequel sont sculptées les figures des douze apôtres; c'est un monument très-remarquable du IVe siècle. On a fait dans cette commune de fréquentes découvertes de tombeaux, de médailles et de substructions antiques, prouvant que la vallée de l'Eure a été habitée dès les temps les plus reculés.

Sur le coteau qui domine la vallée sont le hameau et le domaine de Grogneul, que Louis XIV donna à Mme de Maintenon pour la dédommager des dégâts que la construction de l'aqueduc avait occasionnés dans sa demeure.

Nous marchons en côtoyant la vallée de l'Eure, laissant à gauche la commune de Soulaires, à droite le moulin

Digitized by Google

de Chartainvilliers, et nous nous arrêtons à la station de *Jouy*.

Du haut de l'embarcadère, nous dominons la riante et fertile vallée où l'Eure vient moudre tous les blés de la Beauce dans plus de cent magnifiques usines; mais la vue de la rivière et de la prairie nous est dérobée par d'immenses rideaux de peupliers. En descendant le coteau rapide sur lequel la gare est établie, nous rencontrons bientôt les premières maisons de Jouy, forte commune dont la population s'élève à plus de 1100 habitants. Le village principal est bâti sur le bord de la rivière; son humble église n'offre de remarquable que sa vieille porte gothique.

Au delà de Jouy, la voie de fer coupe le village de Saint-Prest, dont elle laisse à sa droite la plus forte partie. La population de cette commune s'élève à plus de 1200 habitants. L'église, bâtie sur le tombeau du saint qui a donné son nom au village, a été reconstruite du XII au XIIIe siècle dans ses parties les plus anciennes. Comme à Jouy, la porte d'entrée mérite seule de fixer l'attention.

Nous citions tout à l'heure, entre la Folie et Changé, des monuments appartenant aux époques incertaines de notre histoire; nous signalerons à Saint-Prest des vestiges remontant aux époques inconnues de l'histoire du monde. Dans les carrières de cette commune, on a trouvé, en 1849, des ossements d'animaux fossiles de diverses espèces, parmi lesquels on a pu reconnaître les débris de la charpente osseuse de neuf éléphants.

Nous suivons toujours le cours de l'Eure; le paysage devient de plus en plus riant, les travaux d'art de la voie se multiplient et prennent une importance toujours croissante. Bientôt la cathédrale de Chartres nous apparaît avec ses combles de bronze et ses flèches élancées; la ville entière se développe avec tous ses édifices et sa verte ceinture de feuillage. Nous traversons l'Eure sur un pont de trois arches;

Digitized by Google

puis, au faubourg Saint-Jean, un viaduc de dix-huit arches qui précède la gare établie sur le profond ravin des Vauroux; enfin la locomotive s'arrête, et nous descendons sous la galerie vitrée du débarcadère de *Chartres*.

Les lavoirs de l'Eure à Chartres.

Digitized by Google

Chartres.

VI.

CHARTRES.

Chartres qui, depuis longtemps déjà, avait renversé ses antiques murailles, comblé ses fossés et aplani ses remparts pour s'établir sur la route de Paris, Chartres vient encore de faire quelques pas pour se rapprocher de cette voie rapide par laquelle il n'est plus qu'à deux heures et demie de la capitale. En sortant de ce bel embarcadère qui fut, pendant trois ans, la tête du chemin de fer de l'Ouest, et qui en sera toujours l'une des gares principales, on voit déjà la

Digitized by Google

ville nouvelle élevant d'élégantes maisons sur des places et des rues tracées d'après un plan régulier.

Vous êtes, entre les rues Nichole et Félibien, sur une belle place en hémicycle de laquelle part une autre grande et belle rue : ce sont la place et la rue Jean de Beauce. La nouvelle ville a donné à ses rues nouvelles les noms des hommes les plus célèbres que l'ancienne cité a vus naître. A l'extrémité de la rue Jean de Beauce, on aperçoit le nouveau marché aux chevaux, puis le nouveau boulevard de la foire, établi sur l'emplacement du vieux rempart, *la butte du Vidam*, que l'on a aplani pour combler le ravin des Vauroux. Ce boulevard de la foire vous conduit, à droite, sur la grande et belle place des Épars ou des Barricades, au milieu de laquelle s'élève la statue en bronze de l'illustre général Marceau. L'édilité chartraine lui a dédié ce monument, dont l'inauguration a eu lieu le 21 septembre 1851.

A l'extrémité de gauche du même boulevard, vous trouvez la place Châtelet, et devant vous l'antique cité des Carnutes, la vieille capitale de la Beauce, le chef-lieu de la préfecture et le siége de l'évêché du département d'Eure-et-Loir.

Chartres est assurément l'une des plus anciennes villes de la France. Six cents ans avant Jésus-Christ, les Carnutes faisaient partie de ces émigrations gauloises qui passèrent les Alpes et fondèrent les villes de la Gaule cisalpine. César écrit que de son temps les Carnutes avaient pour chef Tasgétius, homme d'une haute naissance, dont les ancêtres avaient régné sur le pays. *Autricum*, c'est ainsi qu'on appelait la ville de Chartres, était alors un des centres de la religion des druides. Attachés à leur culte comme à leur pays, les belliqueux Carnutes furent du nombre de ceux qui résistèrent avec le plus de vigueur à la conquête des Romains, et les derniers à se soumettre à leur domination. Enfin soumise, leur ville devient une cité importante. Sous la période gallo-romaine, sous les deux premières races de nos rois,

Digitized by Google

Chartres est célèbre par la hauteur et la solidité de ses murailles, qui le font appeler la *ville des pierres :* il est renommé par ses écoles, où l'on enseigne les belles-lettres et les arts libéraux. Converti au christianisme, il devient le siége épiscopal du plus grand diocèse qui ait jamais été en France.

Sous le régime féodal, Chartres fut érigé en comté, dont le premier possesseur connu avec certitude est le célèbre Thibaut le Tricheur, comte de Champagne.

> Thibault fu plein d'engien et plein fu de feintié,
> A hom ne à femme ne porta amitié,
> De franc ne de chétif n'ot mercy ne pitié,
> Ne ne doubta a faire mal œuvre ne péchié,

comme dit Robert Wace dans son roman du *Rou*.

En 1286, Philippe le Bel acheta ce comté de Jeanne de Châtillon, dernière héritière de la maison de Champagne; plus tard il le donna en apanage à son frère Charles de Valois. En 1528, le comté fut érigé en duché et donné en dot, mais à titre d'engagement, à la fille de Louis XII, Renée de France, lors de son mariage avec Hercule d'Est, duc de Ferrare. Louis XIII, en 1623, le racheta de Henri de Savoie et le fit entrer dans l'apanage de son frère Gaston; Louis XIV le fit entrer dans celui du duc d'Orléans, son frère, et les fils aînés des ducs d'Orléans ont porté le nom de ducs de Chartres jusqu'à la révolution de 1830.

Ce n'est point ici le lieu de rappeler tous les événements historiques accomplis à Chartres pendant le moyen âge et pendant la période moderne. Disons seulement que cette ville fut visitée par presque tous les rois et reines de France, qui y venaient faire leurs dévotions à Notre-Dame, dans la magnifique cathédrale élevée sous son invocation. Ce fut dans cette basilique que s'opéra, au commencement du XVe siècle, la feinte réconciliation entre le duc de Bourgogne et les jeu-

Digitized by Google

nes fils du duc d'Orléans; ce fut encore dans cette même cathédrale qu'Henri IV fut sacré, le 27 février 1594, par l'évêque Nicolas de Thou.

Chartres, restes des fossés.

Après ce trop rapide résumé historique, parlons un peu de la ville actuelle et de ses monuments.

Chartres n'a point conservé de vestiges apparents de son antique origine; la ville du moyen âge a entièrement effacé la bourgade celtique et la cité gallo-romaine. On y a retrouvé quelques aqueducs et des conduits souterrains qui y ame-

Digitized by Google

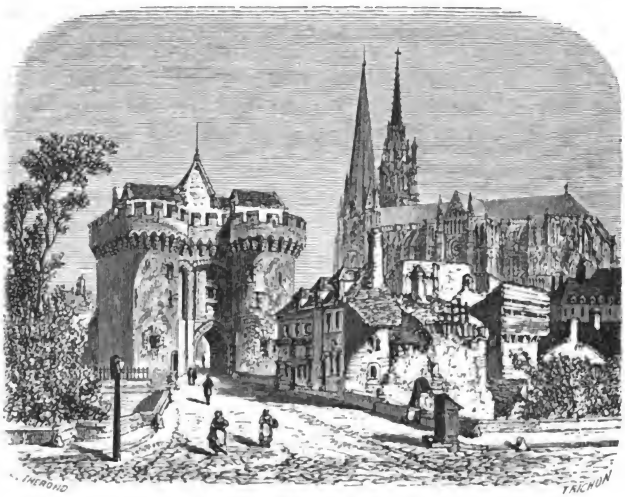
naient l'eau des fontaines de Ver et de Morancez, ou qui permettaient aux habitants assiégés de communiquer au loin avec les campagnes environnantes. Chartres est une ville très-curieuse à visiter, mais dont le premier aspect n'offre rien d'agréable au voyageur. Bâti moitié sur le plateau, moitié sur le penchant de la vallée, il est tout hérissé de pignons disgracieux, sillonné de rues étroites et tortueuses au pavé désobligeant, coupé de pentes abruptes, qu'adoucissent en vain des escaliers perfides, et qui relient la ville haute à la ville basse. Après avoir parcouru le dédale de ses cent rues, on comprendra comment le besoin du bien-être, de la lumière et de l'air a fait sortir la ville moderne de ses vieilles murailles, comment on a aplani ses remparts et fait de magnifiques promenades de ses boulevards désormais inutiles.

Sept portes donnaient autrefois accès dans la ville : c'étaient la porte Châtelet, devant l'emplacement de laquelle nous sommes arrêtés; la porte des Épars, qui s'ouvrait en face de la statue de Marceau; plus loin, la porte Saint-Michel; la porte Morard, détruite il y a quelques années; la porte Guillaume, la seule qui soit restée debout, magnifique spécimen de l'architecture militaire du XIVe siècle; la porte Drouaise, ouvrant sur la route de Dreux; et enfin la porte Saint-Jean, située près du faubourg de ce nom. Du côté de la basse ville, et notamment de la porte Guillaume, on retrouve encore quelques vieux remparts entourés de fossés alimentés par la rivière. Entre la porte Châtelet et la porte Drouaise on ne verra pas sans intérêt un reste imposant des anciennes murailles, appuyées sur d'immenses terre-pleins, et flanquées de tours régulièrement espacées et bâties comme elles en pierres de bloc.

Entrons maintenant dans la ville, dirigeons-nous vers la cathédrale, l'une des plus belles de la chrétienté, à laquelle le voyageur est toujours impatient d'arriver. Laissons à droite

Digitized by Google

le boulevard de la Foire, traversons la place Châtelet et prenons la rue du Bœuf-Couronné. A gauche, la rue du Cheval-Blanc, si remarquable par ses maisons à ressaut, à pignons aigus, à poutres apparentes, à portes sculptées; la rue du Cheval-Blanc nous conduit au Vieux-Marché à la filasse, dont l'âpre pavé a tout récemment été remplacé par le mac-



Chartres, porte Guillaume.

adam. Là, deux petites ruelles, pénétrant dans le cloître Notre-Dame, nous conduisent devant l'édifice.

La cathédrale de Chartres occupe le point culminant de la ville; elle s'élève sur l'emplacement de plusieurs églises que les ravages de la guerre et les incendies avaient successivement détruites depuis l'établissement du christianisme dans le pays chartrain. L'évêque Fulbert en jeta les fondements l'an 1020; les cryptes étaient terminées et les murailles sorties de terre, quand la mort vint le surprendre en 1029.

Digitized by Google

Le pieux évêque légua trois années de son revenu pour la continuation des travaux et laissa à ses successeurs le soin d'achever l'œuvre qu'il avait si bien commencée. La construction fut continuée pendant le XIe et le XIIe siècles, avec le secours des rois de France et de divers princes de l'Europe, avec l'immense concours des populations environnantes. L'édifice était peut-être déjà terminé quand, en 1194, un violent incendie vint le consumer, ne laissant que les cryptes et la façade occidentale presque tout entière. Ce fut sur ces ruines fumantes que le XIIIe siècle, utilisant tout ce que le feu avait épargné, éleva sur les cryptes et sur le portail de l'époque romane la magnifique cathédrale gothique dont Pierre de Mincy, évêque diocésain, fit la dédicace en 1260, sous le vocable de Notre-Dame qui lui avait été donné par les siècles précédents.

Les cryptes de Fulbert forment une église souterraine, composée de deux longues nefs régnant sous les collatéraux et tournant autour du chœur de l'église supérieure. On y descend par cinq escaliers ouverts sous les deux tours de la façade occidentale, à chacun des portails latéraux et près de la sacristie. Avant la Révolution, il y avait treize chapelles richement peintes et décorées, dans lesquelles on célébrait le service divin. Celle de la Vierge était la plus remarquable et le but de nombreux pèlerinages. Le guide, sans lequel vous ne pouvez pénétrer dans ces souterrains, vous montrera le puits des Saints-Forts, les caveaux destinés à cacher les reliquaires et les vases précieux, les caveaux des chiens gardiens de l'édifice, etc., etc. Pour nous, nous signalerons à votre attention, dans les nefs, une pierre tumulaire de l'époque gallo-romaine, quelques vestiges de peintures, une belle cuve baptismale du XIe siècle, et enfin une salle dans laquelle M. Lassus, le savant architecte de la cathédrale, a recueilli des débris fort précieux de sculptures provenant du jubé de l'église supérieure.

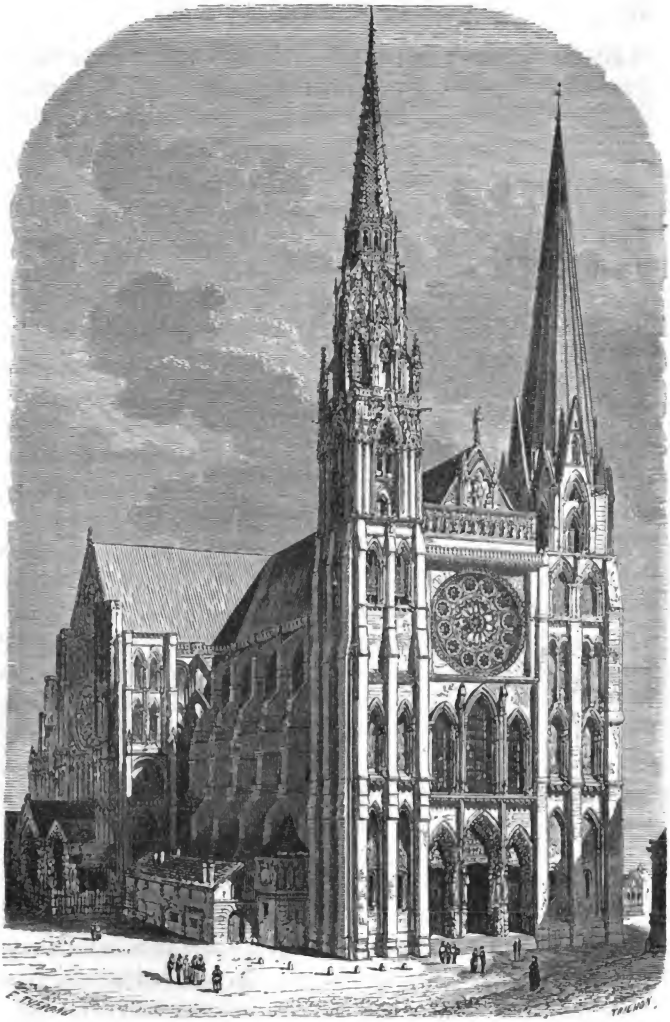
Digitized by Google

La façade occidentale, accompagnée de ses deux tours carrées, présente une largeur d'environ 50 mètres; la hauteur du clocher septentrional est de 113m,60; celle du clocher méridional n'est que de 105m,20. Le portail est formé de trois grandes portes en ogive, précédées d'un perron de six degrés. Ces portes sont pratiquées dans de profondes voussures, décorées de colonnes, de statues, de rinceaux élégants et d'ornements variés à l'infini. Toutes les figures sont empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament, à l'Apocalypse et à la symbolique chrétienne. Plus haut s'ouvrent trois grandes fenêtres en ogive, correspondant à chacune des portes; au-dessus est une splendide rosace à compartiments circulaires. Vient ensuite la galerie à jour communiquant d'une tour à l'autre; puis une galerie de seize niches, garnie de rois le sceptre en main et la couronne en tête; enfin la Vierge assise, tenant l'enfant Jésus, est représentée sur le galbe du pignon, que surmonte une statue colossale du Christ bénissant.

Les deux tours, si absolument dépourvues d'ornements, sont surmontées de deux magnifiques pyramides de pierre, dont la riche décoration console de l'incroyable aridité de leurs bases. La flèche méridionale, ou vieux clocher, remonte à la fin du XIIe siècle; celle du nord, ou clocher neuf, fut construite entre les années 1506 et 1514, par Jean Texier, dit de Beauce, pour remplacer la flèche de bois couverte en plomb, que le feu du ciel venait de consumer. Pour résumer les dates des diverses parties de cette façade si curieuse et si belle tout à la fois, ajoutons que le XIe siècle en jeta les bases, que le XIIe éleva les deux tours et la flèche du midi, et monta le portail jusqu'au-dessus de la grande rose; que le XIIIe fit la galerie des rois, et que le XIVe acheva la sculpture de la partie supérieure.

C'est surtout à l'extérieur des parties latérales et aux porches du nord et du midi, que les architectes du XIIIe siècle,

Digitized by Google



Cathédrale de Chartres.

Digitized by Google

et plus tard ceux du XIVe, ont déployé toute leur habileté et tout le luxe de leur magique ornementation. Rien n'égale l'élégante hardiesse de ces trente contre-forts portant les arcs-boutants destinés à neutraliser la poussée des voûtes de l'édifice. Les grands portails qui terminent chaque extrémité de la croisée sont tout ce que le moyen âge gothique nous a laissé de plus merveilleux, tant par la beauté de l'architecture que par la fécondité de la statuaire.

Le portail du nord s'élève sur un perron de neuf degrés; dix-sept marches montent à celui du midi. Tous deux sont précédés d'un porche en avant-corps, composés de deux nefs et ouverts sous trois vastes portiques. Les latéraux, les pieds-droits, les massifs, les colonnes, sont ornés de statues bibliques et évangéliques. Au fond et vis-à-vis de chacun des trois portiques s'ouvrent trois portes donnant accès dans chacune des trois nefs du transept. Les voussures et les tympans sont tapissés de statues et de bas-reliefs. Les parties supérieures sont composées d'une balustrade servant de soubassement à une galerie de cinq fenêtres, surmontée d'une grande rose avec huit niches remplies de statues, d'une galerie couverte, d'une balustrade découpée en quatre feuilles, et enfin d'un pignon aigu décoré d'une statue sous un dais. Aux angles sont des tours inachevées, qui ne dépassent pas la naissance du pignon.

Deux autres tours s'élèvent à la naissance de l'abside, dont l'extérieur n'est ni moins orné ni moins remarquable que le reste de l'édifice.

Figurez-vous maintenant qu'à l'extérieur de la cathédrale seulement, sans compter les figures de simple ornementation, les mascarons, les corbeaux, les gargouilles, etc., il y a dix-huit cents statues historiques, hautes de huit pouces à huit pieds, se dressant sur les colonnes, sur les piliers, sur les trumeaux; posées dans des niches et sur les contre-forts; rampant sous les voussures, tapissant les

Digitized by Google

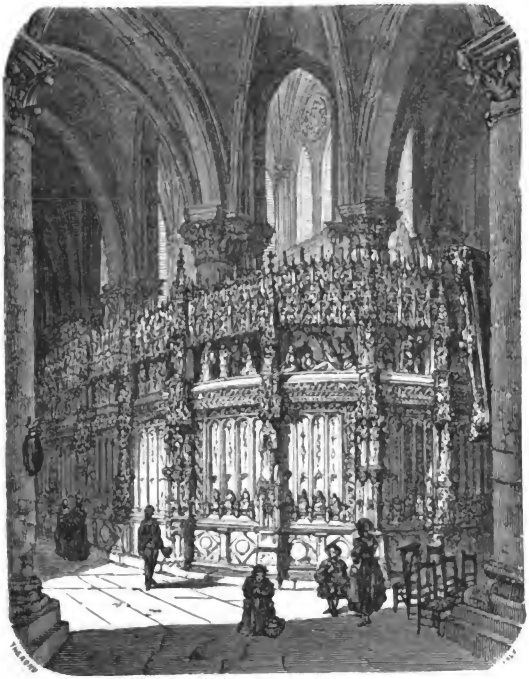
tympans et les murailles. Deux mille autres statues sont sculptées autour du chœur et disséminées dans l'intérieur; cinq mille figures sont peintes sur les vitraux. Nous signalons à votre attention ce chiffre énorme, pour vous faire comprendre comment et pourquoi nous ne pouvons vous donner une description détaillée de toutes ces merveilles.

La beauté de l'intérieur de l'édifice répond à sa magnificence extérieure: l'art ogival, dans toute sa pureté primitive, y a produit une des plus belles œuvres dont le moyen âge français puisse se glorifier. Nous vous laisserons au sentiment religieux dont vous serez saisi en entrant dans ce temple; et, quand vos yeux seront habitués au jour mystérieux pénétrant avec tant de discrétion à travers ses magnifiques verrières, nous vous ferons admirer la parfaite harmonie qui règne dans ce vaste ensemble.

La nef se compose de sept travées ogivales, le transept en compte deux, et le chœur avec le sanctuaire sept : en tout seize travées. Les piliers sont de forme ronde, cantonnés de quatre colonnes légèrement engagées; les chapiteaux sont généralement ornés d'un double rang de crosses végétales : au-dessus des arcades et tout autour de l'édifice règne une galerie d'arcades en ogive. Les fenêtres de la partie supérieure sont des lancettes géminées, surmontées d'une rosace multilobée. Du milieu des piliers des arcades inférieures s'élancent de sveltes colonnes qui, sur leurs chapiteaux de feuillage, vont recevoir les nervures arrondies des voûtes à clefs pendantes. Les collatéraux de la nef offrent une disposition analogue; l'harmonie de celui du midi a été gâtée par l'addition d'une chapelle qu'un comte de Vendôme y fit faire au commencement du xve siècle. Autour du chœur, les collatéraux sont doubles et soutenus sur des colonnes uniques, rondes ou polygones. A l'abside rayonnent sept chapelles, dont la plus grande et la plus remarquable est celle

Digitized by Google

du milieu, consacrée à la Vierge; de chaque côté de cette chapelle sont placées deux statues en marbre blanc échap-



Pourtour du chœur de la cathédrale de Chartres.

pées au ciseau de Bridan et représentant le Christ et la Madeleine.

A l'entrée du collatéral du chœur, au nord, on remarquera la célèbre statue de la *Vierge noire*, qui est depuis si longtemps le but de tant de pèlerinages.

Digitized by Google

Le chœur, l'un des plus grands que l'on connaisse, a eu beaucoup à souffrir du vandalisme et du mauvais goût de messieurs du chapitre, pendant la seconde moitié du siècle dernier. On commença par détruire le magnifique jubé posé à son entrée, et on le remplaça par la lourde muraille qui en dérobe la vue aux fidèles. En 1772, on le revêtit intérieurement de panneaux en marbre blanc, d'ornements de stuc et de bronze dorés qui en ont gâté la disposition primitive. On fit disparaître un magnifique autel de la Renaissance pour le remplacer par l'autel actuel, derrière lequel Bridan sculpta, dans cinq magnifiques blocs de marbre blanc, le groupe de l'Assomption qu'on y voit aujourd'hui. Quand tous ces tristes chefs-d'œuvre furent achevés, on commença à les éclairer en remplaçant, le croirait-on? par des verres blancs les précieux vitraux peints des grandes fenêtres.

L'admirable clôture du chœur et du sanctuaire fut commencée en 1514, par ce même Jean de Beauce qui venait d'élever la flèche de la tour septentrionale. Cet éminent artiste mourut en 1529, n'ayant encore achevé que les deux premières travées de droite et de gauche. Le reste de la clôture ne fut terminé qu'en 1539; mais les sculptures historiques qui la surmontent ne le furent qu'en 1706, et par divers artistes au nombre desquels figurent J. Boudin en 1610, Dieu et Legros, vers la fin du XVIIe siècle. L'imagerie de pierre, reposant sur un riche soubassement et couronnée de clochetons et de pinacles sans nombre, forme une série de quarante et un tableaux en haut et bas-relief, représentant les traits principaux de l'histoire de la Vierge et de Jésus-Christ.

Nous devons encore signaler à l'attention des curieux le beau reliquaire byzantin exposé sur l'autel de la chapelle de Vendôme, à l'extrémité de la nef; nous devons aussi leur indiquer l'ensemble des vitraux peints comme

Digitized by Google

un des plus complets et des plus beaux qui soient au monde[1].

Le dallage en pierres de différentes dimensions est pauvre et mesquin; mais au milieu de la nef on remarquera une décoration que l'on rencontrait autrefois dans un plus grand nombre d'églises : c'est un labyrinthe formé de onze bandes de pierre blanche, dont les intervalles sont remplis en pierre bleue de Senlis. Les Chartrains l'appellent *la lieue* parce qu'ils prétendent qu'il a une lieue de développement; mais, en réalité, il n'a que 294 mètres.

Au pied de la tour septentrionale est un édicule du XVIe siècle renfermant l'horloge; de l'autre côté du transept on voit saillir la sacristie, bel édifice, curieux à visiter, et qui fut construit au XIVe siècle. Plus loin, au nord de l'abside, entre une grande cour plantée d'arbres et un jardin en terrasse d'où l'on jouit d'un magnifique coup d'œil, s'élève le palais épiscopal, bâti à l'aide des libéralités de Mme de Maintenon. Dans le jardin de l'évêché on remarque, attenant à l'abside de la cathédrale, un joli monument du XIVe siècle, la chapelle de Saint-Piat, au-dessous de laquelle est l'ancienne salle capitulaire où l'on a déposé un cercueil en pierre du VIe siècle, portant sur son couvercle l'épitaphe de saint Chalétric, évêque de Chartres.

1. Voici les dimensions principales de l'édifice :

Longueur totale dans œuvre	130m,86	
— de la nef, jusqu'à la grille du chœur	73	47
— du chœur jusqu'au fond du trésor	38	34
— du transept d'un trumeau à l'autre	63	30
Largeur totale dans œuvre, prise aux portes latérales du chœur	45	95
— près des clochers	32	37
— de la nef principale, de colonne à colonne	12	67
Hauteur de la nef centrale, au transept	36	55
— des collatéraux	13	65
Superficie générale dans œuvre	5200	

En comptant 3 personnes par mètre carré, cette église pourrait contenir 15 600 personnes.

Digitized by Google

L'Hôtel-Dieu, situé à l'angle du cloître Notre-Dame, au pied du vieux clocher, fut fondé au commencement du XIIIe siècle par Thibault VI, comte de Chartres. Sous les restaurations modernes, on retrouve encore quelques arceaux de cette époque. Non loin de là, à l'angle du cloître et de la rue des Changes, est une maison en pierre du XIIIe siècle, la plus ancienne assurément qui soit à Chartres.

En face de l'une des entrées septentrionales du cloître, dans la rue du Vieux-Marché à la Filasse, est la manutention des vivres militaires, établie dans un grand cellier à trois nefs du XIIIe siècle, dépendant autrefois des greniers de Loëns. C'était à ce lieu de Loëns que le Chapitre avait ses greniers, ses celliers, son tribunal et la prison de sa juridiction, où l'évêque Louis Guillard fit enfermer notre célèbre poëte Clément Marot.

Du cloître Notre-Dame passons dans la rue des Changes; nous y remarquerons, sur notre droite, une maison à poutres élégamment sculptées. Plus loin nous rencontrerons la place du Marché-aux-Herbes, où s'élevait autrefois le palais des comtes. De là, gagnons la place de la Poissonnerie, dont la physionomie est si originale avec ses vieilles maisons à ressauts, ses pignons et ses poutres sculptées. En reprenant la rue des Changes, nous passons devant l'ancien hôtel de ville que sa porte ogivale et son campanile nous feront aisément reconnaître. Nous arriverons ainsi devant l'église paroissiale de Saint-Aignan, monument du XVIe siècle, achevé seulement au XVIIIe.

Nous ne quitterons pas la haute ville sans signaler une jolie maison de la Renaissance, située dans la rue du Grand-Cerf. Nous y verrons aussi la grande place des Halles, où il se fait un commerce si considérable des blés de la Beauce. Le théâtre est établi dans l'ancienne église demi-romane de Sainte-Foy, horriblement défigurée par cette profanation. La rue Colin d'Harleville, partant du théâtre, nous conduit à l'hôtel de la

Digitized by Google

préfecture, et devant cet hémistiche estropié de l'Andrienne de Térence gravé au-dessus de la porte d'une maison :

VALEĀT ÇVI DISSIDIV̄ VOLVNT.

Était-ce l'habitation d'un pacifique bourgeois ou celle d'un âpre procureur[1]?

Le tribunal civil et la cour d'assises, établis dans un ancien monastère de femmes, n'offrent rien de remarquable; mais

Église Saint-Aignan.

au-dessus de la cour d'assises se trouve le dépôt considérable et très-curieux des archives départementales.

Dans la rue de la Mairie, aboutissant sur la place des Halles, est l'hôtel de ville, établi dans l'ancien hôtel Montécot,

1. La traduction littérale serait : « Que ceux qui veulent la discorde se portent bien, » manière polie de leur dire d'aller se promener.

Digitized by Google

édifice remarquable de la première moitié du XVIIe siècle. Une partie du second étage est occupée par le Musée communal, renfermant une collection d'histoire naturelle, de tableaux, de sculptures, des curiosités, des médailles antiques et modernes et divers objets d'antiquité. On y distingue entre autres une belle toile sur laquelle Bouchot a peint les funérailles de Marceau, le sabre de cet illustre général, un très-beau verre de Venise avec légende arabe du XIIe siècle, et une armure attribuée à Philippe le Bel; ce prince la donna, dit-on, à la cathédrale après la victoire de Mons-en-Puelle.

La place Marceau, intermédiaire entre la haute et la basse ville, offre, au centre d'une enceinte de bornes enchaînées, une pyramide en briques élevée spontanément par les habitants à la mémoire de leur compatriote. A l'angle de cette place et de la rue du Cygne, est la maison héréditaire de la famille Lemoine, à laquelle les excellents pâtés de Chartres ont donné une célébrité justement acquise.

Descendons avec précaution une de ces rampes ardues, auxquelles les Chartrains donnent le nom de *tertres*, et, si nous ne nous cassons pas le cou, nous *tomberons* dans la basse ville. Cette partie de la cité beauceronne est particulièrement habitée par des artisans, des manufacturiers, des tanneurs, etc.; sa physionomie est loin d'être agréable, mais elle est originale. L'Eure s'y divise en plusieurs bras, et, de meunière qu'elle est habituellement, elle y devient industrielle. Plusieurs maisons méritent la visite des curieux, notamment dans la rue de la Corroierie et dans celle des Écuyers, où un petit manoir du XVIe siècle présente une cage d'escalier extérieure très-élégamment sculptée. Mais le monument le plus remarquable est sans contredit l'ancienne église abbatiale de Saint-Père, érigée récemment en paroisse sous le nom rectifié de Saint-Pierre. L'abbaye de Saint-Père fut fondée par les premiers rois mérovingiens; son église

Digitized by Google

eut à souffrir de toutes les vicissitudes des guerres qui ravagèrent si souvent la ville et ce célèbre monastère. Telle qu'elle est aujourd'hui, l'église offre des parties considérables des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. La nef est très-belle; mais on ad-

Manoir du XVIe siècle, rue des Écuyers, à Chartres.

mire surtout la hardiesse, la légèreté, la hauteur et la transparence du chœur, soutenu à l'extérieur par des piliers et des arcs-boutants d'un effet remarquable. Dans la chapelle absidale sont douze panneaux des plus beaux émaux

Digitized by Google

connus de Léonard Limousin, représentant les apôtres; ces panneaux furent enlevés, lors de la Révolution, à la chapelle du château d'Anet.

Plus bas et sur le bord de la rivière est l'ancienne église collégiale de Saint-André, qui, dévastée par le vandalisme révolutionnaire, a été de nos jours convertie en magasin à fourrage; il n'en reste plus que la nef du XVIe siècle, précédée d'un délicieux portail du XIIe.

Vous n'avez plus maintenant à voir que la porte Guillaume avec ses deux grosses tours, ses créneaux et ses mâchicoulis; puis vous terminerez votre excursion en faisant le *tour de ville* par les boulevards.

Chartres possède, dans les bâtiments de l'évêché, une bibliothèque publique qui ne compte pas moins de trente mille volumes et neuf cents manuscrits. Il y a une société d'agriculture, un collége, un grand et un petit séminaire, un couvent de sœurs carmélites, une école normale, et plusieurs hôpitaux. Sa population est de 18 234 âmes.

La courtille, à Chartres.

Digitized by Google

Le château de Villebon.

VII.

DE CHARTRES A LA LOUPE.

La deuxième section du chemin de fer de l'Ouest, de Chartres à la Loupe, a été ouverte le 7 septembre 1852; dès lors Chartres a cessé d'être la tête du chemin de fer de l'Ouest, honneur dont il avait joui depuis le 13 juillet 1849 : il n'est plus aujourd'hui que la gare la plus importante et l'une des stations principales intermédiaires entre Paris et le Mans.

En quittant la galerie vitrée de l'embarcadère des voyageurs, nous laissons derrière nous les longues files de maisons qui forment le Grand-Faubourg; puis, du haut du remblai jeté sur le profond ravin des Vauroux, nous apercevons à gauche, et sur le bord de la grande route, la flèche aiguë

Digitized by Google

de la petite église de Lucé, et à droite, les chaumières confusément groupées autour de l'antique et modeste église de la commune de Mainvilliers.

La voie de fer continue à se rapprocher de plus en plus de la route impériale de Paris à Nantes, qu'elle suit côte à côte et presque sans la perdre de vue. Nous parcourons ainsi les dix-neuf kilomètres qui séparent Chartres de Courville, sans que rien vienne distraire nos yeux fatigués de la longue monotonie du chemin, sans qu'aucun souvenir intéressant vienne s'offrir à notre esprit appesanti. C'est une plaine immense et fertile, mais dont toute la variété ne consiste que dans la perpétuelle alternative des blés, des seigles, des avoines, des colzas, des guérets et des jachères, à peine ombragés de loin en loin par quelques arbres fruitiers. Cependant nous avons dépassé les villages d'Amilly, de Cintray et de Saint-Aubin des Bois, qui sont les trois dernières communes du canton nord de Chartres. A notre gauche s'étend le canton de Courville, et dans le lointain c'est le village de Saint-Georges-sur-Eure, situé sur la rive gauche de la rivière. Nous nous rapprochons de plus en plus de l'Eure, qu'un brusque détour avait éloignée de nous, et nous commençons à découvrir les rideaux de peupliers dont est bordée sa verte et fraîche vallée. Sous ces massifs de verdure, qui nous dérobent la vue du château de Blainville, se cache le village de Saint-Luperce, l'antique cité de Nant, si nous en croyons le vieux pouillé du diocèse de Chartres. A notre droite, et bien loin de nous, nous laissons le beau château et la commune de Fontaine-la-Guyon, où, les 8 et 9 septembre de chaque année, les reliques de saint Gorgon attirent un nombreux concours de pèlerins.

Dans toutes ces plaines, qui s'étendent à notre droite, on retrouve encore ces mystérieux souterrains qui, selon les antiquaires de la contrée, servaient de communications secrètes à l'ancienne cité des Carnutes et se prolongeaient

Digitized by Google

au loin dans la direction de Courville. On peut y suivre aussi les traces bien apparentes des travaux de ce gigantesque aqueduc par lequel Louis XIV avait voulu faire couler la rivière d'Eure jusque dans ses jardins de Versailles.

Mais voici à notre gauche l'église et le clocher de *Courville;* quelques secondes encore, et nous nous arrêterons à la station de ce nom.

Courville appartient à l'arrondissement de Chartres; c'est un chef-lieu de canton composé de seize communes, situées en partie dans la Beauce, en partie dans le Perche. Ce bourg est bâti sur le versant d'un coteau au pied duquel coule la jolie rivière d'Eure; il est traversé par la route impériale de Paris à Nantes et par la route départementale de Paris au Mans; sa population est de 1653 habitants. C'est la patrie de Panard, l'un des plus joyeux chansonniers du *bon vieux temps*. Agricole, industriel et commerçant, ce pays trouve un débouché facile à ses nombreux produits dans trois foires annuelles et un marché hebdomadaire.

Courbeville (*Corbevilla*, *Curva villa*), ou Courville, comme l'on dit aujourd'hui, est l'une de ces anciennes baronnies de la Beauce, dont l'origine et la première histoire se perdent dans l'obscurité des premiers siècles de la féodalité. En parcourant les rues de ce bourg, on pourra retrouver encore quelques traits de sa physionomie du moyen âge dans quelques vieilles maisons à ressauts, à poutres apparentes, sculptées de figures tour à tour mystiques, grotesques et grimaçantes. Mais ces vieilles demeures de nos pères commencent à disparaître devant l'inflexible alignement de la voirie et à se masquer sous le crépi et le badigeon modernes.

Les premiers seigneurs de cette baronnie y possédaient un château fort qui, dans le cours du XVe siècle, fut ruiné par les Anglais; au pied du monticule sur lequel il était assis, les barons du XVIe siècle avaient bâti un château de plaisance que la Révolution a fait disparaître. Dernier débris de

Digitized by Google

la puissance féodale, respectée par le temps et par les guerres, une vieille tour, la Brigantine, était demeurée debout, encore solide et inébranlable en apparence; mais la bande noire, à laquelle rien ne résiste, l'a démolie en 1818 : il ne reste plus que des ruines insignifiantes de ces deux vieux manoirs. La Révolution fit aussi disparaître, non loin du château, l'église paroissiale de Saint-Nicolas, fondée au XIe siècle, de sorte que Courville ne possède plus, sur sa place principale, qu'une chétive chapelle, et, en dehors de ses murs, l'église paroissiale actuelle, dédiée à saint Pierre et à saint Paul.

Cet édifice semble dater des premières années du XVIe siècle; son architecture gothique et son clocher produisent un assez bon effet à l'extérieur, mais l'intérieur a été malheureusement défiguré par des replâtrages et des réparations maladroites. Nous signalerons pourtant aux amateurs un magnifique maître autel à baldaquin soutenu sur des colonnes torses, chef-d'œuvre de sculpture sur bois, digne de rivaliser avec les plus beaux autels qui décorent les églises de la Flandre et de la Belgique.

La terre de Courville fut érigée en marquisat en faveur d'un des fils de Sully.

Puisque nous avons nommé Sully, le moment est venu de proposer à nos lecteurs de les conduire au château de Villebon, l'un des riches domaines que ce grand homme possédait dans la contrée, celui qu'il avait pris en affection pendant les dernières années de sa longue carrière, et où il mourut le 22 novembre 1641. Villebon, qui appartient aujourd'hui à M. le marquis de Pontoi, est assurément le château le plus curieux du département d'Eure-et-Loir; il est digne d'attirer les voyageurs à Courville, dont il n'est éloigné que de sept à huit kilomètres.

Villebon (*Villabun*) est une petite commune de 150 habitants environ, appartenant au canton de la Loupe et à l'ar-

Digitized by Google

rondissement de Nogent-le-Rotrou, située sur les extrêmes limites de la Beauce et du Perche.

Sur le bord d'un parc magnifique ombragé de hautes futaies, percé de longues avenues et rafraîchi par de vastes étangs, au milieu d'un parterre émaillé des fleurs les plus brillantes, s'élève le vieux château de Villebon, entièrement construit en briques et entouré de larges fossés à fond de cuve, constamment remplis d'eau. Dans son ensemble, ce noble édifice paraît remonter à la fin du XIVe siècle, et peut-être au commencement du XVe; mais il est facile de s'apercevoir qu'il a subi de graves modifications dans les siècles suivants : car Sully le fit approprier à sa convenance, et ses héritiers l'accommodèrent à la leur. C'est un spécimen curieux qui fait voir comment on a pu réduire aux exigences et aux besoins de grands seigneurs du XVIIe siècle un vieux manoir fortifié, soit en pratiquant de nouvelles ouvertures à l'extérieur, soit en établissant de nouvelles distributions à l'intérieur.

Tel qu'il est aujourd'hui, ce château présente un carré régulier au milieu duquel est une cour. Sa façade principale est défendue par quatre grosses tours, surmontées d'une plate-forme de plomb et couronnées de créneaux et de mâchicoulis; une tour à chaque angle et deux au milieu, entre lesquelles s'ouvre la porte d'entrée, précédée d'un pont-levis. Ces quatre tours sont dites d'Estouteville, de Condé, de Rosny et de Sully, du nom de leurs anciens propriétaires. La façade opposée n'offre que trois tours seulement. Entre ces sept tours et sur les deux façades latérales règne une galerie couverte percée de nombreuses meurtrières, à l'aide de laquelle on peut faire une promenade aérienne autour de l'édifice, et pénétrer sur les plates-formes des tours. Ces quatre corps de logis sont surmontés de toits rapides couverts en ardoises.

En passant sous le porche, avant de pénétrer dans la cour,

Digitized by Google

on remarquera une énorme quantité de massacres de cerfs, de daims, de chevreuils et d'autres animaux, trophées de chasse des anciens châtelains.

Cette cour est d'une architecture simple et sévère, à laquelle la teinte séculaire des briques donne encore plus de gravité ; à la différence des couleurs, à la disparité des ornements, des corniches et des lucarnes, il est facile de reconnaître les différentes reprises, les réparations et les modifications que l'édifice a subies depuis son origine.

A droite, c'est l'escalier construit au XVIe siècle par Jean d'Estouteville; à gauche, c'est l'escalier de Sully. Au-dessus de la porte de ce second escalier on voit le buste de ce grand homme à côté de celui de sa femme, Rachel de Cochefilet.

Les appartements ont conservé à l'intérieur à peu près l'aspect et jusqu'aux ameublements qu'ils avaient du temps des Sully, sans que les deux siècles suivants y aient apporté de graves modifications. Ce sont encore ces grandes salles, ces longues galeries, ces tentures, ces hautes et larges cheminées de marbre ou de menuiserie, avec leurs plaques armoriées et leurs vieilles garnitures en cuivre doré. Ce sont encore ces tapisseries historiées, ces grands fauteuils, ces meubles en marqueterie, ces poutres peintes et dorées, ces peintures murales, ces blasons, tels qu'ils étaient, sinon du temps de Sully lui-même, au moins du temps de ses successeurs les plus rapprochés.

Nous laisserons maintenant au *cicerone* habituel le soin de vous guider dans ces appartements, de vous montrer le lit où couchait Henri IV et celui où mourut Sully. L'espace nous manque pour vous énumérer toutes les curiosités de Villebon; mais nous signalerons particulièrement à votre attention une grande galerie du rez-de-chaussée dans laquelle sont peints sur la muraille les divers châteaux que possédait la famille de Béthune ; vous y remarquerez avec intérêt, sans doute, le vieux château fort de Nogent-le-Rotrou,

Digitized by Google

ceux de Courville, de Rosny et de Sully en Gâtinais. A l'une des extrémités de cette galerie est un petit enfoncement dans lequel reposa le corps du grand ministre, en attendant que la piété de sa veuve eût achevé le mausolée qu'elle lui élevait, selon ses désirs, à l'hospice de Nogent-le-Rotrou. Dans une des galeries supérieures, vous trouverez encore bien des souvenirs qui se rattachent au vieux château et à ses illustres hôtes, surtout un petit oratoire décoré de peintures représentant des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament.

En quittant le château, n'oubliez pas d'aller visiter la jolie chapelle qui y est presque attenante. C'est un édifice gothique du style flamboyant, dont les fenêtres sont garnies de vitraux peints. La nef est séparée du sanctuaire par une grille de bois finement sculptée. On y retrouve la tribune en velours brodé, les prie-Dieu et les chaises à l'usage des anciens châtelains. Le cœur et les entrailles de Sully avaient été déposés dans cette chapelle, où Jean d'Estouteville avait, en 1530, fondé un chapitre de quatre chanoines, mais qui dans la suite servit d'église paroissiale aux habitants de Villebon.

Nous quittons Courville, nous traversons et laissons à droite la route du Mans; et, un peu plus loin, nous dépassons à gauche le petit village de Chuisne, bâti sur les bords de la rivière d'Eure, que nous allons passer pour la dernière fois, et au delà de laquelle nous apercevrons le village de Landelles.

Déjà nous avons laissé derrière nous les dernières plaines de la Beauce, et nous sommes entrés dans le Perche. Nous nous arrêtons à la station, mais non pas précisément à *Pontgouin*, que nous découvrons à droite, si gentiment assis sur les bords de l'Eure, au milieu d'une fraîche et riante vallée.

Après Courville, Pontgouin est le bourg le plus important du canton; sa population s'élève à plus de 1300 habitants.

Digitized by Google

C'était, au moyen âge une baronnie du Petit-Perche, dont les seigneurs y possédaient un château fort, qu'ils vendirent à l'évêque de Chartres vers la fin du XIIe siècle.

De ses deux anciennes paroisses, Pontgouin n'a conservé qu'une seule église, celle de Saint-Lubin, édifice du XIIIe siècle, réparé et augmenté au XVIe par l'évêque Louis Guillard.

Le château épiscopal fut vendu à la Révolution et presque entièrement démoli ; il n'en reste plus que deux grosses tours. Mais ce qui rend encore Pontgouin fort intéressant, c'est qu'il devait être le point de départ de ce grand canal par lequel l'Eure, détournée de son cours naturel, serait venue à Versailles alimenter les jets d'eau et les cascades du grand roi. Au gué du moulin de la ville, on voit encore les fondations de murailles au moyen desquelles l'eau devait entrer dans ce canal. Au-dessus du château de la Rivière, on retrouve aussi l'écluse de Boizard, immense barrage que Vauban fit faire en 1688 pour refouler l'eau de l'Eure jusqu'à Belhomert. Au moyen d'écluses pratiquées dans ce barrage, l'eau se serait précipitée dans la prairie intermédiaire, et à l'aide d'un autre barrage, construit au gué du moulin, elle se serait introduite dans le canal dont nous venons de parler. C'est là que s'arrêtèrent ou plutôt que commencèrent ces immenses et inutiles travaux entrepris pour satisfaire au luxe et à la magnificence de Louis XIV.

Nous devons encore signaler, dans la commune de Pontgouin, un monument celtique appelé *la Pierre plate ;* l'ancienne voie romaine, désignée sous le nom de *Chemin de César*, et enfin les châteaux et domaines de la Rivière et des Vaux, tombés dans le délabrement le plus complet depuis qu'ils ont été possédés par M. le marquis d'Aligre, à la riche succession duquel ils appartiennent.

A peu de distance de Pontgouin, nous allons traverser une fois encore la route du Mans ; nous la suivrons sans nous en éloigner sensiblement et presque sans la perdre de vue.

Digitized by Google

Jetons un dernier regard sur la rivière d'Eure, qui vient pour la dernière fois baigner le chemin de fer de l'Ouest, dont elle s'éloigne bientôt par un brusque détour pour remonter jusqu'à sa source, dans le département de l'Orne, aux étangs de la Lande et de Neuilly-au-Perche.

Nous sommes entrés dans le canton de la Loupe. Pendant le trajet que nous parcourons, nous traversons tantôt des bois touffus, tantôt des campagnes ombragées de longues files d'arbres fruitiers, de vertes prairies, immenses tapis de gazon du milieu desquels surgissent des haies de chênes au noir feuillage, d'où se détachent les rameaux fleuris de l'églantine.

Nous arrivons ainsi à la station de *la Loupe*. Le bourg se développe en amphithéâtre, avec les toits de ses maisons et la flèche octogone de son église, au milieu d'une verte prairie ombragée d'ormes touffus et de peupliers élancés. La seigneurie de la Loupe (*Lupa*), quoique enclavée dans le Perche, suivait la coutume de Chartres et relevait féodalement de l'évêque diocésain. Thibault le Grand, comte de Champagne, mort en 1152, la laissa à son fils Étienne, comte de Sancerre, tué en 1191 au siége de Saint-Jean d'Acre. Celui-ci eut pour successeur Étienne de Sancerre, son troisième fils, qui la laissa à l'une de ses filles, mariée à Adam III, vicomte de Melun. Après avoir été possédée successivement par Simon de Melun, maréchal de France, par Giles, son fils, par Jean et enfin par un autre Simon de Melun, la Loupe fut vendue par ce dernier, en 1383, à Renault d'Angennes, seigneur de Rambouillet. De la famille d'Angennes elle passa, en 1655, dans celle de La Ferté-Senneterre, par le mariage d'Henriette d'Angennes avec le maréchal Henri de Senneterre, duc de La Ferté. La Révolution l'enleva aux héritiers de cette illustre famille.

Le vieux donjon féodal dont on retrouve à peine l'emplacement fut, selon la tradition, détruit par les Anglais dans les premières années du règne de Charles VII. Ce qu'on

Digitized by Google

appelle si pompeusement le château de la Loupe n'est en réalité qu'un simple manoir ou hébergement seigneurial. C'est un grand corps de logis à deux étages, d'une architecture lourde et massive du règne d'Henri IV, entouré de larges fossés sans eau qu'on traverse sur un pont fort étroit. Dans le pays on fait à notre illustre Vauban l'injure de lui attribuer la construction de cet édifice, qu'il aurait élevé pour le maréchal de La Ferté, son ami.

L'église paroissiale, située sur la route de Nogent-le-Rotrou, semble appartenir aux premières années du XVIe siècle : elle est précédée d'un porche; au linteau de la porte d'entrée, on distingue des vestiges de peinture représentant des armoiries. Avant la Révolution, la Loupe était un chef-lieu de réunion pour les conférences ecclésiastiques, et la cure en valait seize mille livres. Aujourd'hui c'est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Nogent-le-Rotrou; sa population s'élève à 1161 habitants : son commerce est considérable en céréales et surtout en bestiaux; ses quatre foires annuelles, ses marchés du jeudi y attirent un concours considérable.

Le docte Vincent de La Loupe naquit dans ce bourg au commencement du XVIe siècle; il publia un certain nombre de livres de jurisprudence et de littérature, dont quelques-uns furent imprimés par Robert Étienne. Mais dans le passé de la Loupe se présentent deux figures plus riantes et plus gracieuses que celle de ce Vincent; ce sont celles de la comtesse d'Olonne et de la duchesse de La Ferté, filles du dernier des d'Angennes de La Loupe et de Marie du Raynier. Toutes deux furent l'ornement de la cour si brillante de Louis XIV, et c'est pour elles que l'on fit ces vers, bien empreints du cachet de l'époque, et que nous trouvons dans Dreux du Radier :

De tous temps on a fait des vœux,
Et pour les bruns et pour les blonds cheveux;

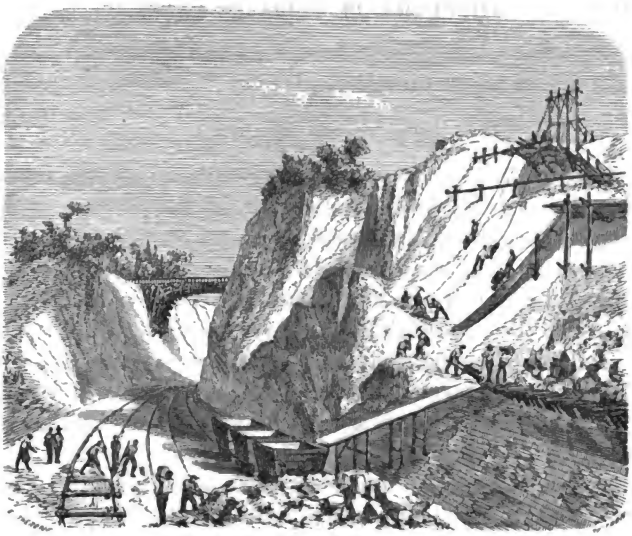
Digitized by Google

Mais j'ai vu mille fois toute la cour en peine
Pour savoir qui des deux remporteroit le prix,
Ou des cheveux blonds de Chloris,
Ou des cheveux bruns de Climène.

Tout près de la Loupe, en passant sous le viaduc qui traverse la route départementale de Regmalard, à l'angle d'un vaste remblai jeté sur un étang converti en prairie, on ne verra pas sans étonnement un vieux chêne têtard, dont il serait difficile de compter les siècles. Le tronc de ce vénérable végétal, qu'on prendrait pour l'un de ces chênes consacrés par les religions de l'antiquité, n'a pas moins de 6 mètres de tour, et ses monstrueuses racines mesurent 13^{m}, 65 de circonférence. Ses branches colossales ombragent à la fois la route et la prairie, abritant dans une de leurs excavations une petite madone exposée par la piété de nos pères à la vénération des passants.

La Loupe a cessé d'être la tête de ligne de la seconde section du chemin de fer de l'Ouest, honneur dont elle a joui pendant près de deux ans. Elle a vu disparaître tout d'un coup cette affluence de voyageurs et de voitures qui se pressaient dans ses rues et sur sa place publique; avec un grand regret, sans doute, elle a dû rentrer dans sa tranquillité habituelle.

Digitized by Google



La Loupe, travaux de la Tranchée.

VIII.

DE LA LOUPE A NOGENT-LE-ROTROU.

La première partie de la troisième section, de la Loupe à Nogent-le-Rotrou, fut solennellement inaugurée le dimanche 12 février 1854.

Du haut du remblai sur lequel la voie de fer s'élance, entre la route d'Alençon et celle de Nogent-le-Rotrou, on découvre à gauche le village et la modeste église de Vaupillon. Dans cette petite commune, on chercherait inutilement quelques vestiges du magnifique château que la duchesse de Verneuil s'y était fait construire vers la fin du XVIe siècle, et sur le

Digitized by Google

fronton duquel un pédant de ce temps avait paraphrasé en grec ce vieil adage chevaleresque :

DIEU, LE ROI, MA DAME.

Mais, non loin des ruines de la terrasse sur laquelle s'élevait le somptueux palais de l'ambitieuse favorite, un siècle après sa démolition, MM. Hunebelle frères, entrepreneurs des terrassements de cette partie de la ligne, ont fait construire une élégante maison d'habitation, environnée d'ateliers, de forges, de charronneries, de chaumières, de cabanes, de cantines, pour le campement et la nourriture de l'armée d'ouvriers employée à leurs gigantesques travaux. Cette colonie improvisée, établie sur le sommet d'une côte aride et déserte, a reçu le nom de *Nouveau-Monde*.

Là, pendant plusieurs années, mille ou douze cents ouvriers ont péniblement travaillé à l'œuvre la plus colossale qui ait encore été exécutée sur la ligne de l'Ouest. Il s'agissait en effet de faire passer la voie par une immense hauteur que, pendant longtemps, on avait crue de formation granitique, et que M. Desnoyers, le savant bibliothécaire du muséum d'histoire naturelle de Paris, a reconnue, le premier, pour appartenir au terrain tertiaire et n'être formée que d'argile ferrugineuse très-tenace, entremêlée d'une énorme quantité de rognons de silex, primitivement engagés dans la craie remaniée et balayée par les révolutions du globe. Il s'agissait, disons-nous, de traverser cette hauteur : d'abord on eut l'idée d'y pratiquer un tunnel, et il y eut même un commencement d'exécution; mais, dans la suite, diverses considérations obligèrent d'y renoncer. Le tracé fut alors modifié, et au sombre souterrain on substitua une large et profonde tranchée à ciel ouvert.

Cette tranchée a 4000 mètres de longueur et 15^{m}, 68 dans sa plus grande profondeur : elle a nécessité un mouvement de plus de 1 100 000 mètres cubes de terres. La

Digitized by Google

nature argileuse du sol en a rendu l'ouverture extrêmement difficile; d'énormes masses de glaise menaçaient à chaque instant de glisser sur elles-mêmes, de sorte qu'il a fallu faire marcher les travaux de consolidation en même temps que les déblais. Dans les parties les plus exposées à glisser, on a retenu les terres par d'épaisses murailles de soutènement, hautes de 4 mètres, au sommet desquelles s'étend une banquette large de 4^{m}, 25, destinée à recevoir l'éboulement des terrains supérieurs, s'il en survenait malgré les fortes pierrées pratiquées au-dessus. Par ce moyen, la voie ne peut être entravée par aucune espèce d'éboulement.

De la plus grande partie des terres provenant de la fouille, on a formé des dépôts ou cavaliers, hauts de 6 à 8 mètres, placés à droite et à gauche, à 15 mètres de la crête du talus, de sorte que la tranchée paraît plus large et plus profonde qu'elle n'est réellement; sa plus grande largeur en crête ne dépasse pas 60 mètres.

Le profil de cette tranchée offre d'abord un palier de 2000 mètres environ, auquel succède une pente de 5 millimètres par mètre sur un kilomètre de longueur; puis une autre pente de 8 millimètres par mètre, laquelle se prolonge à 4000 mètres de la tranchée.

Plusieurs voies de communication, interrompues par cette vaste excavation, sont rétablies à l'aide de six élégants viaducs, construits en rognons de silex, encastrés dans de belles pierres de taille des carrières de la Madeleine, près de Nocé, dans le département de l'Orne. Les robustes tabliers de ces ponts aériens sont supportés par des arcs surbaissés, formés de chêne goudronné ayant l'aspect et la couleur de la fonte de fer.

Mais vous ne pouvez voir et nous ne vous avons décrit qu'une faible partie de ces immenses travaux. Le tunnel, projeté sur 1738 mètres de longueur dans le parcours de cette tranchée, avait nécessité le percement de trois puits descen-

Digitized by Google

dant à 10 ou 12 mètres au-dessous du sol actuel de la voie. Ces puits ont été utilisés et reçoivent les eaux pluviales et les eaux de source qne leur amène un réseau d'aqueducs souterrains dont vous auriez peine à concevoir les ramifications et l'étendue. Conduites ainsi jusqu'aux sables inférieurs à l'argile, les eaux s'écoulent et se perdent dans les terres.

Représentez-vous maintenant combien cette longue tranchée, que vous franchissez en moins de quatre minutes, pour un prix si modique et bien commodément assis dans votre voiture, combien ce travail cyclopéen a dû coûter d'argent, de temps, de fatigues et de sueurs! En parcourant cette longue excavation et ses talus de quarante-cinq degrés appuyés sur leurs soutènements de pierre, en contemplant ces hardis et légers viaducs et tout cet étonnant travail, payez un juste tribut d'admiration à ces hommes habiles et laborieux qui les ont conçus, conduits et exécutés. Pour nous, dans notre impuissance de leur prodiguer ici tous les éloges qu'ils méritent, bornons-nous à vous nommer M. Ducos, ingénieur en chef, qui a déjà dirigé avec tant de succès les gigantesques travaux du tunnel de Blaisy-Bas, sur le chemin de fer de Lyon; M. l'ingénieur Boulongne, M. Mortagne, conducteur des ponts et chaussées, et MM. Hunebelle frères, entrepreneurs des terrassements.

En sortant de la tranchée, nous entrons dans le département de l'Orne. Nous marchons sur le flanc d'un coteau boisé à la droite duquel se développent les plus riants paysages. Nous traversons la plus jolie partie du Perche, et de monts en vaux nous arrivons rapidement à la station de *Bretoncelles*, où nous nous arrêtons presque en face de l'église.

Le bourg de Bretoncelles est situé au fond d'une grande vallée, dans le canton de Regmalard et l'arrondissement de Mortagne (Orne). On y reconnaît les traces de quelques petites voies antiques venant s'embrancher sur la grande voie ro-

Digitized by Google

maine qui longeait la forêt de Senonches et se dirigeait sur Orléans. Cette grande voie et ses annexes traversaient le pays dans lequel on retrouve les dénominations de *Rue ferrée* et de *la Voie*, qui font présumer de sa haute antiquité.

Vers la fin du XIIe siècle, la seigneurie de Bretoncelles, *Britonum cella*, appartenait aux sires de Dangeau, dans la famille desquels elle se maintint jusqu'en 1415, puis elle passa dans les mains de Jean d'Angennes, seigneur de Rambouillet et de La Loupe. En 1664, elle échut aux Chaumont et fut, en dernier lieu, vers 1775, possédée par le marquis d'Aligre, premier président au parlement de Paris.

L'église de Bretoncelles, dont les parties les plus anciennes ne sont point antérieures au XVIe siècle, n'offre aucun autre intérêt que celui d'orner agréablement le paysage.

A l'ouest et assez près du bourg, dans la forêt de Saussaye, on trouve une motte couverte d'arbres séculaires et entourée de larges fossés : on la nomme la *Butte du Château;* mais aucune autre tradition locale ne s'y rattache. Dans les environs on rencontre une grande quantité de scories de forges de fer.

Sur une colline, au sud, on reconnaît aussi des vestiges d'une autre forteresse du moyen âge détruite depuis un temps immémorial, et qu'on nomme *le Parc*. Enfin, un troisième château, qui fut l'habitation des derniers seigneurs, s'élevait au nord de Bretoncelles, au milieu de la prairie et sur le bord d'un ruisseau appelé Sonnette et Corbionne. C'était le château de Launay, dont les fossés sont comblés et les murs d'enceinte détruits, et dont les bâtiments, fort peu remarquables, sont actuellement occupés par le fermier.

Nous côtoyons la rive gauche de la Corbionne, petit ruisseau serpentant au milieu d'une délicieuse vallée, dont la charmante perspective nous est souvent masquée par les tranchées multipliées sur notre passage. Nous arrivons ainsi

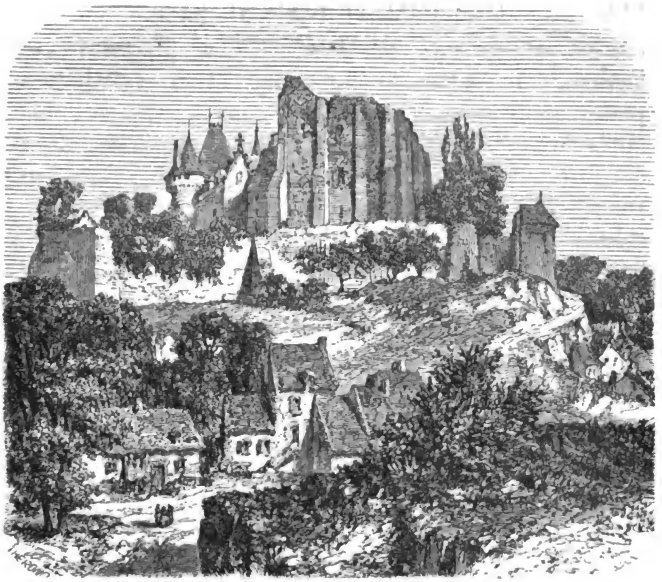
Digitized by Google

à la station de *Condé-sur-Huisne*, en face de laquelle, sur le haut de la colline, s'élève le beau château de M. le comte de Baulny.

Condé est un village fort ancien, où l'on a reconnu des vestiges d'établissements romains et des voies antiques que nous avons déjà signalées. Il est situé sur la rive gauche de la Corbionne, non loin du point où ce ruisseau vient se jeter dans l'Huisne. Cette station n'a pour elle que la belle vallée et les riants coteaux qui l'entourent, mais elle ne nous offre ni monuments ni souvenirs historiques de quelque importance.

A peu de distance de son confluent avec la Corbionne, nous traversons l'Huisne, que nous allons bientôt rejoindre; l'Huisne sert de limite au département de l'Orne, d'où nous allons sortir, et à celui d'Eure-et-Loir, dans lequel nous allons rentrer. Le pays se découvre et le paysage s'élargit; à travers les longues files de peupliers qui se développent sur notre gauche, nous découvrons à plus de 6 kilomètres de distance quelques anciens manoirs disséminés dans la campagne, le clocher de l'église Notre-Dame de Margon et les principaux édifices de la ville de *Nogent-le-Rotrou*, dominés par les ruines pittoresques et le donjon colossal du château de Saint-Jean, l'ancienne demeure de Sully et des comtes du Perche.

Digitized by Google



Château de Nogent-le-Rotrou.

IX.

NOGENT-LE-ROTROU.

Nogent-le-Rotrou est le chef-lieu de sous-préfecture du quatrième arrondissement du département d'Eure-et-Loir.

Cette ville, d'un aspect éminemment pittoresque et original, est posée dans un grand vallon arrosé par les bras multipliés de l'Huisne et du Petit-Rhône, dominé au sud par le coteau escarpé sur lequel s'élèvent les ruines imposantes du redoutable château des anciens comtes du Perche. Elle se compose de quatre rues principales qui, semblables aux

Digitized by Google

longues galeries d'un cloître, forment une sorte de parallélogramme irrégulier au milieu duquel s'étend une verte prairie où paissent de nombreux troupeaux. Aux deux extrémités de ce vaste tapis de verdure sont quelques rues secondaires conduisant à l'hôtel de ville, à la halle, au marché aux bestiaux. De longues avenues sablées, plantées d'arbres et bordées de fossés remplis d'eau, facilitent les communications d'un quartier à l'autre et mènent aux promenades publiques ou bien à de jolies maisons cachées au fond de leurs frais jardins. Les rues qui forment le côté oriental de la ville se sont prolongées sur la route de Paris à Nantes; d'autres petits quartiers se sont formés autour du vieux château, auprès de l'église Saint-Laurent et aux environs de l'antique monastère de Saint-Denis. Cette disposition donne à Nogent une physionomie singulière et une très-grande étendue, peu en rapport avec sa population, qui n'est que de 7000 habitants.

Les plus anciens documents qui fassent mention de cette ville ne sont point antérieurs à la fin du xe siècle : elle dépendait alors du comté de Chartres, dont elle ne faisait déjà plus partie au commencement du XIIe siècle, on ignore par suite de quelles causes. Quoi qu'il en soit, entre les années 1003 et 1030, Geoffroy II, comte du Perche, petit-fils et successeur de Rotrou Ier, fit construire, ou, si l'on en croit les historiens locaux, réédifier le château de Nogent sur une vieille forteresse romaine détruite par les Normands. En 1031, le même comte fonda le monastère de Saint-Denis, auquel il donna l'église paroissiale de Saint-Hilaire, située sur la rive opposée de la rivière d'Huisne. Auprès du château était une église consacrée à saint Jean-Baptiste et à saint Jean l'Évangéliste. Sous la protection de ces deux édifices s'éleva une agglomération de maisons qui a pris et conservé jusqu'à nos jours le nom de quartier Saint-Jean. Un autre quartier, indiqué aujourd'hui par

Digitized by Google

la rue Bourg-le-Comte, se forma au pied de la montagne; d'autres maisons se groupèrent autour de l'église paroissiale de Saint-Laurent; un bourg s'établit auprès du monastère de Saint-Denis, et ces divers éléments, finissant par se réunir, constituèrent une ville assez importante. Cette ville passa en différentes mains et vint enfin dans celles du prince de Condé, à qui Sully l'acheta en 1624. Les héritiers du grand ministre la possédèrent jusqu'en 1770. A la Révolution, le domaine de Nogent fut confisqué sur le comte d'Orsay; le château de Saint-Jean fut plusieurs fois vendu, d'abord à un ébéniste de Paris qui tenta vainement de le restaurer, puis à un spéculateur qui essaya inutilement de l'abattre pour trafiquer des décombres, enfin à Mme la comtesse de Reiset, qui l'acheta pour le soustraire au vandalisme de la bande noire. Le vieux manoir des comtes du Perche, mutilé par les guerres et par le temps, est une de nos plus belles et de nos plus intéressantes ruines féodales; il appartient aujourd'hui à M. Desmurs, qui s'y est fait une demeure charmante, au détriment peut-être des souvenirs historiques et du caractère de ce vieil édifice.

Après avoir été la demeure des anciens comtes du Perche, le château de Nogent-le-Rotrou fut aussi l'une des résidences favorites de la famille de Condé, dont la présence fut plus d'une fois une sauvegarde pour la ville. Le prince de Condé vint s'y établir en 1566 avec Françoise d'Orléans, sa seconde femme, laquelle y donna le jour à Charles, comte de Soissons. En 1576, le roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV, était venu camper avec son armée sous les murs de la ville; mais il se retira à la simple prière de la princesse de Condé.

Catherine de Médicis doit être comptée parmi les hôtes illustres qu'abrita le vieux manoir; elle y vint loger, en 1573, pendant le voyage qu'elle fit en Anjou pour aller rejoindre son plus jeune fils.

Digitized by Google

Les bienfaits de Sully consolèrent les Nogentais de la perte qu'ils avaient faite de la famille de Condé ; la vieille cité percheronne conserve de bons souvenirs et des preuves de la pieuse libéralité du vieux ministre d'Henri IV. Ce grand homme s'était pris d'affection pour son nouveau domaine ; il avait voulu faire réparer et restaurer le château, mais il en fut empêché par les criailleries des moines de Saint-Denis. Ce furent peut-être les tracasseries incessantes de ces mêmes religieux qui lui firent abandonner Nogent pour aller établir sa demeure à Villebon. Néanmoins il voulut après sa mort venir reposer au milieu de la ville qu'il n'avait quittée qu'à regret, et sa veuve lui fit élever un tombeau dans l'hôpital qu'il avait enrichi.

Faisons maintenant une courte visite aux monuments que le temps et les révolutions ont laissé subsister.

Le premier édifice que nous rencontrons en sortant de l'embarcadère est la grande église de Saint-Hilaire, située en dehors et à l'angle nord-est de la ville, sur la rive droite de l'Huisne. Cette église existait déjà au XIe siècle, mais elle n'a conservé aucune trace de cette ancienne origine. Sa grande nef inachevée avec son plafond surbaissé et ses deux collatéraux ne sont pas antérieurs à la fin du XVe siècle. La tour du clocher, terminée par une galerie entourant un dôme surmonté d'une lanterne à jour, fut achevée en 1560. C'est assurément la partie la plus remarquable de l'édifice ; ses fenêtres, ses gargouilles et ses corniches sont sculptées avec une grande délicatesse. Cette tour, accompagnée d'une abside élégante, s'élevant sur le bord de l'eau entre les longues files de peupliers qui ombragent le cimetière, produit un effet des plus pittoresques. A l'intérieur, on remarque les douze apôtres peints de grandeur naturelle, la décoration du chœur et celle du maître autel.

Passons les ponts jetés sur les deux bras de l'Huisne, à l'extrémité de la rue Saint-Hilaire ; nous laisserons à gauche

Digitized by Google

la rue Saint-Martin et nous suivrons celle de la Charronnerie. Quand nous aurons dépassé la place du marché, à l'embranchement des routes de Paris à Nantes et d'Orléans à Saint-Malo, nous remarquerons un petit château d'eau alimenté par la rivière d'Arcisse. Près de cette fontaine est le joli portail gothique de l'église actuelle de Notre-Dame. C'était autrefois l'Oratoire de Saint-Jacques de l'Aumône,

Église de Saint-Hilaire à Nogent-le-Rotrou.

attenant à l'hôpital fondé en 1190 par le comte Rotrou IV. On érigea cet oratoire en paroisse pour remplacer les deux églises de Notre-Dame et de Saint-Jean, détruites à la Révolution. Ce petit porche de la fin du XIIe siècle est la seule partie curieuse du monument.

A l'angle de l'église est la rue du Pont-Salé, dans laquelle vous avez à gauche l'ancien couvent de Nazareth, où pend actuellement l'enseigne d'un marchand de vin ; à droite vous trouvez la porte de l'Hôtel-Dieu, et en face, le cimetière

Digitized by Google

de la paroisse Notre-Dame. Sur le fronton de la porte de l'hospice sont les armoiries du grand Sully, supportées par deux Hercules, avec les attributs de ses dignités. Sully fut en effet, après le comte Rotrou, le principal bienfaiteur de cet établissement de charité, qui fut entièrement reconstruit dans le courant du dernier siècle. En entrant dans la cour, près de la chapelle, on voit le petit édifice que Rachel de Cochefilet, veuve de Sully, fit construire, en 1642, pour y déposer le corps de son mari. Au centre de ce monument funéraire s'élève un piédestal sur lequel sont agenouillées les deux statues en marbre blanc du duc et de la duchesse de Sully, revêtus de leur grand costume. A leurs genoux sont deux coussins : sur le premier est un sautoir de bâtons de commandement, et on y lit le nom du sculpteur, B. BOVDIN. F. 1642 ; sur le second est déposé un livre de prières. Sur le socle sont sculptés les noms des deux illustres morts, et en face on lit, comme à Villebon, les dix commandements de Dieu; derrière, sur une grande table de marbre, on voit l'épitaphe des deux époux, restituée en 1764. Les deux corps étaient déposés dans un caveau au-dessous du monument; mais le vandalisme impie de 1793 en a jeté les cendres au vent : c'est par un bonheur inexplicable que le mausolée a été conservé. L'une des ailes de l'Hôtel-Dieu se prolonge sur la rue Dorée, dont elle n'est séparée que par une grille à travers laquelle on voit, sur une pelouse, un cippe surmonté d'un buste en bronze de Sully.

Suivons la rue Dorée jusqu'à sa jonction avec la rue du Paly ; à l'angle de la rue Bourg-le-Comte nous remarquerons une vieille maison de bois, à l'encoignure de laquelle est sculptée l'image de saint Michel. En face de cette rue est une ruelle abrupte dans laquelle sont pratiquées 151 marches, divisées en 37 paliers. Une autre ruelle est ouverte à côté de la première. Gravissons l'une ou l'autre de ces rudes montées, et nous arriverons devant le château de Saint-Jean.

Digitized by Google

Il n'a pas fallu moins de huit siècles pour bâtir et pour ruiner le château de Nogent-le-Rotrou. Le comte Geoffroy II fit construire le donjon au commencement du XIe siècle; les murs d'enceinte, les bastions, les remparts furent bâtis, réparés et modifiés à diverses époques des siècles suivants. Dans la seconde moitié du XVe, Marguerite, Catherine et Charlotte d'Armagnac, alors châtelaines et habitantes du lieu, élevèrent la porte d'entrée actuelle avec ses deux grosses tours rondes à créneaux et à toits coniques. Un pont de pierre jeté sur le large et profond fossé a remplacé l'ancien pont-levis; à l'intérieur de la cour, on retrouve les traces de la chapelle seigneuriale, des anciens logements, des courtines, des tours et des bastions. L'antiquaire y peut à loisir mesurer l'épaisseur, la hauteur et l'appareil des murailles, reconstruire par l'étude les anciennes divisions et la distribution du donjon; sur les murailles délabrées, il reconnaîtra les constructions du XIe et du XIIe siècle, les traces des poutres, des solives, des cheminées et les étroites fenêtres par lesquelles les redoutables châtelains recevaient la lumière et promenaient leurs regards sur les campagnes environnantes. L'historien y évoquera les ombres des hôtes illustres, et tous les visiteurs y jouiront d'un ravissant coup d'œil sur la vallée de l'Huisne et du Petit-Rhône.

La population du quartier Saint-Jean est généralement très-pauvre; aussi y peut-on observer la misère dans toutes ses cruelles variétés et trouver de nombreuses occasions d'exercer la charité.

En quittant les ruines du château, où l'observateur découvrira encore bien des curieux vestiges que nous ne pouvons lui indiquer, descendons par la rue de la Culbute dans celle des Bouchers, où nous trouverons, en face de chétives maisons tombant en ruine, les restes mutilés de l'ancien hôtel du sire de Montgaudry, l'un des vassaux du châtelain de Nogent. On trouve encore en parcourant les rues de la ville, notamment

Digitized by Google

celles du Paly, de la Rhône et de Saint-Lazare, quelques maisons curieuses par leurs souvenirs, leur architecture et les crosses végétales qui se dressent sur les rampants de la toiture. A l'extrémité de la rue à laquelle elle a donné son nom, on reconnaîtra dans une grange l'ancienne chapelle de la léproserie Saint-Lazare.

Mais rentrons en ville, reprenons la rue Bourg-le-Comte et la rue Saint-Laurent qui lui fait suite. C'est là que nous rencontrerons la plus curieuse et la plus jolie de toutes les maisons anciennes. Au-dessus de la porte cochère, surmontée d'un fronton et de deux tourelles, on lit dans un cartouche cette inscription à double sens :

DE PIERRE BLANCHE
DVRAND FEBVRIER
IE FVS FAICTE. 1542.

Ce qui veut dire qu'en 1542, Pierre Durand et Blanche Février, sa femme, firent construire cette maison. Pierre Durand était le bailli du bourg de Saint-Denis, dont la justice appartenait au monastère de ce nom.

En suivant la même rue, nous rencontrons à gauche la rue Saint-Denis, où s'élève l'église Saint-Laurent avec sa tour massive terminée par un dôme. Cet édifice, entouré d'un cimetière, ne remonte pas au delà du XVIe siècle et ne présente rien de remarquable. En passant sous un grand arc ogive appuyé sur le chevet de cette église, nous entrons dans le bourg et nous arrivons au tribunal, à la prison et au collége communal établis dans les anciens bâtiments du monastère de Saint-Denis. On retrouve encore dans les parties basses de ces divers établissements des voûtes et des arceaux gothiques des anciens bâtiments claustraux. De l'église monacale, remarquable par sa grandeur et son antiquité, il ne reste plus que les murailles du chœur et de l'abside. Sous les replâtrages, on reconnaît encore les arceaux inférieurs,

Digitized by Google

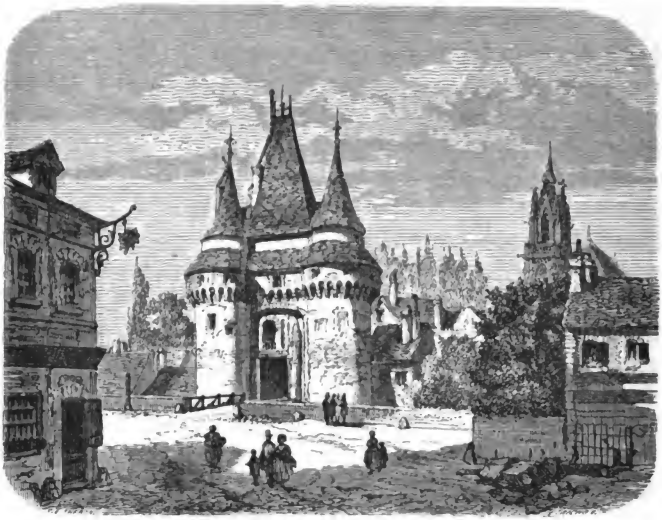
les galeries et les fenêtres à plein-cintre de l'ancien sanctuaire, converti aujourd'hui en écuries et en remises. On en a fait une caserne pour le logement des troupes de passage et un dépôt pour les étalons de l'arrondissement.

Revenons maintenant à la rue Saint-Laurent ; la longue rue des Prés vous conduira à peu près au point d'où vous êtes partis : vous aurez achevé le tour de la ville.

Depuis son érection en chef-lieu d'arrondissement, Nogent-le-Rotrou est devenu la plus importante des villes du Perche, parmi lesquelles il n'occupait que le troisième rang. Ses fabriques d'étamines, de burats, de serges, de breluches et autres étoffes de laine emploient un grand nombre d'ouvriers. La race des chevaux percherons, déjà si célèbre, doit une amélioration notable au haras établi en cette ville depuis 1836.

Les environs de Nogent offrent aux touristes de jolies promenades, des sites pittoresques et quelques monuments curieux. Nous citerons au premier rang la délicieuse vallée, les cascades, la rivière et les ruines de l'ancien monastère d'Arcisse. Nous nommerons encore l'abbaye des Clérets. Nous rappellerons l'église paroissiale de Notre-Dame de Margon et sa position si pittoresque, d'où l'on peut contempler, sous leur plus ravissant aspect, les belles ruines du château de Nogent-le-Rotrou. Enfin nous signalerons aux antiquaires, dans cette gracieuse vallée, un monument celtique qu'ils ne visiteront pas sans intérêt.

Digitized by Google



Hôtel de ville et Porte de la Ferté-Bernard.

X.

DE NOGENT A LA FERTÉ-BERNARD.

La seconde partie de la troisième section du chemin de fer de l'Ouest, de Nogent-le-Rotrou au Mans, a été inaugurée avec la plus grande solennité le 28 mai 1854, et livrée à l'exploitation le 1er juin suivant.

Nous quittons la gare de Nogent : une tranchée nous masque d'abord la vue de cette ville ; mais bientôt après la voie de fer, s'élançant sur un remblai, puis au niveau du sol, nous laisse découvrir un splendide panorama, au milieu duquel surgit majestueusement le vieux château de Saint-Jean sur son roc escarpé. Nous côtoyons de près ou de loin

Digitized by Google

la limpide rivière d'Huisne; l'horizon s'élargit et, dans le lointain, les coteaux succèdent aux coteaux : le Perche avec ses bocages et ses vertes prairies nous apparaît alors dans sa plus charmante expression. Nous sommes à peine à 6 kilomètres de Nogent et déjà nous avons dit adieu au département d'Eure-et-Loir, nous sommes rentrés dans celui de l'Orne, dans l'arrondissement de Mortagne et dans le diocèse de Séez. Encore 5 kilomètres à travers un délicieux paysage, et nous nous arrêterons à la station *du Theil.*

Le Theil (*Tilium*) est un bourg dont la population ne dépasse guère 900 habitants. En 1801, il fut érigé en chef-lieu de canton de l'arrondissement de Mortagne, comme étant dans une position plus centrale que Ceton et que Saint-Germain de la Coudre. Sa situation dans un vallon délicieux, au milieu de fertiles prairies sillonnées par la jolie rivière d'Huisne, fait de ce bourg un lieu charmant.

Au moyen âge, le Theil possédait une forteresse redoutable, dans l'enceinte de laquelle s'élevait une église à deux étages, chef-d'œuvre de l'architecture gothique, consacrée à sainte Anne et à saint Jean-Baptiste. La seigneurie en appartint, comme celle de Nogent-le-Rotrou, d'abord aux comtes du Perche, puis successivement aux maisons de Champagne, de Château-Gontier, de Bretagne, de Vendôme, de Joyeuse, de Montmorin, et enfin à la famille de La Briffe, qui la posséda jusqu'en 1790.

Après la funeste bataille de Verneuil, après le long siége de la Ferté Bernard, vers la fin de 1424, le duc de Bedfort conduisit son armée victorieuse sous les murs du Theil et somma les habitants de se rendre. Ceux-ci, comptant sur le prompt secours du comte de Vendôme, leur seigneur, refusèrent d'ouvrir leurs portes et opposèrent une vigoureuse résistance. Les Anglais creusèrent à l'ouest du château d'immenses fossés, dont on voit encore des vestiges. Les assiégés montent sur les galeries extérieures de l'église et,

Digitized by Google

de là, font pleuvoir une grêle de projectiles sur les travailleurs Enfin épuisés par une longue et héroïque défense, manquant de vivres et de munitions, ne voulant pas capituler, ils tentent une sortie; mais ils sont en trop petit nombre, et le sol est bientôt jonché de leurs cadavres mutilés. Les vainqueurs furieux entrent dans le bourg; le château et l'église sont ruinés de fond en comble, et les flammes dévorent ce que le fer a épargné. Ce fut seulement en 1449 que le comte de Vendôme rentra en possession de son domaine. Il fit construire l'église actuelle, sous l'invocation de Notre-Dame, releva les moulins incendiés et répara les maisons dévastées.

En 1594, après la défaite presque totale de la Ligue dans le Perche, les habitants du Theil, ne croyant pas à la sincérité de l'abjuration d'Henri IV, ne voulurent pas reconnaître l'autorité de ce prince. Se rappelant alors leur ancienne résistance aux Anglais, ils se barricadèrent dans leurs rues et dans leur église; mais Sully, envoyé contre eux, en eut bientôt obtenu raison en brûlant leur bourgade, dont, quoique excellent calviniste, il respecta l'église. Depuis ces rudes leçons, le Theil est devenu le village le plus pacifique du monde : on y vend le dimanche une grande quantité de beurre, d'œufs et de volailles pour l'approvisionnement de Paris.

A peu de distance du Theil nous franchissons la limite du département de l'Orne; nous entrons dans celui de la Sarthe, où nous quittons le Perche et trouvons le Pays-Fertois.

Le Pays-Fertois, situé entre le Perche et le Maine, n'a qu'une fort petite étendue, occupée par les quatorze communes du canton de la Ferté-Bernard. Un large vallon, formé par le cours de l'Huisne, s'étend du N. E. au S. O. de ce canton, qu'il partage en deux plateaux peu élevés. Couvert de riches prairies dans toute son étendue, le pays est dominé par des coteaux boisés ou soumis à des cultures

Digitized by Google

variées. Une foule de petits ruisseaux et la rivière de la Même, qui se jette dans l'Huisne au-dessus de la Ferté-Bernard, arrosent encore ce beau canton et en font la partie la plus pittoresque et la plus fertile du département de la Sarthe. On y cultive en abondance et avec succès toutes sortes de céréales, et depuis quelques années le commerce de bestiaux, favorisé par d'excellents pâturages, y a pris une grande extension. Son cidre, ses fromages surtout, ont une réputation qui s'étend bien loin au delà de ses limites.

Mais voici que nous arrivons à la station de *la Ferté-Bernard*, puisqu'il a plu à l'administration de la nommer ainsi : nous ne sommes en effet qu'au village de Saint-Antoine-de-Rochefort.

Saint-Antoine-de-Rochefort n'est qu'à 1 kilomètre de la Ferté-Bernard; sa population dépasse 900 habitants, et son industrie est représentée par une fabrique de toiles, une tuilerie, une tannerie et un moulin à foulon. A l'extrémité du village, vous traversez une belle prairie et plusieurs ponts jetés sur la Même et sur les divers bras de l'Huisne. Bientôt après vous vous arrêtez devant l'hôtel de ville de la Ferté-Bernard, établi depuis 1703 dans une des anciennes portes de la ville.

Cette porte, dont la construction ne paraît pas antérieure au xve siècle, s'ouvre sous un grand arc en ogive, dans un pavillon carré flanqué de deux grosses tours avec galerie crénelée et armée de mâchicoulis. C'est la seule partie bien conservée qui soit restée des anciens remparts de la ville, sur lesquels, au commencement du xviie siècle, la duchesse de Villars aimait à se promener au galop de son cheval. On remarque dans la salle de la municipalité un portrait équestre de cette femme aux allures cavalières, qui, dans le corps d'une grande dame, montrait toutes les inclinations d'un soldat. Si l'on en croit la tradition, elle était d'humeur altière et cruelle, et faisait enfermer dans les ou-

Digitized by Google

bliettes de son château quiconque osait résister à ses volontés ou à ses caprices.

Dès le XIe siècle, la Ferté était déjà une place importante. Elle appartenait à Avesgaud, évêque du Mans, fils d'Yves Ier de Bellême, comte d'Alençon. Elle fut possédée à divers titres par la couronne, par la maison de Lorraine, par le duc de Villars et par la famille de Richelieu.

Cette ville, défendue par un château bien fortifié et par de bonnes murailles rendues encore plus fortes par la rivière et les marais qui les protégeaient, était l'une des clefs principales de la province du Maine et des marches de Normandie. Au XIIIe siècle elle avait obtenu de ses seigneurs des lettres d'affranchissement et l'établissement d'une commune. Elle joua un rôle très-important dans les longues luttes que la France eut à soutenir contre l'Angleterre. En 1189, elle fut prise d'assaut par Philippe-Auguste, pendant que le roi d'Angleterre, Henri II, y était en conférences avec le légat du pape. En 1424, elle soutint un siége de quatre mois contre l'armée du comte de Salisbury; elle ne capitula qu'à la dernière extrémité, et, dès l'année suivante, Ambroise de Loré en chassa les Anglais.

Pendant les guerres de la Ligue, la Ferté-Bernard soutint, en 1590, un siége mémorable contre l'armée d'Henri IV. Les assiégeants étaient commandés par le prince de Conti, et la place défendue par Dragues de Comnène, de la famille des empereurs d'Orient. Deux assauts consécutifs, donnés le 6 et le 14 mai, furent repoussés par les habitants, qui combattaient sur la brèche avec la garnison. Comnène fit déguiser deux cents soldats en paysannes et leur ordonna de s'approcher, sous ce travestissement, d'un poste commandé par René de Bouillé, l'un des capitaines de l'armée royale. Mais celui-ci, qui se tenait sur la défensive et connaissait parfaitement le *timeo Danaos*, reconduisit rudement dans la place ces prétendues paysannes. « Le Manceau a été plus fin

Digitized by Google

que le Grec, dit Henri IV en apprenant cette aventure, je l'ai toujours connu pour aussi avisé que valeureux. »

De ce fait vient aussi cette locution proverbiale : « Des agnelles de la Ferté, il n'en faut que deux pour étrangler un loup. » Comnène fut cependant obligé d'abandonner la place après une honorable capitulation.

Pendant les troubles de la minorité de Louis XIV, les habitants de la Ferté tenaient pour le roi contre l'armée des princes, commandée par le duc de Beaufort, qui ravagea tout le pays sans oser assiéger la ville, défendue par le comte d'Auvergne. A la Révolution, la Ferté-Bernard habilla, arma et équipa deux bataillons de gardes nationaux qu'elle envoya contre les Vendéens. Tour à tour armés pour la patrie contre les Anglais, pour l'unité religieuse pendant la Ligue, pour l'unité royale contre la turbulence des grands, pour les principes révolutionnaires contre les partisans des vieilles idées monarchiques, les Fertois s'armèrent encore pour soutenir l'empire qui s'écroulait en 1814. Pendant la première période de la Restauration, leur cité reçut dans le département le surnom de l'*Ile d'Elbe*.

Franchissons maintenant la vieille porte, et pénétrons dans cette ville, dont nous n'avons fait qu'effleurer la glorieuse histoire.

La rue d'Huisne, avec ses vieilles maisons qu'on a en vain tenté de rajeunir, vous conduira sur la place de l'église Notre-Dame des Marais. Cet édifice est le plus fin joyau de toute la province du Maine : c'est un précieux échantillon du gothique flamboyant, sur lequel l'art magique de la Renaissance est venu enter ce qu'il pouvait créer de plus élégant et de plus gracieux. Quelle plume assez habile, quel crayon assez fin pourraient vous décrire et vous retracer tous les détails de cette riche et splendide ornementation ; ces feuillages variés à l'infini, ces ciselures, ces culs-de-lampe, ces figures de 1520 à 1529; les plafonds furent exécutés de 1535 à 1544.

Digitized by Google

d'hommes, de femmes et d'animaux, si capricieusement disposées; cette balustrade à jour toute décorée de statuettes que séparent de sveltes colonnes; ces statues allégoriques des quatre tempéraments reconnus par la médecine d'autrefois? Dans cette fantastique décoration, on distingue encore le roi de France au milieu de ses douze pairs. Au-dessus de cette galerie vivante, voyez comme toutes les lettres du *Salve Regina* se sont merveilleusement découpées dans la balustrade qui fait le tour de l'église : plus haut encore, une autre balustrade porte jusqu'au ciel les lettres à jour de la strophe *Regina cœli*.

Près de terre, examinez entre les fenêtres ces grands médaillons qui vous présentent les bustes des empereurs romains et des héros de l'antiquité, avec des devises et des légendes explicatives.

Au-dessus du buste de Cléopatre est écrit : *Espoir en Dieu;* mais nous lisons aussi plus loin : *Soy taire ou bien dire*, et nous nous hâtons de laisser parler M. L. Charles, savant antiquaire, artiste et littérateur distingué, qui nous a adressé les notes suivantes sur l'admirable église de sa ville natale[1].

« Le monument le plus curieux de la Ferté, dit M. Charles, c'est son église. La nef, le transept et la tour ont été construits de 1450 à 1500 : le chœur et les chapelles absidales ont été élevés de 1500 à 1596; les voûtes du chœur portent cette dernière date.

« Les trois chapelles absidales, l'élément vraiment intéressant et original de l'église par leurs plafonds en pierre, datent

1. M. Charles est le premier qui ait écrit une véridique histoire de cet édifice; il en a fait une monographie très-remarquable; sur les registres de la fabrique il a retrouvé les dates de la construction, le nom des architectes, jusqu'à celui des maçons et au coût des travaux; il a exhumé de l'oubli les noms des artistes qui ont peint ses éclatantes verrières, et lui-même, prenant le pinceau, a aussi réparé les injures faites par nos modernes vandales à ces pages transparentes de l'art du moyen âge.

Digitized by Google

A l'extérieur, les galeries basses et toute cette belle façade du midi, donnant sur la place dite de l'Église ou du Carrefour, ont été terminées, en 1540, jusqu'à la hauteur des grandes fenêtres du sanctuaire; celui-ci n'a été achevé qu'entre

Chapelle de la Vierge, dans l'église de la Ferté-Bernard.

1570 et 1580 environ. J'ai dit que les voûtes portaient intérieurement le millésime de 1596; on y lit aussi le nom des constructeurs Robert, Jérôme et Gabriel les Viel, *maistres maçons*.

« La sacristie, malheureusement accolée au flanc méridio-

Digitized by Google

nal de la nef, est de 1621 : elle a intérieurement un beau plafond de bois de chêne sculpté. Le cul-de-lampe qui supporte l'orgue est aussi une merveilleuse sculpture de l'année 1501 : il a été exécuté par Évrard Baudot, et a coûté soixante livres. La partie instrumentale de l'orgue ne remonte qu'à 1535; elle est l'œuvre d'un facteur du Mans, nommé Pierre Bart.

« L'architecte de l'église de la Ferté au XVIe siècle, celui qui paraît avoir imprimé le cachet de la Renaissance à cet édifice primitivement gothique, se nommait Mathurin de La Borde : il prit la direction des travaux en 1535, et dressa ses plans la même année. C'est à lui que l'on doit les magnifiques voûtes plates, à caissons et à pendentifs, des chapelles absidales. Les ouvriers ont eu le soin de graver un grand nombre de dates sur les parties les plus importantes de l'édifice.

« Pendant que Mathurin de La Borde mettait ses plans à exécution, les peintres verriers, François Delalande et Jean Courtois, vitraient les chapelles absidales et le bas chœur méridional, à mesure qu'on les achevait. Le bas chœur septentrional, terminé trente ans auparavant, avait été vitré très-probablement par Robert Courtois ou par ses élèves; car c'est à lui qu'on doit les vitraux de la nef, presque tous détruits, et l'arbre de Jessé qui ornait autrefois la grande fenêtre du portail occidental[1]. Les belles verrières du chœur furent peintes entre les années 1599 et 1606, mais on ignore le nom de leurs auteurs : il est probable qu'elles appartiennent aussi à l'atelier de verriers établi à la Ferté à la fin du XVe et pendant tout le XVIe siècle. »

Le portail occidental est d'une aridité désespérante et indigne de la richesse de l'édifice; aussi, pour n'être pas découvert, se cache-t-il dans une ruelle étroite et derrière un grand bâtiment.

1. Voyez *Ateliers de verriers à la Ferté-Bernard, à la fin du quinzième siècle et au seizième*, par M. L. Charles, Le Mans, Gallienne, 1851, in-8°.

Digitized by Google

Sur le flanc septentrional de l'église s'étend une grande et belle place d'où partent des promenades plantées d'arbres, établies sur les anciens boulevards, et d'où l'on découvre çà et là les fossés et quelques tours des anciennes fortifications. Du côté du midi, sur la place du Carrefour, est une petite fontaine jaillissante, où l'eau arrive de la source de la Cohière par un aqueduc du xve siècle, bien défiguré

Église de la Ferté-Bernard (nord).

par les réparations plus nuisibles qu'utiles qu'on lui a maladroitement infligées.

Les halles, remarquables par leur belle charpente, furent bâties, en 1535, par Antoinette de Bourbon, veuve de Claude de Lorraine, seigneur de la Ferté. Dans les deux rues qui longent cet édifice, on remarque quelques anciennes maisons à devantures sculptées, enjolivées de saints, de sirènes et de figures grotesques.

Digitized by Google

L'ancien château seigneurial, qui avait résisté à tant de siéges, n'a pu échapper au marteau des démolisseurs. Il était situé non loin de la place des Halles, au delà d'un petit bras de rivière; il n'en reste plus aucune trace.

La rue du Bourg-Neuf ou rue Brûlée, qui conduit à la grande place Saint-Barthélemy, fut entièrement détruite par un incendie, le 6 septembre 1624. Le duc de Villars, nouveau seigneur de la Ferté, donna des fonds pour aider à sa reconstruction; Louis XIII vint aussi très-libéralement au secours des habitants de cette rue, dans laquelle on retrouve bon nombre de maisons de son époque.

Il existe à la Ferté une manufacture de toiles . cette industrie est fort ancienne dans le pays. Saint Michel était le patron de la corporation des tisserands fertois, dont M. Charles a reconnu les armoiries sur un ancien vitrail, d'azur à trois navettes d'or.

Au premier rang des hommes illustres que produisit cette ville, nous citerons Jean Glapion, archevêque de Tolède, mort à Valladolid en 1524, et Robert Garnier, l'un de nos plus anciens poëtes tragiques[1].

La circonscription de la commune de la Ferté-Bernard ne s'étend pas au delà des limites de la cité du moyen âge. L'agglomération de maisons qui semble en faire une ville plus considérable appartient à trois autres communes : Saint-Antoine de Rochefort, à l'ouest; Cherreau, au nord, et Cherré, au sud. La population de la Ferté proprement dite ne dépasse pas 2600 habitants, tandis que celle des quatre communes réunies s'élève à près de 6000. Il serait à désirer, pour le bien général et pour le bénéfice de l'administration, que les quatre communes n'en formassent qu'une seule.

A Cherreau, une élégante maison de campagne occupe

1. Voyez les *Notes biographiques* sur le canton de *la Ferté-Bernard*, par M. Charles. Le Mans, 1851.

Digitized by Google

l'emplacement de l'ancienne abbaye de la Pelice, fondée au XIIe siècle par Bernard IV, seigneur de la Ferté.

La commune de Cherré commence au-dessus de la place Saint-Barthélemy, à la Croix-Boessée. Son église actuelle est chétive : il ne reste plus que la tour du clocher d'une église plus ancienne, à un kilomètre de la ville et à gauche de la route du Mans. Le sol de cette commune est de nature à intéresser les naturalistes. En voici un très-court relevé géologique et paléontologique que nous devons à l'obligeance de M. Ch. Drouet, le savant fondateur du Musée d'archéologie nationale de la ville du Mans :

« Ce terrain offre un fossile bivalve assez rare et curieux par sa forme. La ville de la Ferté, proprement dite, est assise sur un sol vaseux et d'alluvion . sa partie nouvelle et Cherré, qui n'en est que la continuation, sont situés sur un coteau calcaire, du terrain secondaire, qui offre plusieurs formations, savoir : 1° l'oolithe de montagne, dans lequel on rencontre, à la butte de la Haute-Folie, divers fossiles, parmi lesquels nous signalerons surtout le *Dicérate* (Diceras arietina ?), des nérinées, des débris de polypien, etc., etc. ; 2° la marne argileuse de Honfleur, renfermant un calcaire bleuâtre parsemé de bivalves ; enfin la glauconie crayeuse, à la butte de Buron, abondante en bivalves, huîtres, trigonies, peignes, etc. »

Digitized by Google

Dolmen de Connéré.

XI.

DE LA FERTÉ-BERNARD AU MANS.

Depuis qu'il l'a rencontrée dans les frais vallons du Perche, le chemin de fer suit presque constamment, jusqu'aux portes du Mans, la ligne tracée par le cours de l'Huisne. Au sortir de la Ferté-Bernard, l'étroite vallée, au fond de laquelle serpente la rivière, se dirige à peu près du nord-est au sud-ouest : elle est resserrée entre deux chaînes de collines parallèles, dont la culture incessamment variée forme un charmant contraste avec la verdure émaillée de la prairie. En quittant Saint-Antoine de Rochefort, la voie de fer se tient à flanc de coteau sur la rive droite de l'Huisne, dans une direction parallèle à celle que suit, sur la rive gauche, l'ancienne route de Paris à Nantes.

Digitized by Google

Quand nous avons parcouru 6 ou 8 kilomètres de ce ravissant paysage, nous laissons à notre droite la commune de Saint-Martin des Monts, dont le nom indique assez la position pittoresque; à notre gauche, au delà de la rivière et du grand chemin, nous avons vu poindre le clocher gothique de Vilaines-la-Gonais, où l'on exploite de nombreuses carrières.

Nous quittons le canton de la Ferté-Bernard pour entrer dans celui de Tuffé. Nous laissons d'un côté le village de Boessé-le-Cep, dont la corruption a fait Boissé-le-Sec, malgré les vignes qu'on y cultive encore. Plus loin, nous passons le ruisseau qui descend de Tuffé et la commune de Saint-Hilaire le Lierru. De l'autre côté, sur la grande route, ou près de son tracé, se succèdent les villages de *Sceaux*, de Vouvray, de Duneau et enfin le bourg de *Connéré*, à 17 kilomètres de Saint-Antoine de Rochefort. Des hauteurs sur lesquelles sont assis les villages de Sceaux, de Vouvray et de Duneau, la vue plonge dans la riante vallée où l'Huisne coule en se repliant sur elle-même, laissant apercevoir dans ses capricieux méandres son eau limpide qui scintille au soleil et disparaît tour à tour sous les hautes herbes de la prairie.

A Vouvray on a trouvé bon nombre de médailles antiques; les unes gauloises, au nom bien connu de PIXTILOS, les autres aux effigies des empereurs romains. Vouvray possède encore sur son territoire un dolmen celtique, dans le champ dit de *la Pierre couverte*.

Sur le territoire de Duneau, à 2 kilomètres de Connéré et près du chemin qui conduit de ce bourg à la verrerie de la Pierre, on voit deux monuments celtiques, les plus remarquables de la province du Maine. Le premier est un énorme dolmen, consistant en six dalles de grès de plus de soixante centimètres d'épaisseur. La plus grande, longue de huit mètres sur quatre ou cinq de large, est posée sur les cinq autres de manière à former une vaste table et une sombre caverne.

Digitized by Google

L'ensemble de ce monument a quelque chose de l'âpreté sauvage qui caractérise l'enfance des premiers peuples. A la gauche et à deux ou trois cents mètres de ce dolmen, non loin de la ferme si bien caractérisée par le nom de *Pierre-Fiche*, s'élève un *Men-hir* ou *Peulven*, percé d'une ouverture circulaire à sa partie supérieure.

Pour contempler à loisir ces rudes monuments de nos premiers pères, il nous faut descendre à la station dite de Connéré, quoiqu'elle soit située sur la commune de Beillé.

Nous avons quitté l'arrondissement de Mamers et nous sommes entrés dans celui du Mans.

Connéré est à plus de 2 kilomètres de sa station, dans une vallée secondaire, sur la rive gauche et au delà de l'Huisne, sur la grande route du Mans.

Ce bourg appartient au canton de Montfort et compte environ 1700 habitants. On y a découvert en 1803 quarante sarcophages en pierre, dont l'un renfermait un vase rempli de charbon. Deux ponts de pierre y sont jetés sur le Dué, et des restes de fortifications se voient encore derrière son église au clocher quadrangulaire.

La commune de Beillé, sur laquelle est la station de Connéré, appartient au canton de Tuffé et est éloignée de 4 kilomètres seulement de ce gros bourg, dont la population s'élève à 1800 habitants et dans le voisinage duquel, au Pays-Haut, les curieux pourront aller visiter un *dolmen* intéressant.

Nous continuons à suivre la rive droite de la rivière, qu'un brusque détour éloigne et rapproche de nous; mais, à 6 kilomètres de Beillé, nous la traversons et nous nous arrêtons sur sa rive gauche à la station de *Pont-de-Gennes*.

Pont-de-Gennes, suivant sa dénomination latine, *Pons Hiogenæ*, veut dire pont de l'Huisne. On y voit, en effet, un très-ancien pont jeté sur cette rivière. Selon M. de Pétigny, dans son *Histoire du Vendômois*, ce serait là que la voie an-

Digitized by Google

tique, allant du Mans à Chartres (*Autricum*) par Connéré et à Orléans (*Genabum*) par Saint-Calais, aurait traversé l'Huisne sur un pont interminable, dont le péage était perçu au profit de la cité. Cette construction gauloise ou romaine n'existe plus, comme on peut bien s'en douter; mais le pont actuel, placé au plus large de la rivière, paraît avoir été bâti sur le même emplacement et peut-être sur les mêmes fondations. La multiplicité de ses piles massives, le peu de largeur de ses arches, la courbure extraordinaire de son dos, le font remonter à une époque déjà fort éloignée. Le nouveau pont, à l'aide duquel le chemin de fer passe sur la rive gauche de l'Huisne, est à peu de distance et en amont de l'ancien, avec lequel sa structure légère, élégante et hardie forme un contraste frappant, bien propre à démontrer la supériorité incontestable de nos ingénieurs sur ceux d'autrefois.

La commune de Pont-de-Gennes compte plus de 1000 habitants; elle possède un hospice et des fabriques de toiles. C'est pour ainsi dire le faubourg de Montfort-le-Rotrou, bâti à un kilomètre de là sur la rampe escarpée de la colline. Montfort-le-Rotrou est un chef-lieu de canton de l'arrondissement du Mans; sa population est de 1200 habitants. Il doit son surnom à l'un de ses seigneurs qui, au XIIe siècle, y construisit un château fort que Philippe Auguste assiégea et prit d'assaut en 1190. Ce bourg se compose d'une rue très-escarpée, terminée par une place irrégulière sur laquelle sont construites les halles. Au sommet du coteau s'élève la blanche façade du château de M. le marquis de Nicolaï, lequel a remplacé un château construit en briques et de forme carrée, remarquable par sa situation pittoresque, d'où l'on plane sur toute la vallée de l'Huisne.

La voie de fer qui, depuis la station de Sceaux, avait décrit des courbes presque insensibles, s'élance, à partir de Pont-de-Gennes, sur une ligne parfaitement droite et longue

Digitized by Google

de plus de 12 kilomètres. Elle court d'abord sur la rive gauche de l'Huisne, dont elle s'éloigne ensuite pour gagner des terrains moins fertiles. Nous nous rapprochons de plus en plus de la route du Mans et nous la suivons côte à côte. Ici la fraîche et riante verdure de la vallée a fait place à l'aride et sombre verdure des bois de pins. Autrefois cette vaste étendue de terres stériles était couverte de landes et de bruyères qu'on a successivement défrichées pour les ensemencer en pins maritimes dont le produit, au bout de la vingtième année, a atteint, sinon dépassé celui des meilleures terres où l'on cultive les céréales. Le nom même de la station où nous allons nous arrêter est emprunté à la nature du sol sur lequel elle est assise. C'est *Saint-Mars la Bruyère*, commune du canton de Montfort, qui ne compte pas moins de 1622 habitants. En 1826, sur l'emplacement du prieuré, on découvrit d'anciens sarcophages en calcaire coquillier. A l'exception du château de Saint-Mars, cette localité ne présente aucun monument intéressant.

Un peu au delà de Saint-Mars la Bruyère, et sur votre droite, vous apercevez la commune de Champagné, dont le vin blanc a une certaine réputation dans les environs. Parcourons encore 3 kilomètres au milieu des plantations de pins parmi lesquels on distingue quelques châtaigniers; la voie de fer, traversant la grande route, va décrire une courbe qui la rapproche de la rivière que nous franchirons pour la dernière fois, et nous nous arrêterons à la station d'*Yvré-l'Evêque*.

Yvré est un bourg de l'arrondissement du Mans ; sa population s'élève à plus de 2000 âmes. Il doit son surnom au château de plaisance que les évêques du Mans y possédèrent depuis le XIe siècle jusqu'à la Révolution. Ce château était situé dans une position délicieuse, sur le penchant d'un coteau qui domine la riante vallée de l'Huisne. Il avait été saccagé plusieurs fois pendant les guerres du moyen âge; mais

Digitized by Google

au commencement du XVIe siècle le cardinal Philippe de Luxembourg, évêque du Mans, l'avait fait reconstruire dans le plus beau style de la Renaissance. Lorsqu'il vint soumettre la ville du Mans, Henri IV coucha dans cette riche demeure, que 1793 a complétement détruite. Il ne reste plus aujourd'hui que quelques pans de murs du vaste parc dans lequel elle était située.

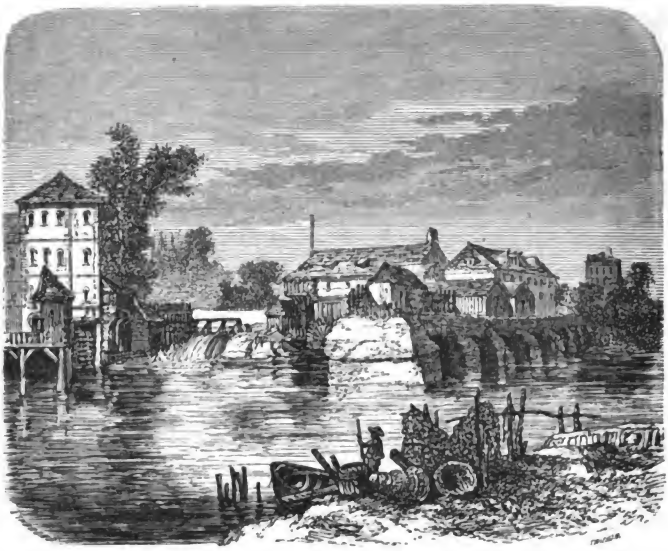
Dans la commune d'Yvré, à 4 kilomètres du Mans et sur la rive gauche de l'Huisne, nous devons vous signaler les ruines de la célèbre abbaye de l'Épau, fondée en 1229 par la reine Bérengère de Navarre, veuve de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, pour une congrégation de moines de l'ordre de Cîteaux. L'évêque du Mans, Geoffroy de Laval, consacra, entre 1231 et 1234, l'église abbatiale de ce monastère, dans laquelle il officia encore lors de l'inhumation de sa pieuse fondatrice. Le tombeau de cette bonne reine, comme on l'appelle encore dans le pays, y resta jusqu'en 1821, époque à laquelle il fut transféré dans la cathédrale du Mans. Cette église avait été reconstruite dans les premières années du XVe siècle, et les parties qui subsistent encore portent tous les caractères du style architectural de ce temps.

Le monastère de l'Épau et les moulins qui en dépendent appartiennent actuellement à M. Ch. Thoré-Cohudet, qui y a établi une belle blanchisserie de toiles dont les produits rivalisent avec ceux de l'étranger. Le système d'irrigation des vastes prairies dépendant de cette riche propriété est très-remarquable et en a singulièrement accru les revenus.

A mesure que nous approchons du Mans, le paysage s'anime et s'égaye; les monuments de l'antique capitale du Maine pointent à l'horizon, et la masse imposante de la cathédrale de Saint-Julien les domine de toute sa hauteur. Tout autour de nous annonce le voisinage d'une importante cité. Nous revoyons pour la dernière fois cette délicieuse rivière d'Huisne, qui achève son cours capricieux à travers une

Digitized by Google

prairie émaillée de fleurs et va bientôt mêler ses eaux à celle de la Sarthe. Le chemin décrit encore une courbe; déjà notre course se ralentit, car nous approchons du terme du voyage, quand nous traversons cette longue avenue de Pontlieue, entremêlée de platanes et de peupliers d'Italie au feuillage incessamment agité.



Le Vieux Pont, à Pontlieue.

Pontlieue est à 2 kilomètres du Mans, dont il n'est séparé que par la magnifique avenue que vous venez de traverser. Pontlieue est un endroit charmant, qui rappelle des souvenirs de genre bien différent. Il est au Mans ce que les boulevards et ce que la Courtille sont à Paris. Tous les ans, au carnaval, une foule nombreuse de masques, de cavaliers et de voitures s'y pressent joyeusement pour se rendre à la promenade des Sapins. Un jour de mardi gras, Scarron s'était déguisé en

Digitized by Google

sauvage ; le peuple et les enfants l'avaient harcelé par les rues de la ville et le poursuivaient encore sur la promenade. Le pauvre chanoine du Mans, craignant d'être reconnu sous ce bizarre accoutrement, car son corps nu et enduit de cire était tout couvert de plumes, se réfugia dans les joncs et s'alla cacher sous l'une des arches du pont. Il avait si chaud et il faisait si froid, son costume était si léger que, dans cet humide courant d'air, il gagna les douleurs de goutte et de rhumatisme qui le défigurèrent et le torturèrent pour le reste de sa vie.

On peut encore voir, dans les jardins de M. Marcellin Vétillart, l'arche sous laquelle se réfugia l'auteur de *Dom Japhet* et du *Roman comique*. Mais ce vieux pont ne sert plus; deux de ses arches ont été rompues le 13 décembre 1793, à l'époque où les Vendéens, voulant surprendre le Mans, vinrent attaquer Pontlieue et furent défaits par les troupes républicaines après un combat sanglant.

Le bourg de Pontlieue est encore intéressant au point de vue des diverses industries qui y ont été établies, telles que des blanchisseries de fils et de toiles, des filatures et des fabriques de toiles, et surtout l'atelier si remarquable de M. Sabin, où l'on confectionne des mécaniques pour les moulins à blanc et pour le nettoyage des grains.

Mais voici que nous arrivons *au Mans*, après avoir laissé à droite le grand quartier de cavalerie, et à gauche l'asile des aliénés.

Digitized by Google

Entrée du Mans.

XII.

LE MANS.

Avant d'aller plus loin, nous devons appeler votre attention sur les dispositions et les développements de la gare qui termine la troisième section du chemin de fer de l'Ouest. C'est encore M. Victor Lenoir, l'habile architecte de la compagnie, qui a conçu et fait exécuter ce vaste hémicycle destiné aux ateliers, ces hangars, ces magasins, cette longue galerie vitrée, si hardie et si légère, et ce beau bâtiment des voyageurs, appareillé en calcaire de Bernay (Sarthe), avec soubassements de granit d'Alençon. A la vue d'un tel embarcadère, vous avez déjà pressenti que vous étiez arrivé dans un centre commercial important, et que vous alliez entrer dans une de ces villes principales que la ligne de l'Ouest a pour but de relier à Paris et à l'antique Bretagne.

Digitized by Google

Capitale de la vieille province du Maine, chef-lieu du département de la Sarthe, siége d'un grand évêché dont le diocèse embrasse aussi tout le département de la Mayenne, le Mans est, en effet, non-seulement une ville très-commerçante, mais encore un lieu riche en souvenirs et en monuments historiques, qui doit, à tous égards, attirer, retenir et intéresser le voyageur. Cette ville occupe à peu près le point central du département; elle est bâtie sur le plateau et sur le penchant d'une colline au pied de laquelle coule la Sarthe. La campagne qui l'environne offre, sur tous les points, les plus riants paysages et les sites les plus variés. Du sommet des hauteurs qui la dominent à l'est et à l'ouest, on peut voir tous les genres de culture du département : dans les vallées que l'Huisne et la Sarthe fertilisent, de larges prairies ombragées de peupliers; sur les terrains plus élevés, des moissons de toute espèce; sur les coteaux, des plants de vignes; et enfin, vers le midi, des forêts de pins, dont la sombre et mélancolique verdure découpe inégalement l'horizon.

Le Mans est une ville en grande voie de progrès et d'accroissement : avant la Révolution, sa population était à peine de 16 000 habitants; aujourd'hui elle dépasse 27 000 âmes. Le Mans est d'une très-antique origine; sous le nom de *Suindinum* ou de *Subdinum*, il fut d'abord la cité principale des Aulerces-Cénomans, peuple de la Gaule celtique voisin de l'Armorique. Suivant quelques historiens, cette ville n'aurait été fondée que par les Romains, vers le IIe ou IIIe siècle de notre ère. Mais il est bien plus probable que le peuple conquérant ne fit qu'entourer l'*oppidum* gaulois de nouvelles murailles. « En effet, dit M. Hucher, derrière l'enceinte du travail gallo-romain, on a retrouvé depuis peu les blocs de grès qui ont dû servir à élever les murailles mixtes de bois et de pierre de la forteresse gauloise. » Cette enceinte gallo-romaine, dont il subsiste encore des vestiges apparents,

Digitized by Google

disséminés sur les places, dans les rues, ou cachés dans les caves, était de forme à peu près parallélogrammiaque, flanquée de tours et de bastions ; on y pénétrait par deux portes principales et deux poternes. Elle fut la seule clôture qui, jusqu'en 1245, servit à contenir la ville féodale implantée sur l'emplacement de la cité gallo-romaine. Ces murailles et ces tours sont revêtues d'un parement de pierres échantillonnées, distribuées par séries de quatre, cinq, six et sept assises. Des assises de briques séparent ces diverses séries, dont les unes offrent le dessin de feuilles de fougères, de losanges, etc. Les parties foncées de cette espèce de mosaïque sont formées de grès ferrifère, dit *roussard*, et les parties blanches, de pierres calcaires réunies par un mortier de sable de rivière et de chaux. L'épaisseur générale des murs est de trois à quatre mètres. Ainsi close de son antique enceinte de pierres et de briques, la cité du moyen âge a conservé longtemps le surnom de *ville rouge*, comme le témoigne le distique suivant, rapporté par les vieux auteurs :

Bourges, Autun, le Mans, avec Limouges
Furent jadis les quatre villes rouges.

Sous la période gallo-romaine, le Mans fut compris dans la troisième province lyonnaise, dont Tours était la métropole. Dès le IIIe siècle, saint Julien y vint prêcher la foi chrétienne et y constitua le diocèse dont il fut le premier évêque.

Après la chute de l'empire romain, le Mans se soumit aux premiers Francs, qui, s'il faut en croire les chroniqueurs, y établirent un roi nommé Rigomer, de la famille de Mérovée ; mais Clovis, ayant pris la ville en 510, y fit égorger ce malheureux roi. En 598, la capitale du Maine tomba au pouvoir de Thierry, roi de Bourgogne ; lequel en fut chassé la même année par Clotaire II. Charlemagne vint dans cette ville en 778, et Louis le Débonnaire y fit son entrée pendant les fêtes de Noël de l'an 832, et y passa une semaine entière.

Digitized by Google

Sous les règnes suivants, le Mans subit encore plusieurs dominations, et fut plus d'une fois dévasté par les Normands. Enfin Hugues Capet monta sur le trône en 987, et rendit les comtes du Maine héréditaires; mais au XIe siècle la province et la ville tombèrent au pouvoir du duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, le futur conquérant de l'Angleterre. En 1072, Guillaume, lassé des révoltes incessantes des Manceaux, fit démanteler leur ville et construire un château fort destiné à les maintenir dans l'obéissance. Ce château fut démoli sous le règne de Louis XIII; mais il a laissé son nom à la place du château, située devant le portail occidental de la cathédrale. Les Manceaux ne furent guère intimidés par cet appareil de répression; de sanglantes luttes s'engagèrent encore entre le Conquérant et le comte d'Anjou, pendant lesquelles la ville fut prise et reprise plusieurs fois.

Robert Courte-Heuze succéda à Guillaume le Conquérant, son père, dans le comté du Maine, qu'Hélie de la Flèche, arrière-petit-fils d'Herbert Éveille-chien, persistait à reconquérir malgré les efforts de Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, et de Foulque le Réchin, comte d'Anjou. Le comte Hélie, après avoir pris quatre fois la ville du Mans, demeura enfin paisible possesseur de l'héritage de ses aïeux. Il mourut en 1120 et fut enterré dans l'église abbatiale de la Couture. Par le mariage d'Éremburge, sa fille, avec Foulque le Jeune, comte d'Anjou, celui-ci devint aussi comte du Maine. De ce mariage naquit Geoffroy le Bel, dit Plantagenet, lequel, en 1129, épousa au Mans l'impératrice Mathilde, veuve de l'empereur Henri V et fille d'Henri Ier, roi d'Angleterre. Le roi Henri II naquit de cette union au château du Gué de Maulny, et fut baptisé dans la cathédrale du Mans, en 1133. Ce fut ainsi que le Maine passa une seconde fois dans la possession des rois d'Angleterre, non à titre de conquête, mais par droit d'héritage.

Henri II séjourna quelquefois avec la reine sa femme dans

Digitized by Google

la ville du Mans; il y convoqua les états de son royaume pour organiser une croisade : mais son projet échoua par suite de la mésintelligence survenue entre le roi de France et lui. En 1189, la ville du Mans, ayant embrassé le parti du roi Richard Cœur de Lion, fut assiégée et prise par Philippe Auguste. Jean sans Terre la reprit en 1199, mais fut bientôt contraint de la restituer au roi de France, qui confisqua sur lui tout le comté du Maine pour le donner en douaire à la reine Bérengère, veuve de Richard Cœur de Lion.

A la bonne reine Bérengère, dont le souvenir est encore vivant dans le pays, et dont Walter Scott nous a tracé un séduisant portrait, succéda la reine Marguerite, femme de saint Louis. Cette princesse posséda le Maine jusqu'en 1246, époque à laquelle saint Louis le donna avec l'Anjou à son frère Charles, comte de Provence, qui fut depuis roi de Sicile.

Nous n'épuiserons pas la liste des héritiers et des successeurs de Charles d'Anjou dans le comté du Maine, qui revint définitivement à la couronne en 1481, et dont Henri III fut le dernier comte apanagiste. Nous n'entrerons pas davantage dans le détail des événements peu importants dont le Mans fut le théâtre pendant la fin du XIIIe siècle et le courant du XIVe. Nous n'énumérerons pas les révoltes, les incendies, les fléaux, les pestes et les famines qui mutilèrent ses monuments et décimèrent sa population. Nous arrivons à cette guerre funeste qui dura tout un siècle, et pendant laquelle la France eut tant à souffrir des invasions de l'Angleterre.

En 1370, le brave du Guesclin fut nommé connétable de France et gouverneur du Mans. Charles VI vint dans cette ville, vers la fin de juillet 1392, avec une puissante armée, qu'il dirigeait contre le duc de Bretagne. Ce fut dans les premiers jours du mois suivant qu'en traversant la forêt du Mans il eut les premières atteintes de cette démence qui fut

Digitized by Google

si funeste à la France. L'armée du comte de Salisbury, avec une batterie de canons, vint mettre le siége devant la Mans, en 1425, le prit et le démantela. Ambroise de Loré le reprit en 1426, mais dès le lendemain il en fut chassé par Talbot. Dunois l'assiégea aussi, en 1443, et força la garnison anglaise de capituler; mais c'est à Charles, comte d'Anjou et du Maine, frère de René, roi de Sicile, qu'appartient la gloire d'en avoir chassé définitivement les Anglais, en 1447.

La ville du Mans eut encore beaucoup à souffrir pendant les guerres de religion. Les calvinistes s'en emparèrent, le 3 avril 1562, pillèrent les églises, violèrent les tombeaux et incendièrent le couvent des cordeliers.

La Ligue eut beaucoup de partisans dans le Maine. Le maréchal de Bois-Dauphin, à la tête de cent gentilshommes et de vingt compagnies, s'était jeté dans le Mans pour le défendre. Il prit dans les coffres des habitants vingt-cinq mille écus pour élever des fortifications; il brûla pour cent mille écus de maisons, pilla et détruisit environ pour six cent mille livres. Henri IV vint mettre le siége devant la ville livrée à un tel défenseur, et, le 2 décembre 1589, le maréchal la lui rendit par composition.

Pendant les troubles de la Fronde, le Mans résista au duc de Beaufort qui, à la tête de cinq ou six mille hommes, voulait l'enlever pour le prince de Condé. Les guerres civiles qui suivirent la Révolution vinrent aussi y jeter la désolation. Les Vendéens s'étaient avancés dans le Maine; Westermann, qui commandait les troupes de la république, venait d'être battu à La Flèche par Henri de la Rochejacquelein. L'armée royaliste marcha sur le Mans, y arriva et s'en empara, le 10 décembre 1793, malgré la vigoureuse résistance de la garnison. Là les Vendéens prirent quelque repos et se préparèrent à de nouvelles luttes, dont l'occasion ne tarda pas à se présenter. Le jeune et intrépide Marceau venait d'être nommé général en chef d'une armée pleine de courage, à la

Digitized by Google

tête de laquelle il s'avançait rapidement. Ce fut alors que sous les murs même de la ville, le 13 décembre, se livra un combat acharné, dans lequel le prince de Talmont et le marquis de La Rochejaquelein firent des prodiges de valeur. Ce fut seulement à neuf heures du soir que Marceau et Westermann emportèrent la ville, sur la grande place de laquelle les vaincus se battaient encore avec acharnement, mais sans aucun espoir de salut. La déroute des Vendéens fut complète : femmes, enfants, vieillards, tous furent massacrés.

Enfin, le 13 octobre 1799, le Mans fut pendant la nuit assailli par les chouans, qui l'occupèrent pendant trois jours : ce fut le dernier assaut que cette ville eut à subir. La pacification des départements de l'Ouest, commencée par le général Hoche et achevée par Brune et d'Hédouville, permit à celui de la Sarthe de réparer les désastres qu'il avait éprouvés pendant nos discordes civiles.

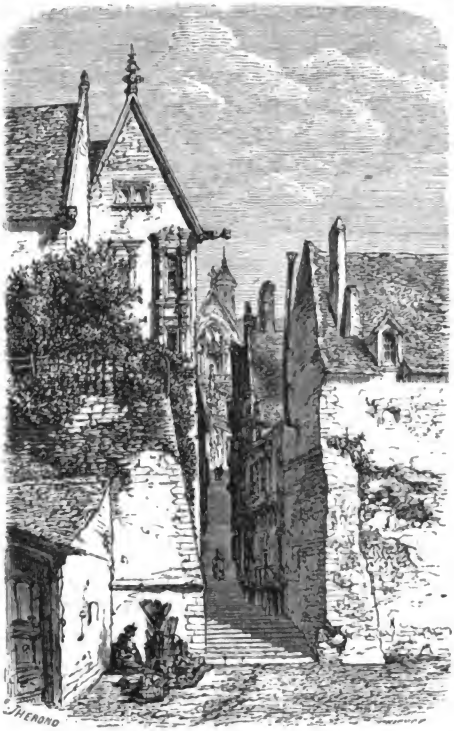
Après ce rapide résumé historique, nous allons entrer dans la ville et la montrer à nos lecteurs dans ses détails les plus intéressants.

La ville du Mans est de forme à peu près circulaire et de plus de mille mètres de rayon. Elle est divisée en deux parties inégales par la Sarthe, que l'on traverse sur trois ponts de pierre : le pont Yssoir, élevé en 1691 et reconstruit en 1813; le pont Perrin, bâti en 1560; le pont Napoléon, commencé en 1809 et achevé en 1813. En aval de ce dernier pont, des rampes et des quais, jetés sur les deux bords de la rivière, se prolongent jusqu'au port, dans lequel le canal de la Planche, long de 677 mètres, et la Sarthe, rendue navigable depuis quelques années, amènent les bateaux marchands qui s'arrêtaient autrefois à Auvray, à 8 kilomètres au-dessus du Mans.

La partie de la ville située sur les bords de la rivière est, suivant l'expression de tous les Itinéraires, *fort mal bâtie.* Cependant, si vous osez affronter les cailloux mal assortis

Digitized by Google

qui servent de pavés à ces longues rues étroites, inégales et tortueuses, à ces ruelles escarpées que d'affreux escaliers rendent encore plus âpres à gravir; parmi ces vieilles maisons de bois, rebelles aux règles de l'aplomb comme à celles



Vieilles maisons du Mans.

de l'alignement, vous trouverez quelques constructions des XVe, XVIe et XVIIe siècles, dignes de fixer votre attention. Vous serez dans la cité du moyen âge, à peu près telle qu'elle était encore au temps de Scarron, lorsqu'il y mettait en scène les burlesques personnages de son *Roman comique*. C'est prin-

Digitized by Google

cipalement dans la Grande-Rue, dans la rue des Chanoines, dans celles de Tucé et de Saint-Pavin-de-la-Cité, sur le parvis de Saint-Julien, sur les places du Château et du Gué-de-Maulny, dans les rues du Doyenné, de l'Écrevisse, du Petit-Saint-Pierre, du Pont-Yssoir, de Gourdaine et de la Tannerie, que vous verrez le plus grand nombre de ces curieux manoirs, devant chacun desquels il nous est impossible de vous conduire. Dans les rues de Gourdaine et de la Tannerie, dans celle du Rempart et sur la place des Bas-Fossés, vous pourrez voir aussi quelques vestiges des tours et des murs gallo-romains que nous vous avons décrits plus haut; mais ces ruines s'effacent tous les jours sous le pic des démolisseurs et auront bientôt complétement disparu.

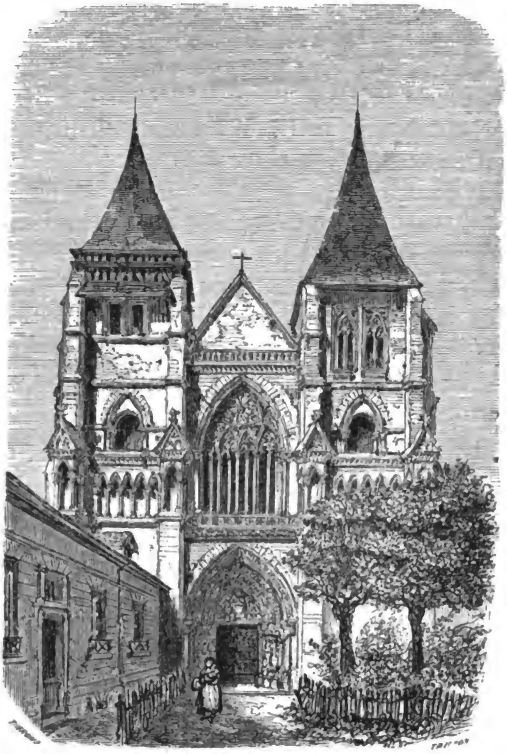
La ville haute, sans être d'une régularité parfaite, est belle, spacieuse et bien bâtie : presque toutes ses maisons sont construites en pierres de taille et couvertes en ardoises. Le quartier neuf, surtout, est fort agréable : il est formé de belles rues, bordées d'habitations élégantes entourées de jardins, et dont l'alignement permet à la vue de se perdre au loin dans les vertes campagnes du Maine.

En quittant le débarcadère du chemin de fer, votre itinéraire vous mènera probablement sur la place des Halles, qui occupe le point central de la ville. Avant d'y arriver, vous passerez dans la rue et devant l'hôtel de la Préfecture, établi dans les bâtiments de l'ancienne abbaye de la Couture. Les religieux de ce monastère reconstruisirent, en 1760, les édifices claustraux dans lesquels sont aujourd'hui le siége de l'administration départementale, le musée et la bibliothèque de la ville.

La bibliothèque est formée, en grande partie, des livres des maisons religieuses supprimées en 1790; on y compte environ 45 000 volumes imprimés et 500 manuscrits, dont plusieurs offrent un véritable intérêt, sous le double rapport de l'histoire et de l'art.

Digitized by Google

Le musée est placé à l'extrémité du corridor qui conduit aux bureaux de la préfecture et à la bibliothèque. Il occupe trois grandes galeries et un salon dans lesquels sont classées



Eglise de la Couture.

des collections d'histoire naturelle, d'antiquités, de vases, de statuettes et des tableaux de diverses écoles.

La pièce capitale de ce musée est, sans contredit, une grande plaque d'émail cloisonné du XIIe siècle représentant le portrait de Geoffroy-Plantagenet, comte d'Anjou et du

Digitized by Google

Maine, tenant son épée nue de la main droite, et de la gauche son écu d'azur à quatre léopards d'or lampassés de gueules, et vêtu d'une dalmatique par-dessus laquelle est jeté son manteau de menu-vair. Ce précieux portrait d'un prince français qui fut la tige des Plantagenets, rois d'Angleterre, était autrefois fixé au premier pilier à droite de la nef de la cathédrale du Mans, dont il fut détaché à la Révolution. C'est par un bonheur inouï qu'il fut retrouvé, caché dans un cabinet d'amateur, et acheté par la ville.

L'église de la Couture, actuellement paroissiale, est l'ancienne abbatiale du monastère dont elle a conservé le nom. D'un côté elle touche aux bâtiments de la préfecture, et de l'autre elle est entièrement englobée dans un pâté de maisons au milieu duquel il serait très-difficile de la découvrir, si elle ne le dominait de toute la hauteur de ses tours et de ses combles. Une simple porte cochère, ouverte sur la rue de la préfecture, donne accès dans le portail principal, précédé d'un porche en pierre de taille et situé au fond d'une ruelle étroite. Ce portail est assurément, par la pureté de ses formes et la beauté de sa statuaire, l'une des œuvres les plus remarquables qu'ait produites la seconde moitié du XIIIe siècle. A l'intérieur de l'édifice, nous signalerons principalement la crypte, ou chapelle souterraine, placée au-dessous du chœur. Sa voûte massive est supportée par deux rangées de colonnes courtes et grêles, dont les chapiteaux dénotent une certaine antiquité. Cette crypte a remplacé celle où avait été déposé le corps de saint Bertrand, évêque du Mans vers la fin du VIe siècle, et fondateur de ce monastère que les Normands ravagèrent au IXe siècle. Les chapiteaux romans des colonnes engagées du chœur offrent des détails infiniment curieux. Cette église, dont la fondation est fort ancienne, a été en grande partie reconstruite au XIIIe siècle; mais, dans plusieurs de ses parties, elle offre des détails d'architecture bien antérieurs à cette époque.

Digitized by Google

De l'église de la Couture rendons-nous à la place des Halles, autour de laquelle sont tous les cafés, les auberges et les hôtels destinés aux voyageurs. Au centre de cette vaste place s'élève un bâtiment circulaire, d'architecture lourde et massive, construit en 1822 pour faire une halle aux blés et remplacer les anciennes halles, qui dataient du règne de Charles IX. A l'angle occidental de cette même place, sont le palais de justice, la gendarmerie et les prisons, établis dans les bâtiments de l'ancien couvent de la Visitation, dont la grande chapelle, édifice assez remarquable du milieu du dernier siècle, passe pour avoir été bâtie sur les dessins du célèbre Soufflot. En descendant la rue qui part de cette chapelle, nous arriverons à l'Hôtel-Dieu et à l'hôpital. Du côté du midi s'élève un grand bâtiment, tout nouvellement construit pour la halle aux toiles. Du côté du nord, enveloppée dans un dédale de rues et de ruelles étroites, est l'église Saint-Benoît, fondée au commencement du XIIe siècle par le comte Hélie de La Flèche, mais qui ne conserve aucune trace de cette ancienne origine et n'offre rien de remarquable.

Avant la Révolution, le Mans comptait seize églises paroissiales; mais aujourd'hui il n'en a plus que quatre : la Couture et Saint-Benoît que nous venons de visiter; la cathédrale et Notre-Dame du Pré, vers lesquelles nous allons nous diriger.

Rendons-nous d'abord à la grande et belle place des Jacobins, à droite de laquelle nous apercevrons le théâtre construit en 1842 sur les dessins de M. Delarue. Dans les salles basses de ce théâtre, on a établi un musée des monuments historiques qui, sous l'habile et savante direction de M. Charles Drouet, se remplit tous les jours des objets les plus précieux et les plus intéressants, relatifs à la ville, à la province et à l'histoire de l'art.

Derrière le théâtre est la plus belle promenade de la ville, le Mail, qu'on appelle aussi promenade des Jacobins, parce

Digitized by Google

qu'en 1791 elle fut établie sur l'enclos des religieux de ce nom. Elle est formée de longues avenues de tilleuls dont la disposition plaît à l'œil; mais, malheureusement, elle est encaissée dans de hautes terrasses qui la privent d'air et de perspective. Dans ses deux allées supérieures, on a découvert des vestiges assez considérables d'un amphithéâtre gallo-romain : ainsi, par un jeu du hasard, le théâtre moderne s'est trouvé bâti à peu près sur le même emplacement que le théâtre antique.

A l'extrémité de la place des Jacobins, auprès de l'ouverture d'un tunnel qui descend dans la ville basse, on voit encore une partie du mur de l'enceinte gallo-romaine. Ce mur se dirige vers la cathédrale, qu'il traverse en passant à peu près sous le maître autel, et débouche entre la troisième et la quatrième chapelle; on suit ses fondations dans la cour de l'ancien évêché, et il reparaît, flanqué d'une tour, dans le jardin du propriétaire actuel de cet édifice. A droite du mur antique, sont les restes d'une ancienne clôture construite sous le roi Jean, et dans laquelle étaient enveloppés l'ancien évêché et toute la partie orientale de la cathédrale. A l'angle de cette clôture, vous voyez la base de la tour du *Forgeur*, dite aussi tour de *Souty*, du nom d'un pauvre confrère de Saint-Michel qui s'y était autrefois établi.

Dans ce vieux rempart du moyen âge, M. Lassus, le savant et habile architecte de la cathédrale du Mans, vient d'établir un large escalier, au pied duquel il a placé une élégante fontaine dans le style gothique, dont les eaux ont jailli pour la première fois le 28 mai 1854, jour de l'inauguration du chemin de fer du Mans

L'église cathédrale de Saint-Julien doit maintenant attirer toute notre attention. Déjà, du milieu de la place des Jacobins, vous avez pu contempler ce majestueux édifice sous son aspect le plus imposant. Nous avons devant nous, appuyés sur les bras gigantesques du transept, l'abside et le chœur,

Digitized by Google

autour desquels rayonnent treize grandes chapelles. Trois grandes galeries à balustrade règnent autour de ces parties de l'édifice, qui appartiennent au gothique le plus pur du XIIIe siècle. La première galerie est immédiatement au-dessus des chapelles; la seconde est établie sur les voûtes des collatéraux du chœur, et la troisième à la base du grand comble; elles sont, dans tout leur pourtour, décorées de statues, dont quelques-unes ont été mutilées par les huguenots en 1562. Vous remarquerez aussi cette forêt de piliers surmontés de pyramides et de pinacles fleuronnés, qui se dressent le long des différents étages et reçoivent ces nombreux arcs-boutants si légèrement disposés pour maintenir les voûtes de l'abside et du chœur.

Si vous faites quelques pas et si vous considérez l'édifice sur l'un ou l'autre de ses flancs, vous serez peut-être, dès l'abord, frappé de la disparate énorme que la nef, dans la rude et mâle simplicité de son architecture, offre avec la grâce et la légèreté que vous venez d'admirer à l'extérieur du chœur et de l'abside. Mais en isolant ces deux parties du monument dont le contraste vous choque, vous vous prendrez pour l'une d'un intérêt aussi vif que l'admiration que vous avez donnée à l'autre.

Dans son ensemble, la nef appartient à l'architecture romane du XIe et du XIIe siècles. A l'occident, trois portes à plein-cintre, d'une ornementation simple et sévère, précédées d'un perron de quelques degrés, donnent entrée dans le monument. A la partie supérieure, dans un pignon de maçonnerie maillée, soutenue par des pierres de taille de très-petit appareil, s'ouvre une grande fenêtre à plein-cintre dont les pieds droits, grêles colonnettes en forme de fuseaux, soutiennent une archivolte décorée de billettes, de dents de scie, d'étoiles, de têtes de clous et d'un double rang de roses. Dans la maçonnerie échiquetée qui surmonte la porte du milieu, on remarque trois bas-reliefs infiniment

Digitized by Google

curieux. Enfin, deux énormes contre-forts soutiennent ce pignon, qui est assurément la plus ancienne partie de l'édifice.

Portail occidental de la cathédrale du Mans.

Sur le flanc méridional de la nef, en face de la Grande-Rue, sous un porche avancé, dont l'archivolte est ornée de larges dents de scie, s'ouvre un portail d'une riche et cu-

Digitized by Google

rieuse ornementation, datant de la première moitié du XIIe siècle. Dans l'ébrasement de la porte, huit statues de grande dimension représentent des saints, des rois et des reines; sur les pieds-droits sont figurés saint Pierre et saint Paul; sur le linteau on reconnaît les douze apôtres assis sur une seule ligne; sur le tympan, le Christ apparaît au milieu des attributs des quatre évangélistes; enfin les cordons des voussures sont tapissés d'anges et de personnages de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Plus loin, à l'angle du transept méridional et en face de la place Saint-Michel, s'élève une haute tour carrée dont les massifs contre-forts sont garnis de statues de reines, d'évêques, de religieux et de divers personnages. Cette tour, intéressante dans tous ses détails, paraît avoir été construite vers la fin du XIIe siècle.

Si, en pénétrant dans l'intérieur de la nef, vous l'isolez des autres parties de l'édifice, vous ressentirez sans doute la profonde impression que nous avons éprouvée nous-même en contemplant pour la première fois ses voûtes majestueuses et la belle ordonnance des colonnes sur lesquelles reposent ses gigantesques arceaux. Vous examinerez d'un œil curieux ces chapiteaux des XIe et XIIe siècles, parfois si rudement exécutés, et souvent si fantastiques et si bizarres. Ces trois nefs si majestueuses grandiront encore à vos yeux, si vous voulez bien vous rappeler qu'elles résonnèrent plus d'une fois sous les pas de Geoffroy Plantagenet, d'Henri II, de Richard Cœur de Lion, de Jean sans Terre, de Philippe Auguste et de la pieuse reine Bérengère, dont vous allez voir la statue tumulaire couchée dans l'aile septentrionale du transept, du côté de la chapelle du Crucifix. Ce tombeau fut apporté de l'église de l'abbaye de l'Épau, où il était resté jusqu'en 1821.

Le chœur, son double collatéral et les treize chapelles qui l'entourent sont assurément l'une des plus belles œuvres

Digitized by Google

qu'ait produites le XIIIe siècle, si fécond en merveilles de ce genre. Presque toutes les fenêtres sont garnies de magnifiques verrières peintes, dont la magique transparence laisse pénétrer un jour mystérieux, inondé de teintes chatoyantes d'opale, de saphir et de pourpre. On peut trouver, à Chartres et à Bourges, une plus nombreuse collection de vitraux peints; mais nulle part il n'en existe une plus belle que celle de la cathédrale du Mans. Malheureusement le bel effet que devrait produire ce chœur est gâté par les deux massifs dont on en a bouché l'entrée, par les hautes cloisons de boiseries sculptées fixées le long de ses arcades latérales, et par le haut retable du maître autel qui masque la charmante chapelle absidale de Notre-Dame du Chevet.

Dans cette chapelle du Chevet, on a récemment retrouvé, sous une couche épaisse de badigeon, les peintures murales et les décorations dont l'évêque Gautier de Baigneaux l'avait ornée vers la fin du XIVe siècle. Nous signalerons encore la porte de la sacristie, faite avec les débris du Jubé, détruit en 1769, époque à laquelle le chapitre sembla vouloir dérober le chœur à la vue des fidèles, en l'enveloppant des massifs et des boiseries dont nous venons de déplorer l'existence. Les douze autres chapelles qui rayonnent autour du chœur sont également remarquables à divers titres; mais nous signalerons particulièrement, dans celle des fonts baptismaux, deux tombeaux remarquables par leur exécution et la célébrité des morts qu'ils ont renfermés. Le premier, protégé par une grille de fer, est celui de Charles III, comte d'Anjou et du Maine, mort en 1472. Le second est celui de Guillaume du Bellay-Langey, qui fut vice-roi de Piémont sous François Ier, diplomate habile, bon capitaine et auteur de mémoires très-estimés. Ce mausolée était autrefois dans la chapelle du Chevet; le célèbre Germain Pilon l'exécuta, et Martin du Bellay le consacra à la mémoire de son frère. Indépendamment de l'épitaphe latine sculptée sur le socle

Digitized by Google

de ce tombeau, on lit encore la suivante, écrite dans un cartouche de marbre incrusté dans la muraille :

Arreste toi lisant
Cy dessoubz est gisant
Dont le cueur dolent j'ay
Ce renommé Langey
Qui son pareil n'evt pas
Et dvquel av trespas
Gecterent pleurs et larmes
Les lettres et les armes.

Dans la chapelle qui fait face à celle des fonts baptismaux est un autre tombeau assez remarquable, sculpté par La Barre en 1610.

L'extrémité du transept septentrional, avec la fenêtre et la grande rose, ne fut achevé que sous l'épiscopat d'Adam Chastelain, de 1398 à 1439. On remarque la grâce, l'élégance et la délicatesse de cette rose, ornée de beaux vitraux[1].

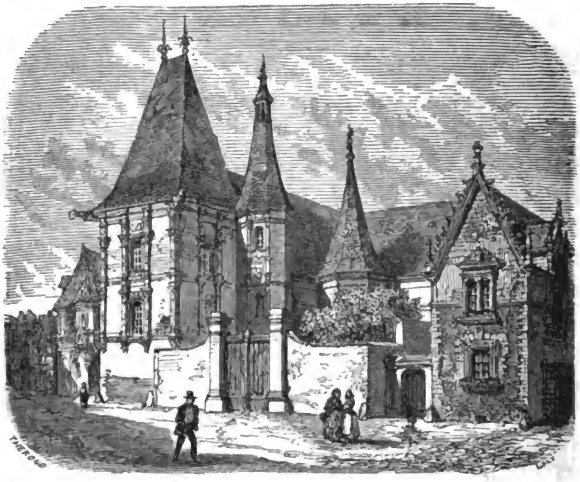
Dans la partie nord-est de la place du château, en face de la porte principale de la cathédrale, au coin d'un rude escalier qu'on nomme les *Pans de Gorron*, s'élève un grand et bel hôtel nommé le *Grabatoir;* il était autrefois destiné à servir d'asile aux chanoines malades. Vis-à-vis de la porte de la grande tour est une autre maison à tourelle, bien moins importante et moins curieuse que la précédente, mais que l'on considérera avec autant d'intérêt, quand on saura

1. La cathédrale occupe une superficie de 5000 mètres; la nef avec ses bas côtés offre un parallélogramme de 58 mètres de long sur 24 mètres de largeur ; la longueur transversale du transept est de 50 mètres sur 10 mètres de large ; le chœur a 40 mètres de longueur sur 30 de largeur, et la hauteur de la voûte est de 34 mètres; la longueur totale de l'édifice est d'environ 130 mètres; enfin la grosse tour est élevée de 78 mètres 16 centimètres au-dessus du sol, et de 101 mètres au-dessus du niveau des eaux de la Sarthe.

Digitized by Google

qu'elle fut habitée par le poëte Scarron, en sa qualité de chanoine de Saint-Julien du Mans.

Au nord et à peu de distance de la cathédrale est le collége communal du Mans, établi dans les bâtiments que les oratoriens occupèrent depuis 1624 jusqu'à la Révolution. Cet établissement offre un bel ensemble et une jolie chapelle; dans ses dépendances on a trouvé récemment un trésor numismatique, composé de plusieurs milliers de deniers d'ar-

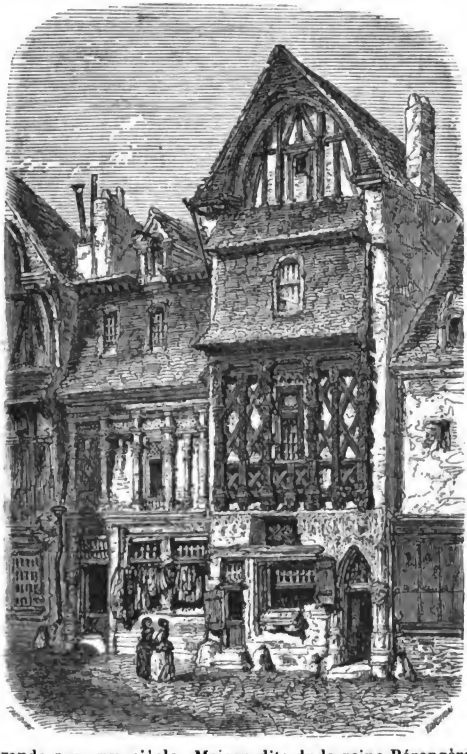


Le Grabatoir.

gent des familles consulaires, parmi lesquels le Musée des antiquités nationales de la ville a pu choisir une riche et précieuse collection. Un peu plus loin est le grand séminaire, installé depuis 1817 dans l'ancien monastère de Saint-Vincent, dont l'abbé jouissait autrefois d'un revenu de deux cent mille livres. Entre le collége et le séminaire, mais un peu plus haut et sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Tessé, on a construit un nouvel évêché dans le style de la

Digitized by Google

Renaissance, et sur les plans de M. Delarue, l'habile architecte de la ville, qui, dans la conception de cet édifice, a fait preuve d'un grand talent et d'une étude approfondie de cette brillante époque de l'art.



Grande rue, xve siècle, Maison dite de la reine Bérengère.

En revenant vers la cathédrale, au sud et non loin de la place des Jacobins, on trouvera l'hôtel de ville, bâti en 1757 sur les ruines de celui qui existait précédemment, au lieu occupé jadis par le palais des comtes du Maine et l'hôtel des

Digitized by Google

Monnaies. On retrouve encore quelques pans de murs ayant appartenu à cette ancienne résidence seigneuriale.

Aventurez-vous maintenant par les rues tortueuses de l'ancienne capitale du Maine; cherchez-y ces vieilles maisons que nous vous avons déjà signalées, et, quand vous aurez suffisamment erré dans ce raboteux dédale, vous prendrez le pont Yssoir pour passer dans l'autre partie de la ville.

L'église Notre-Dame du Pré est digne de captiver votre attention; c'est un des plus anciens et des plus curieux édifices religieux que possède encore la ville du Mans. Elle occupe l'emplacement d'un ancien cimetière chrétien où furent inhumés les premiers évêques. C'était l'église abbatiale du monastère du Pré, qui fut ruiné au IXe siècle par les Normands, et reconstruit au XIe par une femme pieuse nommée Lézeline. Elle est profondément empreinte des caractères de cette époque, surtout à ses murs latéraux et à ceux de son transept. Son portail, cintré et accompagné de colonnes engagées, est orné d'un bas-relief représentant saint Julien faisant jaillir l'eau d'un rocher. Les fenêtres longues, étroites et cintrées, sont surmontées d'une ligne de modillons. Le style roman se manifeste également, à l'intérieur, dans les piliers et dans les colonnes à chapiteaux sans entablement, avec des figures monstrueuses d'animaux chimériques; dans ses voûtes retombant sur des mascarons et des marmousets; dans ses niches à plein-cintre, formant une série de profondes arcatures au long des murs des bas côtés. Dans la dernière niche à droite, on remarquera un bas-relief du XIVe siècle, représentant la translation des reliques de saint Julien, faite de l'église du Pré à la cathédrale.

Maintenant, si vous voulez suivre le bord de la Sarthe et parcourir les quais et le port, vous franchirez le pont jeté sur le canal de la Planche et sur la rivière, et vous arriverez ainsi sur la promenade du Greffier. Cette promenade fut

Digitized by Google

plantée en 1794; elle longe la rive gauche de la Sarthe et a pour perspective les fertiles et verdoyantes prairies qui bordent la rive opposée, et le riant coteau où se font remarquer les délicieuses maisons de campagne de la Futaye, du Buisson et du Château-Gaillard. Au bout de l'avenue du Greffier, vous touchez au débarcadère du chemin de fer de l'Ouest.

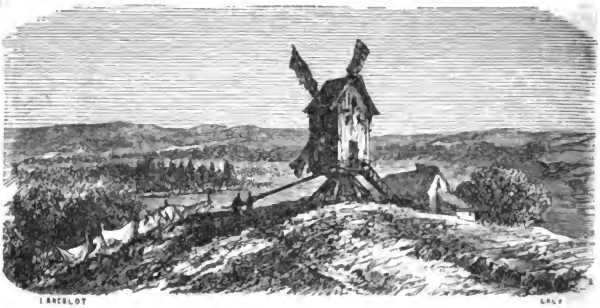
Parmi les hommes remarquables que le Mans peut se glo-

Moulins de la ville du Mans.

rifier d'avoir vu naître dans ses murs, nous citerons l'évêque Hildebert, directeur de la fameuse école épiscopale du Mans au XIe siècle; Lacroix du Maine, le plus grand bibliophile du XVIe siècle; le savant et éloquent Louis Morin, membre de l'Académie des sciences (1635); Cureau de La Chambre, l'un des premiers membres de l'Académie française; le comte de Tressan, qu'il suffit de nommer; Véronde de Forbonnois, membre de l'Institut, mort en 1800; l'ora-

Digitized by Google

torien Caraccioli, et le savant helléniste Moutonnet Clairefont, qui naquit en 1749 et mourut en 1813. Germain Pilon et le P. Mersenne naquirent dans des villages, près du Mans.



Digitized by Google

Gare du Mans.

XIII.

DU MANS A SILLÉ-LE-GUILLAUME.

Vous quittez la belle galerie vitrée de l'embarcadère du Mans, et quelques secondes après, vous traversez le boulevard du Greffier, la Sarthe et le canal qui lui est latéral, sur un beau viaduc construit en granit et en marbre, avec maçonnerie à joints incertains dans les tympans. Cet ouvrage a 164^{m},27 de longueur, et s'élève à 9^{m},70 au-dessus de l'étiage; il est fondé sur pilotis et composé de quatre arches, dont trois sur la rivière ont chacune 17 mètres d'ouverture; la quatrième, jetée sur le canal, n'a que 9 mètres, et le débouché ouvert sur le boulevard mesure 2 mètres sur 4^{m},30.

A partir de ce point, la voie se prolonge d'abord en ligne droite; puis, décrivant une courbe, elle vient traverser à niveau l'une des routes de Laval, à 1 kilomètre et demi

Digitized by Google

de la ville du Mans. Pendant ce trajet, vous pouvez jeter un dernier regard sur la vieille capitale du Maine, qui se présente à vous sous son aspect le plus pittoresque. Un peu plus loin, vous rencontrez la route départementale de Mayenne, pour laquelle on a établi un viaduc; vous laissez à votre droite l'embranchement sur Alençon, et à gauche le village de la Chapelle-Saint-Aubin. Vers la fin du VIIe siècle, Aigilbert, évêque du Mans, fonda dans ce lieu une chapelle et un petit monastère sous la règle de Saint-Benoît, dont il donna la direction à saint Richemire. Au moyen âge, les habitants de Saint-Aubin, comme vassaux du chapitre de Saint-Julien du Mans, étaient tenus de venir faire le guet autour de la cathédrale quand on y célébrait la messe de minuit. Pendant ce temps-là, les dames de Saint-Aubin avaient beau jeu, si l'on en croit la chronique scandaleuse du temps, à laquelle nous laissons le soin de vous raconter comment elles se consolaient en l'absence de leurs maris.

Vous continuez votre route par des courbes multipliées et des alignements droits, par des tranchées peu profondes et de faibles remblais du haut desquels vous apercevez de délicieux paysages. Vous vous arrêtez un instant à la station de *Saint-Saturnin*, après laquelle vous laissez à gauche la commune de la Milesse. Ce fut dans la forêt de ce nom que, vers la fin du Xe siècle, Guillaume de Sillé assassina le baron de Saint-Loup. Pour se soustraire à l'excommunication fulminée contre lui par Sigenfroi, évêque du Mans, le meurtrier fit élever sur le lieu même du crime une chapelle qu'il dota, afin d'y entretenir un chapelain chargé de prier à perpétuité pour le repos de l'âme de la victime. Son fils y ajouta un hospice desservi par des moines de Saint-Antoine, de l'ordre de Saint-Augustin. Ces établissements furent détruits en 1772, et remplacés par une croix renversée à terre, pour figurer l'attitude d'un homme abattu.

A 2 kilomètres, et à gauche de la ligne, vous laissez le vil-

Digitized by Google

lage de Lavardin et son vieux château, où Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, coucha en 1098, lorsqu'il vint assiéger le Mans. Près du village et dans le fond, sont les ruines du château de Lavardin-Tucé, dont il ne reste plus qu'une tour carrée et une grosse tour ronde, entourées de fossés sur lesquels est un pont-levis. La seigneurie en appartenait à la famille de Beaumanoir, de laquelle sont sortis un maréchal de France et un évêque du Mans, mort en 1637. Vous laissez à droite la hauteur sur laquelle sont le village de la Chapelle-Saint-Fray et des ruines gallo-romaines, placées près la ferme du Veau appartenant à Mme la duchesse de Luynes, et vous arrivez à la station de *Domfront-en-Champagne*, établie dans un déblai tout près du bourg de ce nom.

Quiconque a lu le *Roman comique* de Scarron doit se rappeler l'aventure des bouviers et le curé de Domfront. Ce pays et la contrée dans laquelle il est situé offrent quelques vestiges des plus anciens âges de notre civilisation. Ainsi, dans la forêt de la Milesse, on retrouve des traces d'une voie antique, et sur la rive gauche de l'Authonnière les restes d'une tour romaine. A Domfront même on a découvert, près de la chapelle de l'Habit, des sarcophages en grès roussard; sur le monticule du Grand-Gagné, que vous avez aperçu de très-loin sur la droite, est une enceinte de fossés encore très-bien conservée, que l'on prétend avoir servi de camp aux premiers conquérants des Gaules. Comme beaucoup d'autres endroits de la même nature, ce monticule donne lieu à des traditions merveilleuses. Tous les ans, à la veille de Noël, pendant la messe de minuit, au moment même de la consécration, le diable y apparaît, comptant bruyamment de l'argent qu'il distribue largement à ses affidés; mais nul autre que ses plus fidèles serviteurs n'ose s'y présenter en ce moment solennel.

Pourtant, les habitants de Domfront ne manquent pas de

Digitized by Google

bravoure. En 1795, pendant la guerre des Chouans, toute la population se mit en devoir de leur faire une vigoureuse résistance : les rues furent barricadées, et le clocher fut mis en état de servir de dernier retranchement. La précaution ne fut pas inutile : car, le 2 janvier 1796, plus de douze cents Chouans vinrent attaquer le bourg; mais ils furent contraints de prendre la fuite après une lutte acharnée, et en laissant un grand nombre des leurs sur le terrain.

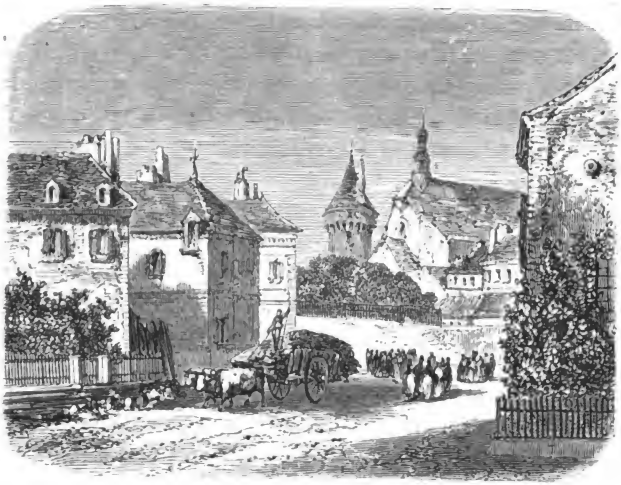
A partir de Domfront, la voie de fer s'éloigne un peu plus de la route de Sillé, et continue à vous offrir à peu près les mêmes paysages que ceux que vous venez de parcourir. Vous franchissez ainsi un espace de 4 kilomètres, et vous vous arrêtez à la station de *Conlie*, située à 700 mètres du bourg de ce nom. Conlie ne vous rappelle aucun souvenir historique et ne vous offre point de monument intéressant. Cependant, en 1838, on a découvert à l'extrémité du bourg, et à gauche de la route de Sillé, un grand cimetière remontant à l'époque mérovingienne, dont les sépultures ont offert des vases, des armes et des bijoux infiniment curieux.

Au delà de Conlie, la voie de fer pénètre dans une courte tranchée de plus de 14 mètres de profondeur, au sortir de laquelle vous trouvez l'aspect du pays complétement changé. L'horizon s'élargit des deux côtés et vous laisse apercevoir les plus riants paysages. Vous côtoyez la route de Mayenne sur une longueur de 200 mètres environ, et vous vous en éloignez à l'aide d'une courbe qui vous amène près de Crissé sur un remblai d'un kilomètre de longueur et de 14 mètres de hauteur. Continuant son sinueux parcours, la ligne pénètre dans la tranchée de Sillé-le-Guillaume, dite *la tranchée des Roches*, dont la longueur est de 1800 mètres et la profondeur de 16; puis elle court sur un grand remblai, d'où vous pouvez contempler le beau panorama de Sillé-le-Guillaume dominant la vallée et dominé lui-même par des collines escarpées. Vous traversez ensuite la route de Mayenne

Digitized by Google

sur un viaduc en fonte avec culées de maçonnerie, haut de 7 mètres et demi, et vous vous arrêtez à la station, placée à 200 pas de cet ouvrage.

Pendant ce trajet, vous avez laissé, à 5 kilomètres de Conlie, le village de Tennie avec sa vieille église romane et les ruines de son château fort, dont Henri V, roi d'Angleterre, s'empara en 1417, après avoir réduit les principales forteresses du Maine. Sept ans plus tard, Jean Falstaff,



Entrée de Sillé-le-Guillaume.

gouverneur d'Alençon, reprit ce château, dont Henri VI confia la garde au duc de Bedfort. Un peu plus loin, entrant dans le canton de Sillé, vous avez vu la commune de Rouez, où l'on exploite le schiste ardoisier et du minerai de fer cité par Buffon, notre grand naturaliste. Après Sillé, Rouez est le lieu le plus intéressant de la contrée : on y retrouve les ruines de l'abbaye de Champagne, fondée à la fin du XIIe siècle par Foulques Ribole, seigneur d'Assé, et les restes des

Digitized by Google

deux châteaux de Courmenant et de Courgoust. Vous avez ensuite traversé la commune de Crissé, où s'élève le château de Chaufour, et celle de Saint-Remi-de-Sillé, où l'on retrouve des vestiges du vieux château de Gréguier.

Sillé-le-Guillanme, chef-lieu de canton de l'arrondissement du Mans, est agréablement situé dans un pays fertile, sur le penchant d'une colline élevée, au bord de la forêt qui porte son nom, et au centre de sept belles routes qui, réunies au chemin de fer de l'Ouest, facilitent les débouchés de son commerce de toiles et de bestiaux.

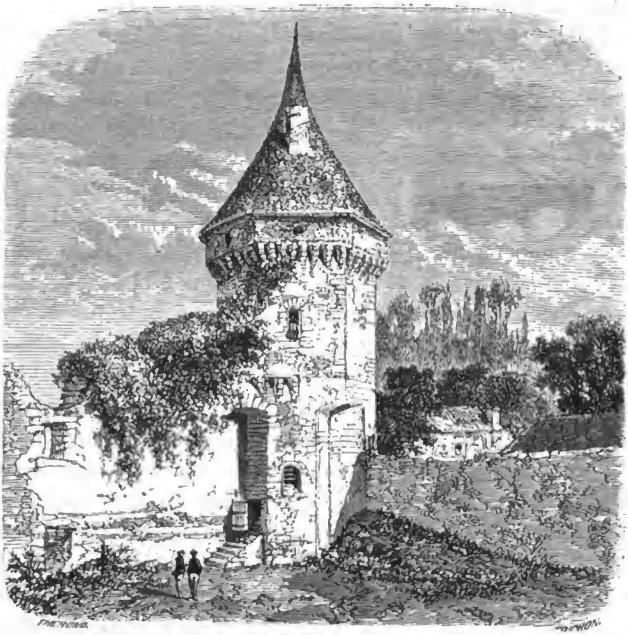
C'est une des plus anciennes villes du département, et l'histoire de sa baronnie commence avec celle de la féodalité. Au XIIe siècle, les quatre plus puissants seigneurs du Maine étaient, suivant les chroniqueurs, Guy de Laval, Gauthier de Mayenne, Lisiard de Sablé et Robert de Sillé, descendant de ce Guillaume, premier seigneur connu de Sillé, dont nous avons déjà parlé. Postérieurement à l'année 1430, Jean II de Craon-Montejean, alors baron de Sillé, vendit cette terre à la famille de Beauvau. En 1466, Bertrand de Beauvau, seigneur de Precigné, sénéchal d'Anjou et grand maître d'hôtel du roi René, la céda à son fils moyennant la somme de 14000 écus d'or (environ 800000 francs de notre monnaie), dont le quart seulement fut payé en numéraire, les trois autres quarts ayant été stipulés payables en vaisselle, argenterie et bijoux. Parmi ces bijoux, nous citerons seulement *ung cuer de diamant à plusieurs faces assis sur une fleur de pensée, apprécié valoir mille escus*[1].

La baronnie de Sillé était tenue à foi et hommage du comte du Maine et de l'évêque du Mans. A ce dernier titre, le seigneur de Sillé était l'un des quatre vassaux dont le devoir était de porter le prélat le jour de son intronisation

1. Acte original de vente, possédé et cité par M. Hucher, *Bulletin monumental*, Caen, 1850. — *Études sur les monuments historiques de la Sarthe*, Le Mans, Monnoyer, 1855.

Digitized by Google

et de le servir au dîner du même jour. Le repas terminé, il pouvait emporter *la coupe ou verre, ou hanap ou tout autre vaissel* dans lesquels l'évêque avait bu. Cet acte de soumission fut accompli jusqu'à la Révolution, et notamment, le 17 avril 1776, par le duc de La Vallière, qui avait succédé comme baron de Sillé aux familles de Bourbon-Conti et de Cossé-Brissac.



Donjon de Sillé-le-Guillaume.

La ville de Sillé-le-Guillaume a de beaux souvenirs historiques et des monuments intéressants.

Son château, l'un des plus remarquables et des mieux conservés de la province, fut inutilement assiégé par les Manceaux; mais il fut pris par Guillaume le Conquérant

Digitized by Google

vers la fin du XIe siècle. Pendant les luttes sanglantes qui divisèrent si longtemps la France et l'Angleterre, il fut souvent pris et repris : le comte de Richemont s'en empara en 1412; en 1422, il fut assiégé par le comte d'Arundel et délivré par Gilles de Laval, qui fut maréchal de France; en 1432, il était retombé entre les mains des Anglais, auxquels le brave Ambroise de Loré l'arracha par un coup de main aussi heureux que hardi.

Nobles débris de ces divers assauts, s'élèvent encore quatre tours aux toits coniques, dominant au loin une magnifique campagne, et reliées entre elles par des bâtiments plus modernes, dans lesquels se sont installés la mairie, l'école et le garde champêtre. A l'une de ces tours, du côté du jardin, on remarque, noyés dans la maçonnerie, des fragments d'archivolte à dents de loup, provenant d'un édifice plus ancien et datant assurément du XIIe siècle. Mais la plus remarquable de toutes est celle qu'on appelle le *Donjon*, énorme masse de pierre de forme cylindrique à l'extérieur, et qui se termine en talon prismatique du côté de la cour. Son unique porte d'entrée, précédée de quelques degrés, est placée dans un redan angulaire, dont les latéraux forment un angle très-caractérisé. Sa hauteur est de 38 mètres, son diamètre de 14, et ses murailles ont 3 mètres et demi d'épaisseur. Elle se divise en trois étages offrant un cachot au rez-de-chaussée, au premier une prison, au second le logement du geôlier; et au troisième, sous une voûte en moellons, est l'ancienne salle des collecteurs. Plus haut est une vaste plate-forme à créneaux et mâchicoulis, sur laquelle s'élève une charpente très-remarquable, supportant un large toit conique et surmonté d'une flèche effilée qui, dans la lointaine perspective, se marie heureusement avec le clocher de l'église paroissiale.

Du haut de cette tour, qui domine la ville et toute la vallée du sud-ouest, on découvre un magnifique panorama.

Digitized by Google

Au sud et tout près du château, est l'église Notre-Dame-de-Sillé, à laquelle on arrive par des rampes escarpées et de pénibles escaliers. C'était, dans l'origine, une collégiale, fondée par les premiers barons de Sillé, et réglementée, dès le XIIIe siècle, par les évêques du Mans. Sous un porche avancé, s'ouvre un joli portail gothique du milieu ou de la fin du XIIIe siècle. La sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus, est posée sur le trumeau qui partage la porte d'entrée et supporte un tympan sur lequel est sculptée une scène du Jugement dernier. Les douze apôtres, rangés sous une série de pinacles, remplissent la voussure, sur la clef de laquelle est figuré un ange agenouillé. Deux inscriptions, St. Julian et B. Geoffroy, indiquent la place autrefois occupée par les statues de l'apôtre du Maine et par le bienheureux Geoffroy de Loudun, le principal bienfaiteur de cette église et l'un des plus illustres évêques du Mans.

Les autres parties de l'édifice appartiennent presque toutes à une époque postérieure à celle du portail : cependant la partie méridionale présente un curieux pignon du XIIe siècle, à la base duquel est l'entrée d'une grande crypte ramifiée en croix et régnant sous la nef et le transsept. Le plan de l'édifice supérieur représente une croix latine sans collatéraux : on vient d'ajouter au chœur deux chapelles latérales qui lui ont naturellement emprunté son style, et dans lesquelles on remarque des essais de sculpture assez heureux. Les stalles du chœur, quoique horriblement mutilées, méritent pourtant quelque attention ; elles présentent quelques saints au milieu de figures grimaçantes de monstres et d'animaux.

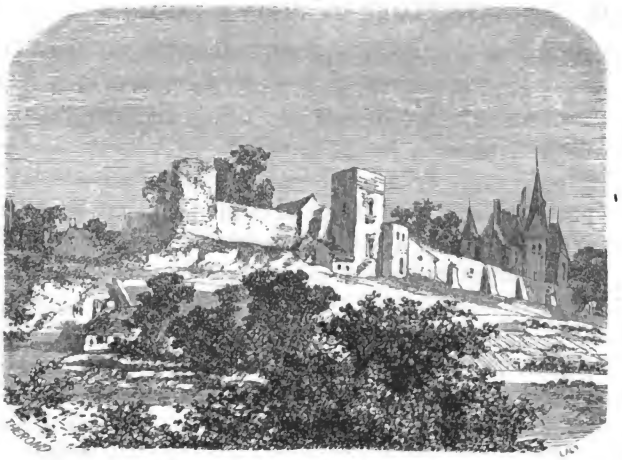
Sillé possédait, avant la Révolution, un couvent de Minimes, fondé en 1623 par François de Cossé, duc de Brissac : au-dessus du château, on peut voir l'église de ce monastère, servant actuellement de grange.

Les environs de Sillé, sa forêt surtout, offrent de jolies

Digitized by Google

promenades et des points de vue extrêmement variés. Si vous gravissez la colline escarpée et rocheuse qui domine le château au nord, vous jouirez d'un ravissant coup d'œil, en apercevant la ville, ses tours et son clocher cachés comme au fond d'un vaste entonnoir environné de verdure. A 2 kilomètres de Sillé, on trouve encore dans la forêt les ruines d'une forteresse considérable sur laquelle la tradition reste entièrement muette.

Digitized by Google



Vieux château de Sainte-Suzanne.

XIV.

DE SILLÉ-LE-GUILLAUME A ÉVRON.

Non loin de l'embarcadère, après avoir traversé à niveau la route départementale de Sillé à Sablé, la voie de fer, pénétrant dans la commune du Grez, se jette sur le flanc d'un coteau parallèle à celui d'Oigny, et s'arrête à la station de *Rouessé-Vassé*.

Le bourg de Rouessé est situé sur l'extrême limite du département de la Sarthe. Vassé était le manoir féodal de la famille de ce nom, la plus illustre et la plus noble de la contrée, comme le témoigne encore ce dicton populaire :

Richesse de Bouillé,
Noblesse de Vassé.

Vers la fin du XIe siècle, Geoffroy, sire de Vassé, fut fait prisonnier dans un combat livré entre Robert Talvas, comte

Digitized by Google

du Perche, et le célèbre comte Hélie de la Flèche. De vastes souterrains s'échappaient dans toutes les directions du château de Vassé, dont il reste des débris considérables qui semblent dater de la fin du XVIe siècle. On y voyait, avant la Révolution, une belle collection d'anciennes armures et le manuscrit original de la vie de saint Louis par le sire de Joinville. En 1791, après l'émigration de M. de Vassé, ces armures furent vendues à raison de deux sous et demi la livre, payés en assignats; le manuscrit de Joinville, qui avait coûté cent louis, fut porté par le régisseur au district de Sillé.

L'église de Rouessé est spacieuse et offre un mélange confus de tous les styles et de toutes les époques. On y remarque trois jolis autels en marbre, et deux autres autels, portant la date de 1764, avec de charmants détails de sculptures en bois, des guirlandes de fleurs, des missels, des goupillons et des instruments de musique. Autrefois, on voyait dans le chœur les tombeaux en marbre de deux seigneurs et d'une dame de Vassé.

Au delà de Rouessé, nous courons dans des remblais et sur des déblais de peu d'importance, et nous atteignons la limite des départements de la Sarthe et de la Mayenne, à la hauteur du 256e kilomètre à partir de Paris. Nous entrons, dès lors, dans une suite de courbes et de contre-courbes de 900 à 2000 mètres de rayon, qui nous conduiront jusqu'à la station d'Évron. Mais d'abord, au milieu d'un groupe de modestes maisons, nous nous arrêtons à *Voutré*, la première station du département de la Mayenne.

Voutré ne nous rappelle aucun souvenir important, ne nous montre aucun monument intéressant, pas même son église, qui n'a d'autre célébrité que celle d'avoir servi aux Chouans de point de réunion.

La partie du département de la Mayenne, ou, si vous l'aimez mieux, du bas Maine, que nous allons traverser, présente un terrain fortement accidenté, parsemé de coteaux et

Digitized by Google

entrecoupé de vallées et de ravins. Les champs y sont divisés à l'infini et entourés de haies vives entremêlées d'arbres fruitiers, de chênes aux rameaux diffus, de châtaigniers et de hêtres, qui leur donnent dans le lointain l'apparence d'une immense forêt. Au fond de ces *closeries*, peu favorables sans doute aux progrès de l'agriculture, mais de l'aspect le plus riant et le plus pittoresque, se cachent les humbles maisons des *métayers*, et dans leur impénétrable enclos paissent des troupes de bestiaux et des bandes de volailles, qui font la principale richesse de leurs propriétaires.

Depuis notre départ de Sillé, nous avons longé, sur notre droite et dans presque toute son étendue, la chaîne des Coëvrons, collines célèbres par leurs belles roches feldspathiques ou pétrosiliceuses, dont les couleurs, ordinairement nuancées et jaspées, varient du vert au jaune et du rouge au violet, diversement rubannés.

Au delà de Voutré, après avoir traversé la petite rivière d'Erve, nous avons laissé sur la droite le village d'Assé-le-Bérenger, dont les anciens seigneurs Payen et Robert, fils de Vimarcé d'Assé, suivirent le duc Guillaume de Normandie à la conquête de l'Angleterre. A l'entrée du village, s'élève un petit château fort dont les tourelles gothiques se cachent sous l'inextricable tissu du lierre. L'église, sous le vocable de saint Thuribe, est remarquable par son ancienneté, son appareil en demi-feuilles de fougère, ses fenêtres longues et étroites, ayant tout au plus quatre pouces de largeur, et par l'épaisseur des contre-forts qui consolident ses murailles.

Saint Thuribe, deuxième évêque du Mans, voyageant dans le bas Maine, s'arrêta à Assé, où, à la prière des habitants, il fit jaillir une fontaine miraculeuse, dont l'eau guérissait les yeux et attirait un grand nombre de pèlerins. Cette fontaine, très-abondante, se voit encore à Assé, au sud de l'église, et se jette dans l'Erve, à trente pas de sa source.

Digitized by Google

Sur votre gauche, s'étend un ravissant paysage, terminé à l'horizon par le monticule sur lequel s'élèvent l'église, le vieux château et les blanches murailles de la petite ville de Sainte-Suzanne. Vous entrez dans la profonde tranchée des Rouzières, au sortir de laquelle vous apercevez la flèche inclinée de l'église d'*Évron;* déjà le train ralentit sa marche et s'arrête à cette importante station, où vous découvrez, éparses dans la plaine, les pauvres maisons du faubourg de la Roche-Madeau. Tout près de la gare d'Évron, vous voyez, sur des talus escarpés, de massives tours de granit couronnées de campaniles, d'où s'échappe parfois une fumée noire et épaisse; vous pourriez, au premier abord, les prendre pour des forteresses en flammes et prêtes à s'écrouler : ce sont les fours à chaux d'Évron, dans lesquels on calcine journellement une immense quantité de calcaire bleuâtre, objet d'un commerce considérable.

Évron n'est plus cette petite ville éloignée de toute voie de communication, inabordable en toute saison, tant ses rues non pavées étaient boueuses et remplies de flaques d'eau incessamment croupissante. Il est traversé aujourd'hui par des routes impériales, départementales et stratégiques, qui le relient aux centres principaux du département et facilitent l'accès de son marché renommé depuis longtemps par l'abondance et la variété de ses denrées. Déjà même, pour faciliter son commerce, il a bâti une nouvelle halle, construction vaste et commode.

Évron est situé au milieu d'un fertile bassin de calcaires et de schistes. Ses rues, assez larges et passablement alignées, renferment un certain nombre de maisons à portes cintrées, à toits rapides, à tourelles, qui font déjà présumer de son ancienne origine. Ses vieilles halles sont remarquables par leur immense charpente. En traversant l'une de leurs obscures travées, vous aborderez l'église par son flanc méridional et vous serez frappé de l'élégance de son abside

Digitized by Google

gothique, accolée à l'abside romane de la chapelle Saint-Crépin. L'église d'Évron est peut-être le plus bel édifice religieux du département de la Mayenne, et l'un des plus remarquables de l'ancien diocèse du Mans. Le voyageur se sent irrésistiblement entraîné à l'admirer. Le clocher qu'il aperçoit de loin pique vivement sa curiosité par la hardiesse de sa construction et l'inclinaison très-prononcée de sa flèche sur la croix latine des voûtes qui forment sa base[1]. Avant d'entrer dans l'église d'Évron, laissez-nous vous dire la vieille légende qui raconte son origine.

« L'an 648, un pèlerin revenait de la terre sainte, portant avec lui une relique qu'il avait recueillie dans un temple, ou, suivant d'autres, dans la maison d'un paysan. C'étaient quelques gouttes du lait de la sainte Vierge, contenues dans une fiole de verre qu'il avait précieusement renfermée dans un sac de cuir. Arrivé dans une forêt profonde et harassé de fatigue, il s'arrêta sur le bord d'une claire fontaine, attacha son sac aux branches d'une aubépine et ne tarda pas à tomber dans un profond sommeil. A son réveil, il voulut reprendre son sac; mais l'arbre avait tellement grandi qu'il ne pouvait plus l'atteindre. Il prit une hache pour

1. Quelques personnes ont cru voir un sens mystique dans l'inclinaison très-remarquable de la flèche d'Évron, et ont pensé que l'architecte de cette église l'avait faite à dessein pour rappeler l'inclinaison de la tête du Christ expirant sur la croix. Suivant quelques antiquaires, ce serait la même pensée qui aurait animé les architectes de certaines de nos plus belles cathédrales, dans lesquelles on remarque une déviation très-sensible du chœur sur l'axe de la nef. Pour nous, nous considérons la déviation de la flèche d'Évron, entièrement construite en charpente, comme un accident occasionné, soit par le tassement de la maçonnerie inférieure, soit par des pièces de bois dont les tenons ont joué dans les mortaises. Les exemples de flèches en charpente inclinées comme celle d'Évron sont assez fréquents, et nous pourrions citer celle de Craches (Seine-et-Oise) et celle de Nogent-le-Roi (Eure-et-Loir). Le vieux clocher en pierre de la cathédrale de Chartres offre aussi une inclinaison très-prononcée, que nous considérons de même comme un vice de construction et non comme le résultat de la volonté de l'architecte.

Digitized by Google

l'abattre; mais le fer n'entamait pas même le tronc, qui semblait grossir encore à chaque coup. Émerveillés de ce prodige, les habitants du lieu coururent en avertir saint Hadouin, évêque du Mans, qui se trouvait dans les environs. Le prélat vint en toute hâte, s'agenouilla, pria et détacha sans aucune difficulté le sac, qu'il remit à son propriétaire. Celui-ci, comprenant bien que la volonté de la sainte Vierge était que la relique restât en cet endroit, s'empressa de l'offrir à l'évêque. Hadouin fit construire une église dans laquelle il enferma la fontaine et l'aubépine; il fonda une congrégation de moines bénédictins qu'il dota richement, lui donnant la seigneurie d'Évron et une grande quantité de terres environnantes, pour veiller à perpétuité sur ce précieux dépôt. »

Déjà, vers la fin du IIIe siècle, saint Thuribe, successeur de saint Julien, avait fait construire dans ce même lieu une chapelle pour une petite congrégation de chrétiens qu'il avait trouvée établie dans cette forêt qu'on nommait *Aurion*. Dans le testament de saint Hadouin, Évron est nommé *Auriono vico;* plus tard, on le retrouve sous le nom d'*Ebronium*.

Telle fut, d'après les chroniqueurs, l'origine d'Évron. L'abbaye fondée par saint Hadouin prospéra jusqu'à l'an 853, attirant un grand nombre de pèlerins et surtout de femmes privées de lait, que l'eau de la fontaine, le toucher de la relique et l'intercession de la sainte Vierge guérissaient de tous leurs maux. Mais à cette époque, « les Normands pillèrent et ravagèrent l'église et le monastère. Ce lieu si florissant n'offrit plus aux yeux attristés que l'image hideuse de la solitude et de la dévastation. En 981, Robert, vicomte de Blois, qui venait d'hériter de la seigneurie d'Évron et de ses dépendances, s'empressa de relever ce monastère et d'y placer des religieux pour veiller, comme auparavant, auprès de la relique. »

« .... Les religieux, qui avaient reçu successivement des dons magnifiques de la pieuse libéralité des Guy de Laval,

Digitized by Google

des Jubel de Mayenne et de tous les seigneurs du voisinage, résolurent, au commencement du XIIIe siècle, de construire, en l'honneur de la sainte Vierge, une basilique plus somptueuse et plus digne de leur sainte patronne. Ils la placèrent à l'extrémité orientale de la vieille église.... Les deux édifices sont réunis, et ne forment maintenant qu'un seul et même temple[1]. » L'histoire du pèlerin est peinte sur les vitraux du chœur, sculptée sur les murailles et sur les boiseries de l'église[2]. François de Châteaubriant, qui fut abbé d'Évron de 1485 à 1519, fit faire un riche reliquaire d'argent, qu'on voit encore, représentant un petit temple carré, couronné d'un dôme et surmonté d'une croix, à l'intérieur duquel est un tube d'étain, contenant le lait miraculeux. Le même abbé, en faisant refaire le maître autel, fit détruire une aubépine fort artistement sculptée, au pied de laquelle était, dans une niche, la statue en argent de la sainte Vierge, objet de la vénération des fidèles qui lui faisaient toucher leurs chapelets et donnaient à l'église d'Évron le nom de Notre-Dame de l'Épine sainte.

Quant à la fontaine, qui était dans le chœur, protégée par un couvercle en bois, elle fut bouchée, en 1770, par les bénédictins eux-mêmes, à cause des pratiques superstitieuses auxquelles elle donnait lieu.

Depuis ce temps, l'église d'Évron a perdu bien d'autres objets précieux; toutefois elle est restée dépositaire de son antique relique, objet constant de la vénération des fidèles, mais à laquelle on a ajouté dernièrement « une partie du véritable voile de la mère de Dieu, relique dont l'authenticité est bien plus certaine. »

Cette ancienne église abbatiale devint paroissiale en 1800 :

1. *Notice historique sur Évron, son abbaye et ses monuments*, par M. l'abbé Gérault, Laval, 1840.

2. On la retrouve même sur les vitraux de la cathédrale du Mans.

Digitized by Google

c'est, comme nous l'avons dit, l'édifice religieux le plus remarquable du département de la Mayenne. Destinée primitivement à une abbaye et enfermée dans l'enceinte des bâtiments claustraux, comme l'église abbatiale de Saint-Pierre de Chartres, elle n'a ni portail ni grande entrée. A l'extrémité occidentale de sa vieille nef, s'élève une tour carrée avec mâchicoulis et autres moyens de défense, qui font voir qu'elle a été construite pour protéger le monastère dans les temps d'invasion et de guerres civiles. Cette nef est celle de l'église bâtie à la fin du xe siècle par le vicomte Robert : son architecture lourde et massive, le petit appareil de ses murs, ses piliers carrés, ses cintres à claveaux symétriques, ses fenêtres étroites (aveuglées du côté septentrional) portent, en effet, tous les caractères des édifices de cette époque reculée. Du côté méridional, les fenêtres ont été ouvertes vers 1666, époque à laquelle on posa aussi le lambris peint qui sert de voûte.

La seconde partie de la nef et le chœur qui la termine sont beaucoup plus élevés que cette construction romane, et appartiennent dans leur ensemble aux plus brillantes époques de l'architecture ogivale.

A l'extérieur, au-dessus de la porte d'entrée méridionale, auprès d'une série d'arcatures à plein-cintre incrustées dans le mur du transsept, on remarquera deux écussons : l'un, *de gueules semé de fleurs de lis d'or sans nombre*, est celui de l'abbé François de Châteaubriant ; l'autre, portant *de gueules à trois pals de vair*, est celui de la baronnie abbatiale d'Évron. Le grand pignon du transsept est éclairé par une immense fenêtre ogivale, dans le tympan de laquelle les meneaux se contournent en fleurs de lis.

A l'intérieur, les quatre grands piliers qui supportent les voûtes de la nef et des transsepts sont composés de groupes de colonnes, dont les chapiteaux historiés offrent des détails pleins d'intérêt. Le pilier en face de la chaire présente un

Digitized by Google

magnifique cul-de-lampe supportant un crucifix de grande proportion.

Le chœur, environné d'un large collatéral bordé de sept belles chapelles rectangles et symétriquement disposées, est d'une élégance et d'une légèreté remarquables. Les colonnes élancées avec leurs chapiteaux, les archivoltes des neuf

L'église d'Évron.

arcades qui le composent, ornées de feuilles de chêne et surmontées d'un fronton triangulaire; une rangée de statuettes posées sur le tailloir des chapiteaux et s'abritant sous des dais d'une exquise délicatesse, délicieuse galerie que sa belle conservation rend plus précieuse encore : tout annonce un travail des premières années du xve siècle. Neuf fenêtres,

Digitized by Google

quatre grandes et cinq plus étroites correspondant aux arcades inférieures, éclairent le chœur et l'abside, dont le pourtour est tapissé d'arcades, de trèfles et de rosaces d'une merveilleuse délicatesse.

Sur le devant du chœur s'élève le maître autel, en marbre bleu turquin, décoré d'un magnifique bas-relief en marbre blanc, œuvre très-remarquable de la seconde moitié du siècle dernier, représentant Jésus-Christ mis dans le tombeau. Le pourtour et les gradins de l'autel sont décorés de guirlandes en bronze doré. Au milieu de six beaux candélabres en même métal, ornés d'épis de blé et de grappes de raisin, sur le tabernacle, s'élève un crucifix autour duquel s'enlace un serpent du travail le plus délicat. Sans compter le crucifix et les candélabres qui avaient coûté 500 livres la pièce en 1779, l'autel coûta 10 000 livres, en y comprenant le bas-relief qui avait été fait pour la cathédrale de Rouen, et avait été évalué 3000 livres[1]. Derrière l'autel, et tout autour de l'abside, sont disposées des stalles de chêne sculptées, au milieu desquelles se trouve le siége du prêtre officiant.

Les cinq fenêtres de l'abside sont encore, en grande partie, décorées de leurs anciens vitraux. Les chapelles du pourtour sont toutes remarquables à différents titres, et par la délicatesse de leurs détails et par les grandes arcades subtrilobées, à frontons aigus, dans lesquelles sont les piscines de l'autel. Dans deux de ces chapelles, on voit deux statues tumulaires de religieux bénédictins, sans aucune inscription, qui paraissent dater de la fin du XIVe siècle. Malheureusement, les fenêtres de ces élégantes chapelles, comme celles de la nef et du transsept, sont presque entièrement bouchées; ce qui, à l'extérieur comme à l'intérieur, nuit singulièrement à l'élégance et à la légèreté de ce beau vaisseau.

1. Ce bas-relief est ordinairement protégé par un devant d'autel postiche qu'on relève les jours de grandes fêtes et à la demande des visiteurs.

Digitized by Google

Deux autres grandes arcades, ouvertes sur la paroi septentrionale, correspondent à celles de la partie méridionale; elles sont ornées d'un grand pinacle et de frontons triangulaires subtrilobés, dans lesquels sont représentés, d'un côté, le vicomte Robert, second fondateur de l'abbaye, et de l'autre, le pèlerin faisant d'inutiles efforts pour détacher sa relique de l'aubépine, au pied de laquelle est l'évêque Hadouin, entouré d'un groupe de religieux prosternés devant la Vierge qui tient l'enfant Jésus.

Porte de la chapelle Saint-Crépin.

Près de cette double arcade, s'ouvre une porte communiquant dans la chapelle de Saint-Crépin, construction très-remarquable de la fin du XIIe siècle, sur les voûtes de laquelle on trouve des vestiges de peintures murales. A l'abside, on reconnaît encore très-distinctement le Christ au milieu des quatre Évangélistes avec leurs attributs. Aliénée d'abord comme bien national, cette chapelle fut par la suite

Digitized by Google

rendue à l'Église, et vient d'être restaurée. La première travée de l'édifice est séparée par une cloison qui en masque l'entrée occidentale. On en sort, sur le flanc septentrional, par une petite porte en granit, dont la rudesse architecturale est en parfaite harmonie avec celle de la matière. Deux courtes colonnes à chapiteaux de crosses végétales supportent un arc légèrement ogival, dont les claveaux, symétriquement arrondis, offrent l'aspect d'une construction en bois rustique. Les tores de l'archivolte sont reliés entre eux par une série d'empattements de forme bizarre, qui augmentent encore le caractère étrange de cette rude architecture.

L'abbaye des bénédictins d'Évron est occupée actuellement par la maison mère de la congrégation de ces pieuses sœurs de la Charité, qui consacrent leur vie entière aux soins des malades et à l'éducation de la jeunesse. La maison claustrale, qui subsiste encore, fut commencée en 1724, sur l'emplacement de l'ancien couvent; mais elle ne fut point continuée sur le plan primitif, et la Révolution empêcha son achèvement. C'est un immense bâtiment en granit, d'un style simple et sévère, relié à l'ancienne nef de l'église par la tour carrée dont nous avons déjà parlé, avec de belles terrasses et de magnifiques jardins. La chapelle des religieuses, construite en 1836, est remarquable par les belles boiseries et les meubles sculptés dans le goût du xve et du xvie siècle, dont on l'a décorée. On y admirera surtout le maître autel, orné de quatorze niches; le tabernacle, représentant une église surmontée d'une flèche à jour; deux châsses finement découpées, deux crédences et deux bénitiers; le siége à dossier du célébrant, le siége du chapelain et son prie-Dieu; le chandelier pour le cierge pascal et six autres chandeliers, véritables chefs-d'œuvre d'élégance et de grâce, tous dus à l'habile ciseau de M. Blottier, et exécutés en superbe bois de chêne des forêts du Nord.

Nous ne saurions trop recommander aux voyageurs du

Digitized by Google

chemin de fer de l'Ouest la station d'Évron ; déjà si intéressante par elle-même, elle est encore le point de départ pour diverses excursions que l'antiquaire, le naturaliste et l'amateur de sites pittoresques ne peuvent se dispenser de faire.

Nous proposerons d'abord une promenade à Jublains, qui n'est qu'à 12 ou 13 kilomètres vers le nord-ouest d'Évron, sur la nouvelle route départementale de Mayenne.

Château de Mézanger.

Après avoir longé sur votre droite la lointaine perspective du Montaigu, et laissé à gauche la commune de Mézanger, son beau château moderne avec son vieux château du Rocher, vous traversez une plaine couverte de landes, de marais et d'étangs ; puis, au sortir d'une forêt végétant à peine sur un sol granitique, l'aspect du pays change complétement, et vous apercevez Jublains assis sur la sommité du coteau.

Digitized by Google

Jublains occupe l'emplacement de l'ancienne cité des Aulerces-Diablintes; c'était *Noiodunum*, que les Romains avaient reconstruit et fortifié. Cette ville fut, dit-on, ruinée par les Normands, dans le courant du XIe siècle. Dans l'intérieur du bourg actuel, on retrouve de nombreux vestiges de l'ère gallo-romaine. Devant le portail de l'église, ce sont les restes d'un vaste hypocauste, au-dessus duquel on a découvert des sarcophages en pierre du moyen âge. Au sud de l'édifice religieux, dans les jardins du sieur Barbes, est l'emplacement encore inexploré d'un amphithéâtre; ailleurs, c'est un temple; partout on a trouvé des médailles, des poteries, des fondations et des débris de somptueux édifices. Mais ce qui reste de plus curieux et de plus important à Jublains, c'est la forteresse, le *Castellum* que les Romains avaient construit pour surveiller et pour protéger la contrée.

Cette forteresse est à peu de distance et à l'ouest de l'église. Son plan offre un carré long de 117m,50 sur 104m,25, dont les murailles, construites en pierres cubiques de petit appareil alternant avec un cordon formé de deux rangées de briques superposées et reposant sur des assises d'énormes blocs de granit grossièrement taillés, ont encore 4 ou 5 mètres de hauteur sur 3 d'épaisseur. Cette première enceinte est flanquée de tours qui font une forte saillie sur la muraille; une tour ronde défend chacun des quatre angles; deux autres tours, également rondes, sont placées sur les côtés de l'est et de l'ouest, et une seule tour carrée se trouve sur la façade méridionale. Ces neuf tours, pleines à l'intérieur, ont 6 ou 7 mètres de diamètre.

On pénètre dans la forteresse par une large brèche pratiquée dans la muraille, auprès de la loge d'un cantonnier, gardien et cicerone du monument. On y trouve une seconde enceinte offrant un carré long, flanquée à ses angles de quatre tours carrées et renfermant une troisième enceinte

Digitized by Google

de la même forme que les deux autres. Des fouilles récentes ont débarrassé ces forts intérieurs des terres et des bois qui les masquaient, et ont fait découvrir diverses constructions, des étuves, des salles de bains et tous leurs accessoires, dans la description desquels nous ne pouvons entrer ici. Nous insisterons seulement auprès des voyageurs pour leur recommander de ne point se priver d'une excursion à Jublains, qui sera pour eux du plus haut intérêt.

Du haut des murailles et des tours du *Castellum* antique, la vue s'étend au loin sur les campagnes du bas Maine et jusqu'à la petite ville de Sainte-Suzanne, où nous nous proposons de conduire nos lecteurs.

Sainte-Suzanne est à 7 kilomètres vers le sud-est d'Évron; la route qui y conduit, semblable à une allée de jardin, est bordée de verdoyantes prairies et de ces haies épaisses qui donnent aux campagnes de la Mayenne l'aspect d'un immense bocage. Cette petite ville, située sur un étroit plateau de la chaîne des Coëvrons, dominant la profonde vallée de l'Erve, n'est abordable que du côté du nord. On peut sans aucun danger, mais non pas sans une certaine appréhension, faire le tour de ses remparts par l'ancien chemin de ronde, étroit sentier suspendu au-dessus de la vallée. A droite vous suivez les blanches murailles de la ville féodale, garnies de leurs tours rondes et de leurs bastions carrés, appuyées sur d'épais contre-forts, percées de fenêtres ou de longues et étroites meurtrières, et souvent cachées sous la ronce et le lierre. Vous foulez aux pieds un épais tapis de plantes balsamiques, de menthe, de serpolet et de marjolaine, au milieu desquelles l'œillet sauvage élève parfois sa brillante corolle. De l'autre côté, votre œil contemple un immense horizon, ou plonge dans la profonde vallée aux escarpements hérissés de rochers, au fond de laquelle la rivière d'Erve fait bruyamment mouvoir de nombreuses usines. Vous arrivez ainsi au lieu qu'on

Digitized by Google

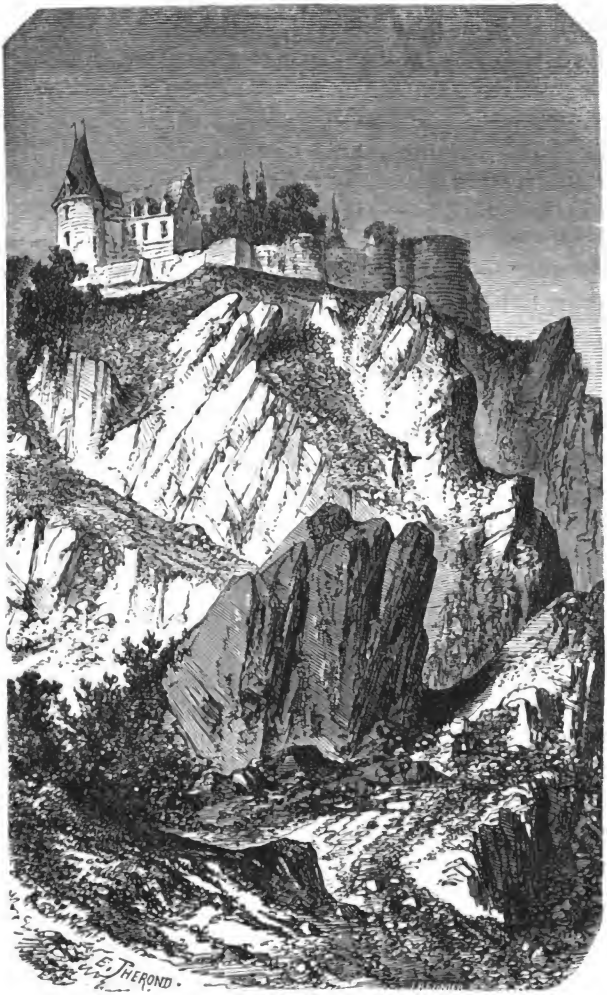
nomme la *Poterne*, où le rempart vous offre le curieux phénomène d'une muraille vitrifiée. Les pierres, pour la plupart de grès, y sont en effet engagées dans un mortier vitreux, comme dans certains châteaux forts célèbres en Écosse, et dont on cite quelques exemples en France.

Plus loin, après l'enceinte de la ville, qui décrit un polygone irrégulier d'environ mille pas de circonférence, vous rencontrez l'enceinte particulière du vieux château, de forme triangulaire, consistant en fossés convertis en jardins, et en hautes murailles garnies de tours demi-rondes et de créneaux. Auprès de la porte d'entrée, défendue par deux tours, s'élève un donjon du XIIe siècle, enclavé dans l'enceinte du château. La masse imposante de ce vieil édifice n'est pas ce qu'il y a de moins intéressant dans les ruines des fortifications de Sainte-Suzanne. Le château moderne, qui s'élève non loin du donjon, est une construction de la fin du XVIe siècle, régulière, mais triste et froide, n'offrant rien de remarquable.

L'église paroissiale ne se distingue que par l'abus des couleurs vives et tranchantes dont on a cru devoir la décorer. On y conserve quelques reliques de sainte Suzanne, renfermées dans une petite boîte d'argent de forme ovale, gravée au burin avec assez de délicatesse, dans les ateliers de Boisseau, orfévre à Laval, en 1717.

La ville de Sainte-Suzanne est d'une origine fort ancienne, et elle a joué un rôle brillant dans les guerres du moyen âge. Guillaume le Conquérant, à la tête de ses Normands et des Manceaux, l'assiégea en 1073 et ne la prit qu'après d'incroyables efforts, tant elle était vaillamment défendue par Robert de Beaumont. L'armée du comte de Salisbury s'en empara aussi en 1424, malgré l'héroïque défense d'Ambroise de Loré, le plus rude champion de la cause royale dans la province du Maine. Pendant la Révolution, quoique démantelée depuis longtemps, elle ne tomba pas au

Digitized by Google



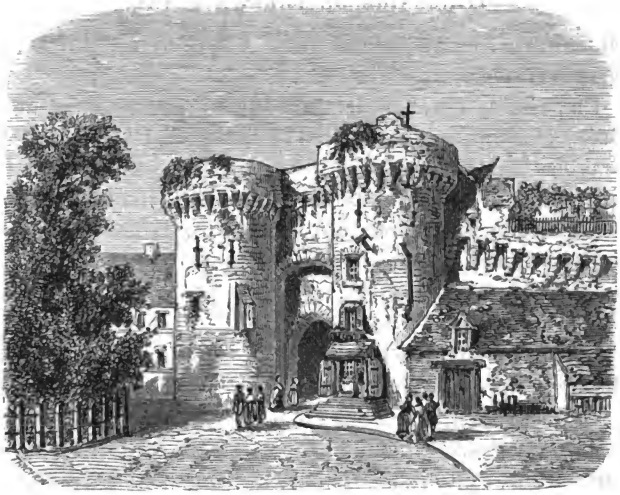
Château moderne et rochers de Sainte-Suzanne.

Digitized by Google

pouvoir de l'armée royaliste, qui avait établi son quartier général et ses hôpitaux dans les Coëvrons.

Rien n'est plus varié et plus pittoresque que les environs de Sainte-Suzanne, soit que l'œil s'égare à l'ouest sur de vastes étangs et des landes incultes, soit que par un soleil brillant il cherche au midi les flèches d'Angers saillissant sur un lointain horizon, soit qu'il s'arrête vers le nord-ouest sur les blanchisseries et les nombreux moulins que l'Erve met en mouvement. Rien aussi n'est plus intéressant qu'une promenade aux alentours de cette jolie petite ville. Ici, c'est le tertre Ganeau, monticule qui s'élève au sud-est, offrant des traces de retranchements anciens, sur lesquels les antiquaires se perdent en conjectures; au nord-est, ce sont deux enceintes bien distinctes, qu'on appelle le *Camp des Anglais*. Deux kilomètres plus loin, c'est la carrière des Erves avec ses beaux fours à chaux, qui de loin ressemblent à des donjons du moyen âge appuyés sur d'épais contre-forts. Le calcaire qu'on exploite dans ces carrières offre des couches dolomitiques fort remarquables, dont la dureté est aussi grande que celle du marbre ordinaire. Quelques grottes y ont été découvertes, et dans ces grottes des ossements fossiles dignes d'attention. A quelques centaines de pas de la carrière, tout près de la rivière, sur le penchant de la colline, ce sont des monuments celtiques, des *dolmens* de dimensions gigantesques. Plus loin, ce sont les ruines imposantes du château de Thorigné et l'emplacement où fut *Vagoritum*, l'antique cité des Arviens, dont la rivière d'Erve a presque conservé le nom. Mais nous ne pouvons que vous indiquer ces curiosités, car notre itinéraire du chemin de fer de l'Ouest nous rappelle sur la ligne.

Digitized by Google



Porte Beucheresse, à Laval.

XV.

D'ÉVRON A LAVAL.

Un alignement de 4651 mètres de longueur, le plus considérable qui se trouve entre la limite du département de la Mayenne et la ville de Laval, sépare la station d'Évron de celle de *Néau*.

Néau, que les anciens titres appelaient *Néel* et *Nyel*, ne nous offre que peu d'intérêt. Il possède une carrière de marbre gris rosâtre et du minerai de fer; son église fort irrégulière, mélange confus de plein-cintre et d'ogive, n'a pour clocher qu'un simple pinacle en pierre, et son unique bas côté, portant la date de 1348, est la partie la plus récente de l'édifice. Dans les fondations du pont jeté sur la Jouanne,

Digitized by Google

on a trouvé, en 1835, une lame d'épée remontant à une époque reculée.

Un peu plus loin, nous laissons sur la droite la commune de Brée, ancienne seigneurie dont le châtelain, Hubert de Brée, se croisa en 1158 et suivit Geoffroy de Mayenne en Palestine. On voit à Brée les ruines de l'un des plus anciens châteaux forts de la contrée, aux épaisses murailles percées de longues et étroites meurtrières, avec de larges fossés convertis en prairie. L'église, dans laquelle on reconnaît trois styles d'architecture, a réparé les désastres que lui causa l'incendie allumé par les Chouans aux plus mauvais jours de nos troubles révolutionnaires.

Trois kilomètres encore, et nous nous arrêterons à la station de *Montsurs*. Montsurs (*Mons-Securus*) est un bourg fort ancien, l'un des chefs-lieux de canton de l'arrondissement de Laval. On y retrouve les traces de deux voies romaines, l'une appelée la *Rue Ferrée* et l'autre le *Chemin-Chaussé* ou des *Épavés*. C'était au moyen âge une châtellenie dépendant de la baronnie, puis du comté de Laval. En 1404, Anne, unique héritière de Guy XII, baron de Laval et de Vitré, et de Jeanne de Châtillon, veuve en premières noces de l'illustre Bertrand du Guesclin, épousa Jean de Montfort, sire de Kergorlay, fils aîné de Raoul VIII, sire de Montfort en Bretagne, de Goël, de Lohéac et de la Roche-Bernard, lui apportant en dot la terre de Montsurs. Après la mort de Guy XII, Jean de Montfort, héritier de son beau-père, prit possession de la baronnie et des armoiries de Laval, sous le nom de Guy XIII. Il fut père de cinq enfants, parmi lesquels fut André de Laval-Lohéac, qui naquit au château de Montsurs vers la fin de l'année 1410. Ce jeune homme grandit vite au milieu des périls de la patrie, incessamment menacée et tombée presque entièrement sous le joug de l'Angleterre. Aussi, dès les premières années du règne de Charles VII, Jeanne de Châtillon, son aïeule, lui ceignit

Digitized by Google

l'épée de du Guesclin, au moment où il partait avec Guy, son frère aîné, pour combattre les Anglais qui venaient d'entrer dans le Maine. A la première action, le duc d'Aumale le fit chevalier sur le champ de bataille, et lui adressa ces paroles en lui attachant l'épée de l'illustre connétable : « Dieu te fasse aussi vaillant que celui qui la portait! » Dès lors André de Lohéac devint le digne émule des Dunois, des Lahire, des Xaintrailles et des Loré, et l'un des plus hardis compagnons de la jeune héroïne que Dieu avait envoyée pour sauver la France. Les deux frères, après avoir suivi en 1429 et 1430 toutes les phases de la guerre, revinrent tous deux défendre leur propre territoire envahi par les Anglais. André fut chargé de la défense de Laval, que le roi venait d'ériger en comté. Mais tandis qu'il veillait sur cette ville, libre enfin du joug étranger, le comte d'Arundel se vengeait de toutes ses défaites en mettant le feu au château de Montsurs, dont il ne resta bientôt plus qu'un monceau de ruines.

Ce château était situé sur le point culminant de la ville et entouré d'immenses fossés; mais il en reste à peine quelques traces qui disparaissent encore tous les jours. De misérables cabanes se sont adossées à ces antiques débris de murailles qui furent le noble berceau d'André de Lohéac.

Dans l'enceinte du château s'élève la chapelle des Trois-Maries, qu'André de Laval érigea en collégiale vers l'an 1398. Cet édifice, dans son ensemble, appartient au XIVe siècle, mais quelques-unes de ses parties remontent à une époque bien antérieure. Il communique, au moyen d'une arcade ogivale, avec une autre chapelle beaucoup plus petite, sur les murs de laquelle on retrouve des traces d'une litre seigneuriale aux armoiries de Laval. Des vestiges d'une litre semblable se retrouvent dans l'église paroissiale de Montsurs, située en dehors de la ville, et qui, du reste, n'a rien de remarquable.

A Montsurs commence une rampe de 6 millimètres par

Digitized by Google

mètre qui se prolonge jusqu'à 2300 mètres de la station. Nous laissons à gauche la vallée de la Jouanne et le village de Saint-Céneré, à 6 kilomètres de Montsurs. Nous perdons la riante perspective que le bourg d'Argentré offrait aux voyageurs par la route d'Évron à Laval. Argentré est remarquable par son site aéré et pittoresque, par son clocher à flèche aiguë, et surtout par ses importantes carrières de marbres de diverses couleurs, noirs, veinés de blanc et de bleu, jaspés, petit-gris, qui ont retenu son nom et alimentent les ateliers des marbriers de Laval. Mais les nécessités du tracé ont voulu que la voie de fer évitât la hauteur sur laquelle il est bâti, et établît sa station à *Louverné*, commune renommée aussi par ses belles carrières de marbre. Quelques minutes encore et nous arrivons à *Laval*.

La gare de Laval est dans une situation très-pittoresque, à 250 mètres de l'octroi de la ville. Le bâtiment principal du débarcadère est établi sur la route impériale de Paris à Brest, dont le passage du chemin de fer a nécessité la déviation. Du point de bifurcation des deux voies part un énorme remblai de 26 mètres de hauteur dans sa plus grande élévation, qui traverse la vallée de la Mayenne et va se raccorder à la première pile du beau viaduc jeté sur cette rivière.

Le chef-lieu du département de la Mayenne est situé, comme tout son arrondissement, sur le territoire des Aulerces-Arviens, l'un des trois peuples gaulois qui habitaient l'ancienne province du Maine. La date de l'origine de cette ville est fort incertaine; les uns prétendent que, vers la fin du VIIIe siècle, une forteresse y fut élevée sur la rive droite de la Mayenne par Valla, l'un des lieutenants de Charlemagne, pour arrêter les incursions des Bretons. Ce château, détruit par les Normands, aurait été relevé vers 840 par Guy Valla, descendant du premier fondateur, et quelques habitations se seraient dès lors groupées alentour, employant dans leur construction les chênes séculaires de

Digitized by Google

l'immense forêt de Concise, qui couvrait les coteaux environnants. Les autres, avec plus de raison peut-être, regardent l'origine de cette ville comme bien postérieure à cette époque. En effet, le premier seigneur dont le nom se soit conservé par des titres authentiques fut Geoffroy-Guy, nommé très-puissant seigneur de Laval (*potentissimum dominum de Valle*) dans une charte d'Avesgaud, évêque du Mans, datée de la cinquième année du règne du roi Robert (1002). Il eut pour successeur son fils Guy II, que le cartulaire de l'abbaye de Marmoutier appelle fondateur et possesseur du château de Laval, *Castri-Vallis conditor et possessor*. Le même cartulaire semble aussi lui attribuer la construction du mur d'enceinte de la ville.

Quoi qu'il en soit, dès les premiers siècles de la féodalité, Laval devint la ville la plus importante du bas Maine et le siége d'une baronnie célèbre par la valeur, la puissance, le haut lignage et les belles alliances de ses possesseurs.

Ce même Guy II, que nous venons de nommer, fonda en 1140 le prieuré d'Avesnière, dont vous voyez encore la gracieuse église s'élever sur la rive droite de la Mayenne, et, vers la même époque, le prieuré de Saint-Martin de Laval. Il mourut en 1065, et eut pour successeur son fils Hamon, lequel suivit Guillaume le Bâtard à la conquête de l'Angleterre et reçut de lui, dans ce nouveau royaume, des terres que sa famille conserva jusqu'au règne du roi Jean. Compagnon de son père, Guy III, qui lui succéda en 1080, s'attira si bien par sa valeur et ses services l'estime du conquérant, que celui-ci lui donna en mariage Denise sa nièce, fille de Robert de Mortain, son frère utérin. Guy IV, son successeur en 1095, partit pour la première croisade, et s'y distingua tellement qu'à son retour et à son passage à Rome, le pape Pascal II lui fit un accueil des plus distingués et voulut que désormais le nom de Guy restât attaché à la baronnie et aux barons de Laval (*Vallis*, *Lavallis-Guidonis*),

Digitized by Google

privilége qui fut confirmé par lettres du roi de France Philippe Ier. A cette époque, il n'y avait pas encore d'église dans l'enceinte des murs de Laval, dont les habitants allaient entendre le service divin à l'église de Notre-Dame des Périls, qui fut depuis le prieuré de Saint-Prix, à 2 kilomètres en amont de la ville, sur la rive droite de la rivière. Guy IV leur concéda un terrain alors désert, nommé le Mont-Jupiter, sur lequel s'éleva l'église actuelle de la Trinité.

La noblesse des barons de Laval s'accrut encore par l'éclat de leurs alliances. Guy V épousa la fille de Geoffroy Plantagenêt, comte d'Anjou, et devint ainsi le beau-frère d'Henri II, roi d'Angleterre. Guy VI, issu de ce mariage, fut renommé par sa bravoure et l'un des plus valeureux compagnons de Richard Cœur de Lion. Guionnet, son fils et successeur, étant mort très-jeune, Emme, sa sœur, lui succéda. Elle avait successivement épousé Robert d'Alençon, Matthieu de Montmorency, connétable de France, et Jean de Choisi, allié à la maison de Bourbon. De la seconde alliance naquit Guy VII, qui fut la tige de l'illustre branche de Montmorency-Laval. Ce seigneur se croisa contre Mainfroi, usurpateur du royaume de Sicile, et à la mort d'André de Vitré, dont il avait épousé la fille, il hérita de la baronnie de Vitré, de la vicomté de Rennes et de la terre de Marcilly, héritage d'une valeur inappréciable qui permit à ses descendants de s'initier profondément dans les affaires de la Bretagne.

Guy XII, le dernier rejeton de la branche de Laval-Montmorency, ne laissa qu'une fille, Anne, mariée en 1404 à Jean de Montfort, sire de Kergorlay, qui prit le nom de Guy XIII avec les armoiries et le cri de guerre de la maison de sa femme, *Saint-Py Laval!* De ce mariage naquirent plusieurs enfants, entre lesquels furent Guy XIV et André de Lohéac, dont les noms brillent à côté de ceux des plus vaillants champions de la cause de Charles VII. Les

Digitized by Google

ennemis étaient maîtres des principales villes du Maine : Laval seul leur avait échappé, grâce à l'énergie de la mère de Guy XIV, Anne de Laval, qui, voyant cette ville menacée, avait convoqué tous les nobles obligés de pourvoir à sa garde. Les efforts de ces défenseurs ne purent la garantir; Talbot la prit d'assaut le 9 mars 1428. Le 25 septembre de l'année suivante, 300 hommes, conduits par des capitaines déterminés, surprirent la ville, attaquèrent les Anglais, les massacrèrent ou les firent prisonniers. L'anniversaire de cette heureuse délivrance fut longtemps célébré par une procession solennelle dans les murs de la cité.

Guy XIV, l'un des plus habiles capitaines de son siècle, avait accompagné Jeanne d'Arc à Reims, où, le jour même de son sacre, pour le récompenser de ses nobles et loyaux services, Charles VII érigea la baronnie de Laval en comté et donna dans ses lettres au nouveau comte le titre de cousin. Celui-ci porta la noble maison de Laval à l'apogée de son éclat et de sa puissance. Veuf d'Isabelle, fille du duc de Bretagne Jean le Bon, il épousa en 1450 Françoise de Dinan, et réunit par cette alliance les baronnies de Montafilant, de Châteaubriant et de Beaumanoir, à la vicomté de Rennes, au comté de Laval, aux seigneuries de Vitré, de la Guerche, de Montfort, de Goël, etc. Le comte de Laval ne compta pas dans ses dépendances moins de cent quarante terres nobles, disséminées dans toutes les parties du royaume. Louis XI, auquel il s'était montré aussi dévoué qu'à Charles VII, établit en sa faveur le rare privilége d'une cour des comptes de Laval. Déjà, par les lettres patentes de Charles VII, il jouissait du même rang et des mêmes honneurs que les comtes de Soissons, d'Armagnac et de Foix.

Guy XV, fils aîné de son premier mariage, lui succéda en 1486. Son union avec la fille du duc d'Alençon, tout en l'alliant au sang royal, lui attira les faveurs de Louis XI et de

Digitized by Google

Charles VIII. Le premier détacha le comté de Laval de celui du Maine, pour le faire mouvoir directement de la couronne; et le second, pendant la guerre de Bretagne, vint faire un assez long séjour au château de Laval. Ce comte mourut le 20 janvier 1501, laissant Laval et une partie de ses vastes domaines à Guy XVI, son neveu, sire de La Roche-Bernard, petit-fils de Guy XIV et d'Isabelle de Bretagne. Celui-ci rendit de grands services pendant les guerres d'Italie et surtout pendant celles de Bretagne, province dont il fut nommé gouverneur général, et qu'il administra avec tant de sagesse que ses contemporains le surnommèrent le grand Guyon. Il mourut d'un coup de pied de cheval, le 30 mai 1531, laissant, entre autres enfants de son premier mariage avec Anne de Montmorency, sœur du connétable, Guy XVII, son successeur immédiat; Catherine, mariée à Claude de Rieux; Anne, qui épousa François de La Trémoille, prince de Talmont; et, d'un troisième lit, Charlotte, unie à Gaspard de Coligny, amiral de France. Guy XVII étant mort sans enfants, le comté de Laval échut à Guy XVIII, comte de Joigny, seigneur d'une figure repoussante et d'un esprit médiocre, qui avait épousé Renée de Rieux, fille de Claude de Rieux et de Catherine de Laval. Cette femme extraordinaire, dont la vie fut si aventureuse, abandonna bientôt un mari si disgracieux, prit le nom de Guyonne XVIII et se retira dans ses châteaux, où elle tint garnison pour sa propre défense. Enfermée et gardée dans le château de Joigny, elle s'en échappa en 1557, et fut excommuniée par le pape; convertie à la religion protestante, elle en devint l'un des plus énergiques soutiens. Enfin, en 1567, le parlement la condamna à mort pour avoir, avec ses coreligionnaires, conspiré l'enlèvement de Charles IX pendant son voyage de Meaux à Paris. Mais Guyonne avait mis sa tête à l'abri de la hache du bourreau; elle s'était réfugiée dans son château de Laval, où elle mourut le 13 décembre 1567. On s'était

Digitized by Google

borné à attacher ses armoiries renversées à la queue d'un cheval, qui les traîna ainsi par les rues et les carrefours de Paris.

Cependant le calvinisme avait fait de si rapides progrès dans la ville de Laval, toujours si dévouée à la foi catholique, que les prosélytes de la nouvelle religion demandèrent un ministre à leurs coreligionnaires du Mans, et établirent une église réformée qui prospéra bientôt sous la protection des nouveaux comtes. A la trop célèbre Guyonne avait succédé, sous le nom de Guy XIX, Paul de Coligny, son neveu, fils de François de Coligny, sire d'Andelot, et petit-fils de Catherine de Laval. Élevé par son père et par l'illustre amiral, Paul de Coligny sut si bien défendre son comté contre les ennemis de la foi nouvelle, que Laval fut exempt de toutes les horreurs et de tous les excès causés par les guerres de religion.

Après la prise du Mans, en 1589, Henri IV vint passer une semaine entière au château de Laval, où il reçut le prince de Dombes et la noblesse de Bretagne. Trois ans plus tard, la ville était tombée au pouvoir de Bois-Dauphin, l'un des chefs de l'armée de la Ligue. Les Anglais, alliés du roi, ravageaient la campagne; les Lavallois firent une sortie pour les repousser, et furent complétement battus. Enfin, en 1594, la ville se soumit au duc d'Aumont, qui en prit possession au nom d'Henri IV.

Après la mort de Guy XIX (1586), le comté de Laval avait passé à Guy XX, son fils, né de son mariage avec Anne, fille du marquis d'Alègre. Malgré les préceptes de sa mère, le jeune comte ne montra pas le même zèle que ses prédécesseurs pour la foi protestante, qu'il abjura à Rome entre les mains du pape. Revenu en France, il en repartit bientôt, et alla se faire tuer sans gloire en Hongrie, à l'âge de vingt ans, dans un combat contre les Turcs. En lui finit la branche de Catherine de Laval. Il eut pour héritier son plus proche

Digitized by Google

parent, Henri de La Trémoille, duc de Thouars et prince de Talmont, descendant d'Anne de Laval, sœur de Catherine. Le comté de Laval resta jusqu'à la Révolution dans la famille de La Trémoille. Le dernier comte de cette race fut Antoine-Philippe de La Trémoille, prince de Talmont, l'un des plus ardents soutiens du parti royaliste, qui, après avoir rejoint l'armée vendéenne à Saumur, se trouva, en moins de six mois, à soixante-huit combats comme général de la cavalerie, et paya tant de dévouement d'une fin si tragique.

Nous touchons au plus triste épisode de l'histoire de Laval.

Après sa défaite à Cholet, le 17 octobre 1793, après avoir passé la Loire à Varande, après avoir pris Château-Gontier, l'armée royaliste, commandée par La Rochejaquelein, forte encore de 30000 fantassins et de 54 pièces de canon, marchait sur Laval, où l'attirait, pour en faire le foyer d'une seconde Vendée, le prince de Talmont, général de ses 1200 hommes de cavalerie. Le 23, dès huit heures du matin, elle était sous les murs de la ville, dans laquelle cinq ou six mille républicains des districts de la Mayenne s'étaient jetés à la hâte pour la défendre. Malgré sa résistance énergique, cette petite troupe de défenseurs ne put arrêter longtemps les colonnes des assaillants; l'infanterie pénétra bientôt dans tous les quartiers de la ville, tandis que le prince de Talmont et sa cavalerie poursuivaient les troupes républicaines. Le lendemain, Westermann, qui, sur un faux avis, s'avançait sur Laval à la tête de 4000 hommes de l'avant-garde de l'armée républicaine, arriva dans la lande de la Croix-de-Bataille, à trois quarts de lieue de la ville, où il fut attaqué à l'improviste par les Vendéens postés en embuscade, et forcé, après un combat acharné, de se replier à une lieue de là, sur les hauteurs situées au delà du bourg d'Entrames. L'impéritie du général Léchelle lui fit abandonner ce poste important, et ce fut la cause qui détermina la perte de la grande bataille qui eut lieu le lende-

Digitized by Google

main. L'armée républicaine s'avançait forte de 25 000 hommes. La Rochejaquelein courut à sa rencontre, l'attaqua avec furie, et, après une lutte effroyable, la mit en pleine déroute.

Les Vendéens vainqueurs restèrent dix jours à Laval, après lesquels leur armée, reposée et bien ravitaillée, se dirigea sur Mayenne. La Rochejaquelein s'empara une seconde fois de Laval au mois de décembre suivant, y resta jusqu'au 27, qu'il partit pour marcher sur la Flèche et sur Angers. Il y revint encore lorsque les républicains eurent chassé les Vendéens du Mans; mais il en partit bientôt, suivi d'un petit nombre des siens échappés au carnage. Le drapeau tricolore flottait alors sur tous les monuments de Laval, comme dans toutes les autres villes du Maine.

Quant au prince de Talmont, profondément affligé de l'ingratitude des siens, qui lui refusaient le commandement des débris de l'armée royaliste, après le désastre du Mans, il errait de village en village sous les habits d'un meunier, lorsqu'il fut arrêté par une patrouille de la garde nationale de Bazouges. Conduit d'abord à Fougères, puis à Rennes, et de là à Vitré, il fut traduit devant une commission militaire et condamné à mort. Il fut exécuté à Laval le 28 janvier 1794, à l'âge de 28 ans, sur un échafaud dressé devant la porte même du château qui, pendant neuf siècles, avait été la demeure de sa famille.

Après ce rapide aperçu de l'histoire des comtes de Laval, nous ne nous étendrons pas davantage sur les divers épisodes de la guerre des Vendéens ; nous rappellerons seulement qu'après la levée de 300 000 hommes décrétée par la Convention, ce fut dans les environs de Laval que quatre anciens contrebandiers, les frères Jean, Pierre, François et René Chouan, organisèrent ces bandes de jeunes soldats réfractaires auxquelles ils donnèrent leur nom, et qui, perpétuant cet esprit d'opposition aux idées nouvelles si profondément

Digitized by Google

enraciné dans la contrée, se rendirent si redoutables et empêchèrent si longtemps la pacification des départements de l'Ouest.

Malgré l'éclat et la puissance de ses comtes, ce fut surtout à son commerce et à ses fabriques de toiles que Laval dut son accroissement et sa prospérité. En 1298, Guy IX avait épousé Béatrix de Gaure, comtesse de Faukenberg. Cette femme, douée d'un esprit supérieur et élevée au milieu des merveilles de l'industrie flamande, prévoyant de quelle utilité ils pourraient être à ses nouveaux vassaux, avait amené avec elle un certain nombre des plus habiles tisserands de Bruges. Ceux-ci apprirent aux Lavallois à tirer parti du lin et du chanvre qui croissaient sur leurs terres, à les tisser et à les blanchir. Ce fut l'origine de cette industrie, qui se développa d'abord à Laval et se répandit bientôt dans presque tout le bas Maine. Après l'avénement d'Henri IV, quand la paix fut entièrement rétablie, l'industrie et le commerce des toiles prirent une extension jusqu'alors inconnue. Des sociétés de négociants se formèrent, qui chargèrent des navires de toiles et les expédièrent dans les Indes orientales, où elles eurent des débouchés considérables. Pendant tout le cours du XVIIIe siècle, la prospérité du commerce et de la fabrique des toiles se soutint et se développa même encore. Aujourd'hui la halle aux toiles reçoit tous les samedis les produits des nombreuses fabriques, soit de la ville, soit de la campagne. Le fil est aussi un objet considérable de commerce, et se vend à la même halle, où il se fait généralement des affaires très-importantes. Indépendamment de ses fabriques de toiles, de calicots, de flanelles et de mousselines, Laval possède encore des ateliers où l'on débite les marbres que fournissent ses environs, et qui, sous le nom de marbres de Laval, sont l'objet d'un grand commerce. Cette dernière industrie date, dit-on, de la première moitié du XVIe siècle. On raconte que, en 1547, François de Laval,

Digitized by Google

évêque de Dol, se promenait avec un cordelier de Laval sur les bords du Vicoin, près de Saint-Berthevin. Une pierre détachée d'un rocher fixa leur attention. Le moine la recueillit et en fit un bénitier, qui fut conservé jusqu'à la Révolution dans l'église de Sainte-Catherine.

Laval était autrefois un gouvernement de place, le siége d'un présidial et d'une élection, avec un grenier à sel, une maîtrise particulière des eaux et forêts, et un collége fondé par Henri II. Il comptait, dans ses murs et dans ses faubourgs, trois paroisses, deux collégiales (Saint-Thugal et Saint-Michel), et un grand nombre de monastères d'hommes et de femmes, appartenant à presque tous les ordres religieux. En l'érigeant en chef-lieu du département de la Mayenne, l'Assemblée constituante y avait établi un évêché détaché de l'ancien diocèse du Mans. Cet évêché, supprimé par le gouvernement du premier consul, a été rétabli, en 1855, par décret de l'empereur Napoléon III.

En sortant du débarcadère du chemin de fer, un large chemin, nouvellement ouvert, vous conduit sur la route de Paris, et vous abordez Laval par le plus beau quartier du faubourg de Mayenne. Vous rencontrez d'abord la place et l'hôtel de la Préfecture, entouré d'un immense jardin. Plus bas, sous l'ombrage des avenues qui bordent la route, s'élève le théâtre; puis une grande et belle rue, la rue Napoléon, bordée de trottoirs et d'élégantes maisons, vous conduit à un superbe pont entièrement construit en granit, jeté sur la Mayenne, vers les dernières années du premier empire, pour le passage de la route de Bretagne. Du milieu de ce pont, vous pouvez jeter un coup d'œil sur la ville, que la rivière partage en deux parties inégales. Sur l'escarpement du coteau qui borde la rive droite, la vieille cité féodale se développe en amphithéâtre avec le donjon et l'antique château de ses comtes; avec ses maisons irrégulières, couvertes d'ardoises, aux pignons aigus, les unes en saillie, les autres en

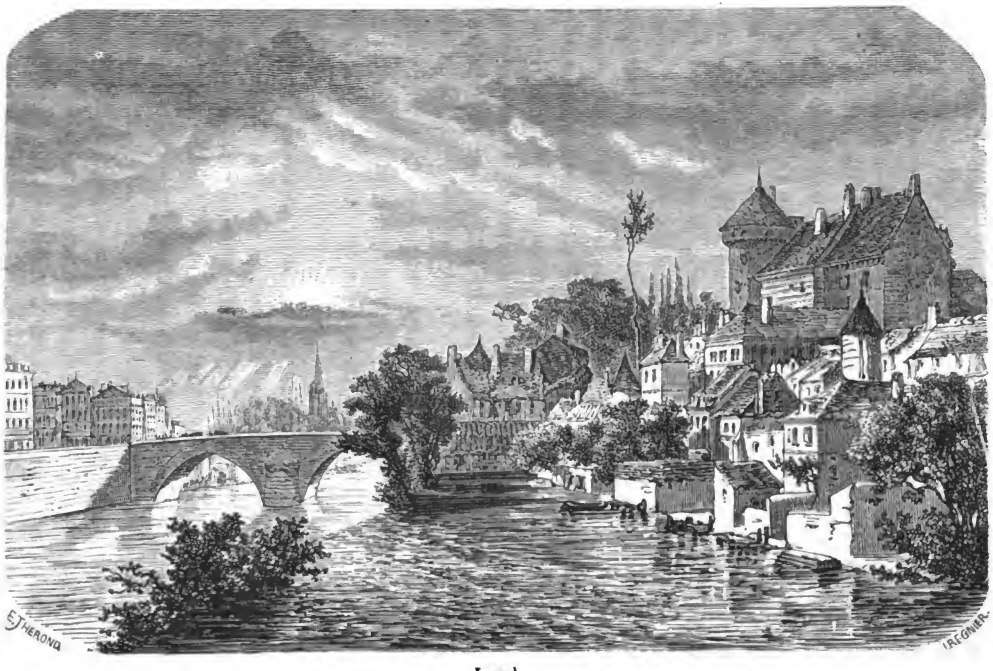
Digitized by Google

retraite, entrecoupées de jardins, de terrasses et de bouquets d'arbres. Sur la rive gauche, un beau quai de granit, où s'élèvent de nouvelles maisons, va se relier au vieux pont gothique, qui était autrefois la seule voie de communication entre la vieille ville et son vieux faubourg. Plus loin, d'autres maisons, bâties sur les deux rives, sont dominées par la flèche élégante de l'église d'Avesnières. En amont de la rivière, que sillonnent parfois des bateaux marchands descendant jusqu'à Angers, la lointaine perspective se trouve aujourd'hui divisée par le viaduc du chemin de fer qui se relie au coteau boisé de la rive droite, et masquée par l'énorme remblai jeté sur la verte prairie de la rive gauche de la Mayenne. Au delà du pont est la place de la Mairie, où sont l'hôtel de ville, la halle au blé et la statue en bronze d'Ambroise Paré, le père de la chirurgie française. Ambroise Paré naquit à Bourg-Hersent, près de Laval; ses compatriotes, secondés par le talent de M. David d'Angers, lui élevèrent ce beau monument. La route de Brest et quelques rues du faubourg de Bretagne, régulières et bien bâties, s'échappent de la place de la Mairie et conduisent dans les divers quartiers de la ville haute.

Le vieux Laval, étagé sur le penchant du coteau, conserve encore quelques traces de son enceinte fortifiée, dont le plus intéressant spécimen est la porte Beucheresse, ouverte dans un arc ogival et flanquée de deux grosses tours démunies de leurs créneaux, et défigurées par les ouvertures et les appropriations modernes.

Devant cette porte s'étend une large place en partie semée de pelouses et de bosquets; au delà est le champ de foire avec ses nombreuses avenues, derrière lesquelles s'abritent de somptueux hôtels et d'élégantes maisons à demi cachées dans leurs frais jardins. C'est le quartier habité plus particulièrement par la haute bourgeoisie et par les riches commerçants. Mais là, comme dans beaucoup d'autres lieux, le

Digitized by Google



Laval.

Digitized by Google

luxe est voisin de l'indigence, et l'opulence de la misère. Pour vous en convaincre, pour bien apprécier cet affligeant contraste, entrez par la porte Beucheresse; vous ne trouvez plus qu'un entassement de maisons mal bâties, séparées par des ruelles aussi noires qu'escarpées, aussi étroites que tortueuses. Laissez à gauche cette rue rapide qui va rejoindre la Grande-Rue, et montez un peu à droite : vous arriverez sur l'esplanade plantée d'arbres, qu'on appelle l'Éperon, soutenue à gauche par un grand mur noirci par le méphitisme autant que par les siècles. De là, vous découvrirez au loin le cours azuré de la rivière, et votre œil plongera sur les toits d'ardoises du faubourg de Mayenne. Si vous osez, par un sentier qui se développe en zigzags multipliés, descendre le talus escarpé qui termine cette esplanade, vous vous trouverez au haut d'un escalier plus périlleux encore, formé de plus de 100 marches de pierres brutes mal assujetties dans un terrain abrupt. A chacun de ces nombreux paliers s'ouvriront les portes des chétives demeures habitées par les plus misérables gens.

Plus bas, vous trouverez la rue de Rivière, et vous vous demanderez s'il est bien possible que vous soyez en France et dans un chef-lieu de département. Il n'y a au monde que le quartier Sainte-Catherine, que le chemin de fer traversera au delà de la place de la Marine, qui puisse rivaliser de misère avec le quartier de l'Éperon.

Avant d'arriver à la porte Beucheresse, nous avons passé devant le portail méridional de l'église de la Trinité, tout récemment érigée en cathédrale. C'est le plus important édifice religieux de la ville. Il offre, surtout dans sa nef, quelques détails d'architecture assez curieux; on y remarquera surtout le tombeau en marbre blanc de Guillaume Ouvroin, qui naquit à Laval vers la fin du XIIIe siècle, et mourut évêque de Rennes en 1347. Le chœur, environné de ses collatéraux d'un style disparate, est d'un très-

Digitized by Google

mauvais effet, et semble une crypte obscure enfoncée dans l'édifice. Le portail méridional a été tout récemment restauré dans le style roman. Celui du nord passait, au siècle dernier, pour un chef-d'œuvre, *à cause de sa belle élévation* et de son architecture *élégante et hardie.*

En descendant les degrés du porche septentrional de la Trinité, laissant à gauche une rotonde nouvellement bâtie et servant de marché aux légumes, vous apercevez au fond d'une grande place, dont il est séparé par une grille et une cour plantée d'arbres, le palais de justice, établi dans le *petit château*, grande galerie que Guy XVII fit ajouter, sous le règne de François Ier, à l'antique forteresse des comtes de Laval. Cet édifice, dans le style de la Renaissance, est surmonté d'un campanile, et présente une très-belle façade; à l'intérieur sont de vastes salles, affectées au service du tribunal et d'où l'on jouit d'une vue magnifique.

Le vieux château est contigu au palais de justice; depuis la Révolution, il a été converti en prison départementale, et mérite plus que tout autre édifice d'attirer l'attention des voyageurs.

La grande cour qui sert de préau est bordée, sur deux côtés, de bâtiments dont les fenêtres sont décorées des plus charmants détails de la Renaissance. Les salles intérieures, jadis habitées par de si nobles personnages, sont transformées en cachots, en dortoirs et en ateliers. Derrière l'angle formé par les deux bâtiments du préau, se dresse le vieux donjon, remarquable par sa hauteur et sa largeur, par sa couronne de créneaux et de mâchicoulis que termine un toit conique. Cette tour est la plus ancienne partie du château; on cite surtout sa magnifique charpente et une grande salle où se réunissaient les vassaux quand leur devoir les appelait auprès de leur seigneur suzerain.

Mais ce qui mérite le plus de fixer votre attention, c'est l'ancienne chapelle seigneuriale, tout récemment restaurée

Digitized by Google

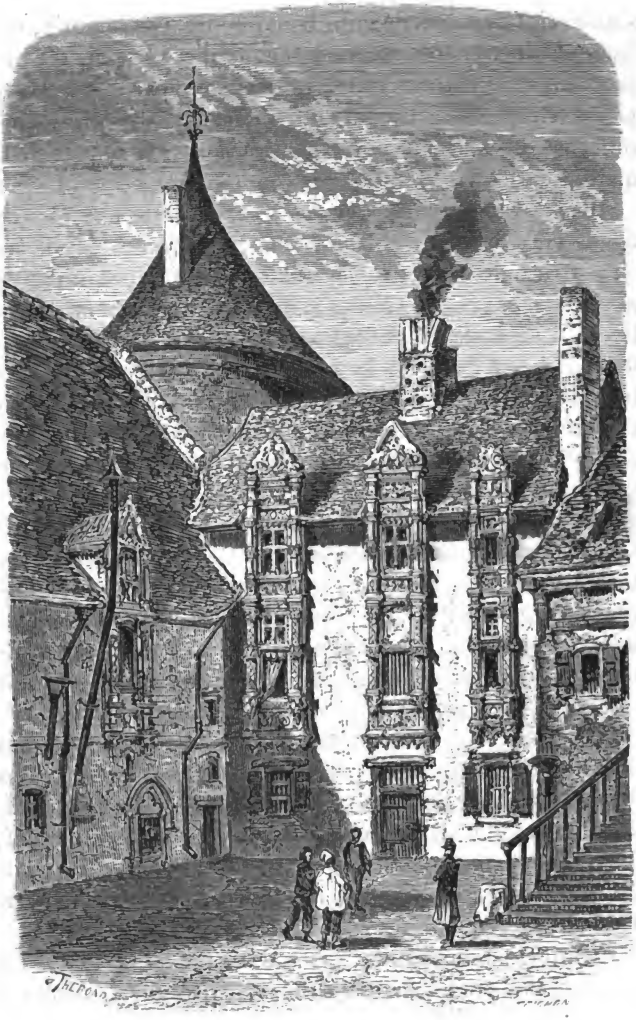
pour l'usage des prisonniers. Cette chapelle, qu'on dit improprement *souterraine*, parce qu'elle est située en contre-bas de l'aile gauche du château, est élevée de 10 mètres au-dessus du sol de la rue du Val-de-Mayenne. Telle qu'elle est actuellement, elle présente un carré oblong de 16 mètres sur 12m,30; six piliers isolés, à chapiteaux de feuilles et d'entrelacs, supportant une série de petites voûtes à nervures croisées qui retombent sur des pilastres engagés dans les murs latéraux, la divisent en trois nefs dont chacune est terminée par une abside à fenêtre cintrée, décorée de vitraux modernes du plus charmant effet. L'autel en pierre, sculpté par M. Deschamps, sur les dessins de M. Renous, architecte à Laval, est dans le style roman, et atteste, tant sous le rapport de la conception que sous celui de l'exécution, une étude approfondie des monuments religieux du moyen âge. Les murs de cette chapelle, ses trois absides, ses pilastres, ses portes en regard, semblent appartenir à l'architecture du XIe siècle; mais de graves modifications paraissent y avoir été faites dans le courant du XIIe, telles que la construction des voûtes, des six piliers isolés, et le parement de pierres de taille appliqué aux murailles latérales[1].

Du côté de la rue du Val-de-Mayenne, qui nous masque la rivière sous l'épais rideau de ses vieilles constructions, le château de Laval se présente sous l'aspect le plus sombre et le plus lugubre, n'offrant à la vue du spectateur que ses hautes et noires murailles de soutènement, au pied desquelles résonne incessamment le pas de la sentinelle veillant sur les derrières de la prison.

Il vous reste encore à visiter l'église Notre-Dame-des-Cordeliers, où vous trouverez sept magnifiques autels en marbre, et une voûte en lambris peints représentant des scènes de la

1. Pour plus amples renseignements, voir la *Notice sur la chapelle du château de Laval*, par M. l'abbé Foucault, aumônier de la prison de Laval, 1853. Cette brochure se vend au profit des prisonniers.

Digitized by Google



La prison de Laval.

Digitized by Google

vie de saint Bruno et de saint Bonaventure. Ces lambris, qui laissent pénétrer trop de froid dans l'église, seront, dit-on, incessamment détruits pour être remplacés par une voûte en pierre. Non loin du champ de foire est la halle aux toiles, immense construction élevée par les soins des comtes de la maison de La Trémoille.

Aucune rue du vieux Laval n'offre peut-être une physionomie plus originale et plus caractéristique du moyen âge que la Grande-Rue. Et pourtant cette rue a perdu le plus grand nombre de ses vieilles maisons à ressaut et en colombage; il en reste un groupe de trois, dans l'une desquelles un coutelier a établi sa forge, qui pourra vous donner une idée de celles qui n'existent plus. Cette rue, au pavé de marbre aussi noir que glissant, vous conduira au vieux pont et à la rue du Pont-de-Mayenne, la principale artère du faubourg de ce nom.

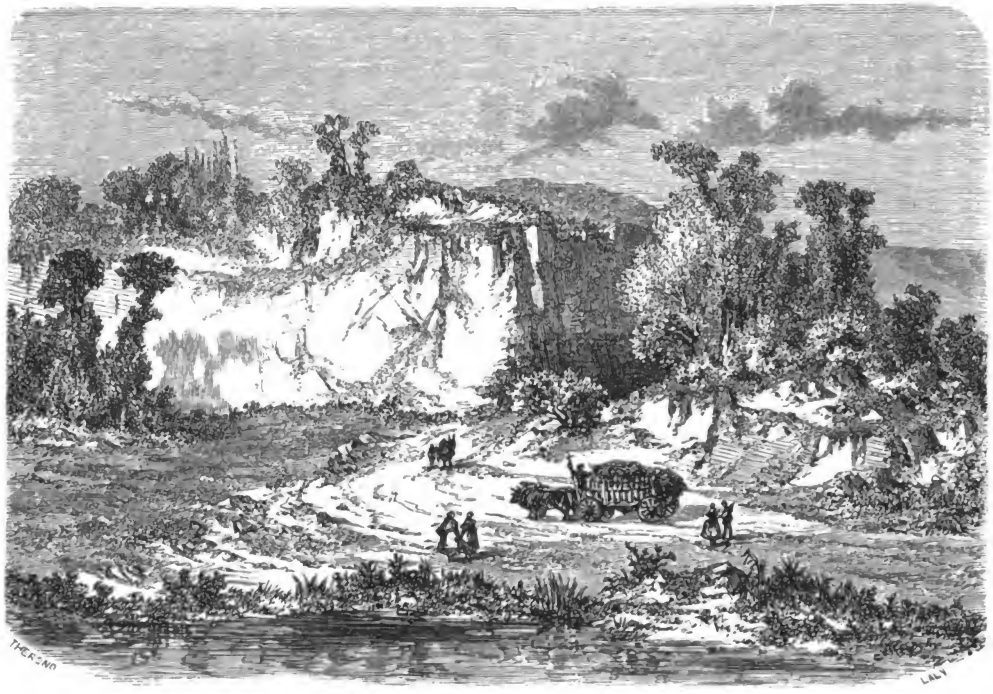
Le faubourg de Mayenne est moins escarpé, mais n'est pas beaucoup mieux bâti que la ville. L'une de ses rues se prolonge sous des maisons voûtées ; une autre, également voûtée, est percée en galerie, et l'on ne saurait rien imaginer de plus laid, de plus sale, de plus nauséabond et de plus méphitique que ces obscurs passages, qui rappellent les plus misérables réduits des vieux quartiers de la ville du Mans.

Mais pour vous faire oublier ces impurs cloaques, vous trouverez à mi-côte de la rue du Pont-de-Mayenne la charmante église de Saint-Vénérand, qui n'a de trop qu'un portail disparate et de mauvais goût imposé à une large nef, remarquable par la légèreté et l'élégance de ses piliers et de ses arceaux. La première pierre de cet édifice fut posée, le 15 mai 1495, par Guy XV, comte de Laval.

Parmi les hommes distingués dans les lettres, dans les sciences et dans les arts, qui naquirent à Laval, nous citerons :

Guillaume Bigot, regardé par J. Scaliger comme le plus

Digitized by Google



Rive droite de la Mayenne, près de Laval.

Digitized by Google

grand philosophe de son temps ; il fut médecin de François II, de Charles IX et d'Henri III ; *François Pyrard*, qui, en 1601, partit comme chirurgien sur un des vaisseaux envoyés aux Indes occidentales par les marchands de Laval, et fit imprimer une relation de son voyage ; *David Rivault*, sieur de Fleurange, précepteur de Louis XIII et traducteur des œuvres d'Archimède ; *Daniel* et *Paul Hay*, membres de l'Académie française à son origine ; *Barier*, graveur de Louis XV. Enfin, notre grand peintre *Eustache Lesueur* naquit dans les environs de cette ville, et c'est peut-être pour cette raison que quelques personnes lui attribuent une partie des peintures de l'église des Cordeliers.

Laval possède un lycée impérial, un hôpital, un hospice, une bibliothèque, un cabinet d'antiquités et d'histoire naturelle dans lequel on remarquera une grande quantité de débris provenant des fouilles pratiquées à Jublains, une collection géologique, minéralogique et ornithologique du département.

Aux promenades publiques déjà citées nous devons ajouter l'avenue partant de la place de la Mairie et se prolongeant jusqu'au gigantesque viaduc du chemin de fer qui sert d'encadrement aux rives accidentées et pittoresques de la Mayenne. La rive droite de cette rivière est bordée de coteaux escarpés et schisteux, souvent couverts de bois. A 2 kilomètres environ de la ville, en partant de la place de la Mairie, on rencontre la petite et vieille église de Saint-Prix, dont nous avons déjà parlé, et dans laquelle se trouve une statue tumulaire d'un chevalier dont l'épitaphe trop mutilée ne nous a pas laissé lire le nom. En face de ce tombeau, un groupe de statues peintes représente l'une des scènes de la Passion. Sur la rive gauche, au delà du chemin de halage, d'immenses prairies s'étendent à perte de vue, souvent couvertes, comme d'un tapis de neige, de toiles et de cotonnades sorties des fabriques voisines.

Digitized by Google

Il nous reste à vous parler de la commune d'Avesnières, que vous avez pu prendre pour l'un des faubourgs de Laval,

L'église d'Avesnières.

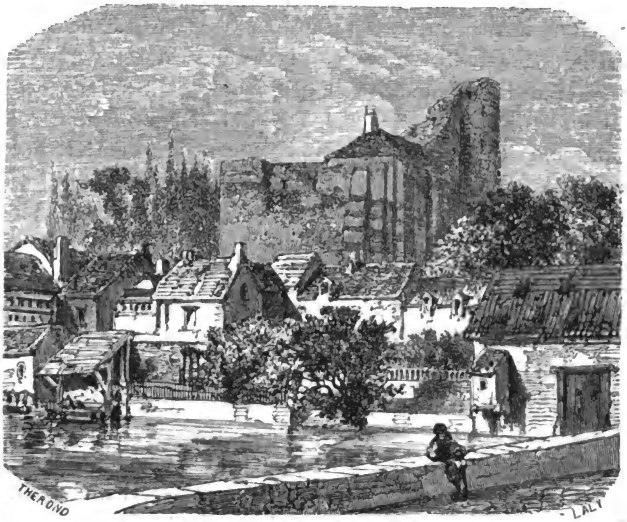
avec lequel elle se confond sur la rive droite de la rivière. Les légendaires racontent qu'en 1140 Guy II de Laval tra-

Digitized by Google

versait à cheval le vieux pont de Mayenne, et qu'un faux pas du destrier les précipita tous deux dans la rivière. Le baron, emporté par le courant, fit vœu à Dieu et à Notre-Dame de leur bâtir une église au lieu où il leur plairait de le faire aborder. Sa prière fut entendue; il prit terre en effet à mille pas environ du pont, dans un champ d'avoine où s'élevait un vieux chêne portant dans un creux la statue de la sainte Vierge. Fidèle à sa promesse, il fonda en cet endroit même un prieuré de bénédictines et une église sous le vocable de Notre-Dame d'Avesnières. Cette église, classée, depuis 1841, parmi les monuments historiques, est l'une des plus intéressantes du département de la Mayenne. Comme elle fut exposée à tous les ravages des guerres qui désolaient le pays pendant le moyen âge, son plan primitif et son architecture eurent à subir de graves modifications. Le chœur appartient à la fin du XIIe siècle, à l'époque de transition du plein cintre à l'ogive; la nef fut entièrement reconstruite pendant le XVe siècle, à la suite de l'invasion anglaise; quant à la tour carrée et à la flèche élégante qui se dressent gracieusement au-dessus de l'édifice, elles furent construites en 1534. A l'intérieur, on remarquera la clôture du chœur, et les statues colossales, en bois peint, de saint Christophe et de saint Sauveur, adossées aux deux premiers piliers de la nef.

L'église d'Avesnières est encore très-vénérée, et de nombreux pèlerins y affluent pour y honorer la petite statue de la Vierge, que l'on dit être celle trouvée par Guy II dans le creux du vieux chêne. Quant au bourg, il possède des manufactures de coutils et de toiles de coton qui sont l'objet d'un immense commerce, et fournissent des vêtements d'été à la majeure partie des habitants de la France.

Digitized by Google



Vue de Beaumont-sur-Sarthe.

DU MANS A ALENÇON.

Destiné à unir le Maine à la Normandie, à relier entre elles les deux grandes lignes de Paris à Rennes et de Paris à Cherbourg, l'embranchement du Mans à Alençon se détache du chemin de fer de l'Ouest, à 4 kilomètres du viaduc jeté sur la Sarthe, non loin de l'embarcadère du Mans, au milieu d'une tranchée assez profonde, à peu près à la hauteur du chemin qui conduit au village de la Chapelle-Saint-Aubin. De là, décrivant une grande courbe, il tra-

Digitized by Google

verse la route impériale n° 136, de Bordeaux à Rouen, ou du Mans à Alençon, et se rapproche très-sensiblement de la Sarthe, dont il suit le gracieux contour, dessiné sur votre droite par de longues files de peupliers; il la traverse bientôt sur un pont et s'arrête d'abord à la station de *Neuville*. La commune de Neuville appartient encore au premier canton du Mans; elle est située à 1 kilomètre environ à gauche de la ligne, sur le bord de la rivière : on y a découvert des antiquités et des médailles romaines en 1841, à la Houdannerie, et on y remarque le château de Monthéard.

La campagne que nous venons de traverser et celles que nous allons parcourir se présentent toujours sous l'aspect le plus riant et le plus varié. Tantôt de vastes prairies, au milieu desquelles la rivière ondule de ses méandres capricieux; tantôt de riches contrées où les céréales jaunissant au soleil sont entrecoupées de prairies artificielles émaillées de mille nuances diverses, et alternent avec les longs sillons où verdit le chanvre aux enivrantes émanations, dont le rouissage va bientôt corrompre ces eaux claires et pures, avant de livrer ses fibres à la principale industrie du pays. Le savant tracé de la ligne semble se complaire dans ces agrestes paysages qu'il sillonne de ses courbes et de ses contre-courbes, comme s'il voulait lutter de flexibilité avec les sinuosités de la rivière. Il les traverse par de longues lignes droites, sur des paliers ou des pentes peu sensibles, sans jamais s'enfoncer dans des tranchées bien profondes ou monter sur des remblais bien élevés.

Depuis que nous l'avons traversée à Neuville, la Sarthe s'est éloignée de nous par un brusque détour; 2 kilomètres plus loin nous la retrouvons à notre gauche, au hameau de Montreuil, après lequel elle nous quitte encore. Nous sortons du canton du Mans pour entrer dans celui de Ballon et pour nous arrêter à la station de *la Guierche*.

Aucun souvenir intéressant ne se rattache au village de la

Digitized by Google

Guierche-sur-Sarthe, derrière lequel nous laissons celui de Souillé, qui en est séparé par la rivière que nous continuons à remonter sur sa rive gauche; nous la quittons bientôt, presque à l'endroit où elle reçoit l'affluent de l'Orne-Sonnoise, que nous traversons avant de nous arrêter à la station de *Montbizot*, où nous ne sommes qu'à 6 kilomètres de Ballon, pour lequel la station a été établie.

Déjà nous avons aperçu, dans la lointaine perspective, cette petite ville, bâtie sur une éminence et sur la rive gauche de l'Orne-Sonnoise. Ballon fut, au moyen âge, une place de guerre importante, dont les Manceaux et les Normands se disputèrent souvent la possession. Elle fut prise par Philippe-Auguste, qui rasa son château; on le rebâtit dans la suite, et il tomba, en 1417, au pouvoir des Anglais. Il reste encore de ce château une grosse tour et des tourelles, du pied desquelles on découvre un magnifique panorama.

A partir de Montbizot, la Sarthe s'est éloignée de nous par des détours multipliés. Le chemin de fer, au contraire, s'élance sur une ligne parfaitement droite jusqu'au village de Teillé, où il se courbe légèrement pour nous conduire directement, en traversant encore la rivière, à la station de *Vivoin* et de *Beaumont*, après avoir laissé sur notre gauche la grosse commune de Maresché, dont vous avez aperçu l'église et son clocher quadrangulaire. Teillé est la dernière commune de l'arrondissement du Mans; on y a découvert des briques et des poteries romaines, et nous y signalerons le château de la Cruché. A Maresché commence l'arrondissement de Mamers et le canton de Beaumont. Vivoin et Beaumont méritent de vous arrêter, et vous aurez le temps de les visiter tous deux dans l'intervalle d'un train à l'autre.

Vivoin n'est qu'à dix minutes à la droite de la station. La route départementale vous y conduira par une délicieuse avenue ombragée de peupliers, à travers une verdoyante

Digitized by Google

prairie. Vous traverserez deux fois la Sarthe, d'abord sur un pont de pierre, puis sur un élégant pont suspendu, où vous payerez un modique péage de cinq centimes pour aller et venir. Bientôt après vous serez dans la rue du village, et sur une assez grande place vous verrez la grande et belle église de Saint-Hippolyte, but de votre excursion. Vivoin était un prieuré de bénédictins, donné au XIe siècle par les vicomtes de Beaumont à l'abbaye de Marmoutier.

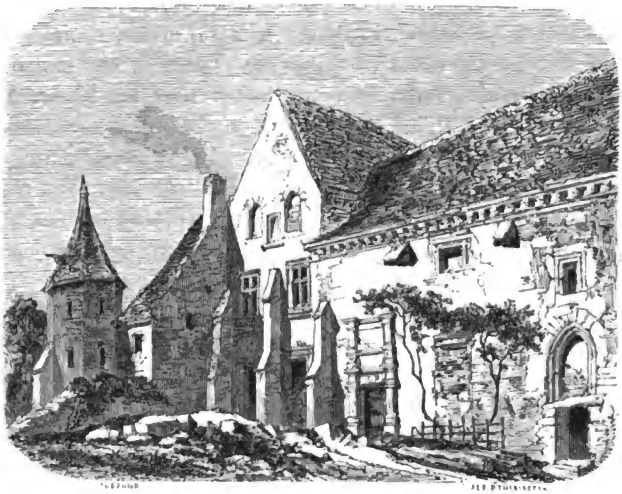
Les débris des bâtiments claustraux, occupés aujourd'hui par un corps de ferme, sont assez considérables et fort intéressants. On y pénètre par une grande porte ouverte près du portail de l'église, et on peut juger de leur ensemble en se plaçant sur une petite esplanade plantée d'arbres, qui sert de promenade publique. L'église est grande, élevée, et d'une belle construction du XIIIe siècle. Malheureusement son portail, précédé d'un porche ouvert sous un grand arc ogival, est devenu inaccessible et même tout à fait invisible. On entre dans l'édifice par une porte on ne peut plus mesquine, pratiquée sur le flanc méridional. La nef, longue et étroite, est simplement lambrissée, et la plupart de ses fenêtres sont aveuglées. Elle s'élève au-dessus du chœur, terminé par un chevet carré, éclairé par une large fenêtre où scintillent quelques débris de vitraux. La voûte d'arête retombe sur une belle corniche reposant sur une série de trèfles ; la plupart des fenêtres sont aussi maladroitement bouchées en maçonnerie. Dans les transsepts sont deux chapelles; dans celle du nord, on voit une statue tumulaire très-mutilée. On signale aussi dans cette église une statuette fort ancienne en marbre de Paros, représentant la Vierge, et deux bas-reliefs en terre cuite.

Reprenons la même route, traversons le chemin de fer par le passage à niveau, et nous arriverons bientôt à Beaumont, qui n'en est qu'à 2 kilomètres.

Beaumont-sur-Sarthe, ou le Vicomte, doit son nom et son

Digitized by Google

surnom à sa situation pittoresque sur le bord de la rivière, et à son ancienne possession par les vicomtes du Mans. Cette petite ville était, au moyen âge, une place de guerre fort importante; située entre le Maine et la Normandie, elle eut naturellement à souffrir beaucoup des luttes sanglantes, incessamment engagées entre les comtes et les ducs de ces deux provinces.



L'église de Vivoin.

Le premier seigneur de Beaumont dont le nom nous soit parvenu fut Raoul, vicomte du Mans, mort en 1061. Ses successeurs eurent souvent à lutter contre Guillaume le Bâtard, qui, pendant l'espace de quatorze ans, de 1070 à 1084, prit la ville jusqu'à cinq fois. Enfin, le vicomte Hubert, dont notre vieux chroniqueur Orderic Vital fait un si pompeux éloge, fut assez heureux pour forcer le redoutable conquérant de l'Angleterre à entrer en accommodement. En 1135, Geoffroy d'Anjou poursuivit son gendre, le vicomte

Digitized by Google

Rosselin, jusque dans les murs de Beaumont, prit et brûla entièrement cette malheureuse ville, que Philippe Auguste devait encore assiéger et prendre en 1189. Le comte Arthur de Richemont, marchant au secours des Armagnacs, l'emporta d'assaut en 1412; les Anglais la prirent en 1417; Ambroise de Loré la leur enleva la même année, mais ils s'en rendirent maîtres de nouveau quelques années plus tard. Enfin, en 1562, après avoir évacué le Mans, les calvinistes y entrèrent et s'y livrèrent à toutes sortes d'excès, rompant le pont à coups de canon, brûlant les églises et les maisons des catholiques, dont ils emportèrent tous les biens. La ville se soumit à Henri IV, en 1589, après la prise du Mans.

Dès le XIe siècle, Beaumont était le siége d'un doyenné et comptait trois églises dans l'enceinte de ses murailles crénelées : Notre-Dame, Saint-André et Saint-Aubin des Vignes, dont Hildebert, évêque du Mans, confirma la possession à la célèbre abbaye de Marmoutier.

La vicomté de Beaumont entra dans la maison de Brienne avant le mois de février 1253, par le mariage d'Agnès, vicomtesse de Beaumont, dame de la Flèche, de Fresnay, de Sainte-Suzanne et du Lude, sœur de Richard III, dernier descendant des premiers vicomtes, avec Louis, troisième fils de Jean de Brienne, roi de Jérusalem, empereur de Constantinople, et de Bérangère de Castille, sa seconde femme. Elle fut successivement possédée par Jean et par Robert, descendants de ce noble seigneur; mais Marie, fille du vicomte Jean II et d'Isabeau d'Harcourt, ayant épousé Guillaume Chamaillart, seigneur d'Anthenaise, en eut une fille également nommée Marie, laquelle épousa, en 1371, Pierre II, comte d'Alençon, auquel elle apporta en mariage la vicomté de Beaumont, dont elle avait hérité de son oncle, Louis de Brienne, tué à la bataille de Cocherel, le 23 mai 1364. Dans la suite, Françoise, sœur et héritière de Charles, duc d'Alençon, et veuve de Charles de Bourbon, duc de Vendôme,

Digitized by Google

obtint, en 1543, que la vicomté de Beaumont, les terres et baronnies de Sonnois, de la Flèche et de Château-Gontier, fussent érigées en duché-prairie sous le nom de Beaumont, pour elle et ses successeurs mâles et femelles. Enfin, Antoine de Bourbon, son fils, roi de Navarre, transmit ce duché à Henri IV, qui, parvenu au trône, voulut se le réserver; mais le Parlement refusa d'enregistrer les lettres patentes par lesquelles il le déclarait. Force lui fut donc d'abandonner cette prétention, puisque « tout domaine particulier d'un prince qui parvient à la royauté est de plein droit réuni à la couronne. » Le 25 mai 1701, René de Froulé, comte de Tessé, reçut, en échange des terres qu'il possédait dans les parcs de Versailles et de Marly, les deux villes et domaines de Beaumont et de Fresnay-sur-Sarthe, que sa famille conserva jusqu'à la Révolution.

La ville, ancienne titulaire de ce noble duché, n'est plus qu'un humble chef-lieu de canton. Sa justice seigneuriale et son bailliage ducal sont remplacés par une simple justice de paix, et tout son appareil militaire a fait place à une brigade de gendarmerie. Ses rues étroites et tortueuses divergent dans tous les sens, bordées de maisons confusément entassées. La place où se tient le marché est assez grande; au milieu, elle est ornée, en guise de fontaine, d'une pompe monumentale. Sur l'un de ses côtés se dressent des halles couvertes, et plus loin l'unique église paroissiale. C'est un édifice dont l'origine peut remonter au XIe siècle; mais il a perdu presque tous les caractères de cette époque, tant il a été défiguré par les remaniements et les replâtrages modernes. Sur son flanc méridional, on remarquera la porte ouverte sous un arc à plein cintre décoré d'un quadruple rang de têtes grimaçantes, de feuillages, de zigzags et de fleurs. A l'intérieur, la nef est séparée du collatéral par une série d'arcades surbaissées, retombant sur de massives colonnes à chapiteaux romans.

Digitized by Google

De sa grandeur et de sa puissance passées, Beaumont n'a conservé que les ruines, bien affaissées, de son château fort, qui fut la cause et le témoin de tous les maux que la guerre lui a fait souffrir.

Son origine remonte vraisemblablement à la fin du xe siècle; ses débris nous font voir qu'il était de forme carrée, flanqué de tours et de bastions. Les angles de ses murailles et leurs épais contre-forts étaient solidement construits de belles assises de grès roussard. Quelques portions de ce vieux château s'élèvent encore, sombres et imposantes, à près de 30 mètres au-dessus du niveau de la rivière, et leur intérieur a été converti en prison.

Pour bien apprécier la position éminemment pittoresque de Beaumont, il faut se placer sur le magnifique pont suspendu que l'on a jeté sur la Sarthe et qui sert de passage à la route impériale. De là on voit la ville groupée sur la colline, avec ses vieilles ruines et la modeste flèche de son église. La rivière, fort large en cet endroit, est parsemée de petites îles couvertes de verdure. Ses eaux, battues par les roues des machines hydrauliques, bouillonnent, grondent, franchissent en écumant l'écluse qui les retient captives, et vont se briser de nouveau contre les piliers de l'ancien pont de pierre. C'est assurément l'un des plus gracieux paysages que l'on puisse rencontrer.

Vers le sud-ouest et tout près de la ville est la promenade publique, établie sur la *Motte à Madame*, petite éminence factice, en forme de cône tronqué, dont la plate-forme supérieure et l'esplanade de la base sont plantées en quinconces de tilleuls, et dont les flancs gazonnés sont sillonnés d'allées en spirales bordées de vertes charmilles, d'où l'on découvre au loin la délicieuse vallée de la Sarthe.

En quittant Vivoin, le chemin de fer parcourt encore un ravissant paysage; il se rapproche si près de la Sarthe, que le convoi peut se mirer dans ses eaux limpides. Tout à coup

Digitized by Google

la rivière s'élargit comme un lac, et ses bras multipliés baignent une foule de petits îlots; sur la rive droite se groupent les maisons du hameau de Saint-Pierre, et le moulin, qui fait écumer et blanchir l'onde au reflet azuré. Ici la rivière nous abandonne et va baigner la commune de Juillé, où l'on retrouve quelques débris d'antiquités gallo-romaines. Pour nous, nous traversons la route de Rouen à Bordeaux, qui sert de corde au grand demi-cercle que la ligne de fer décrit au-dessus d'elle avant de l'aller couper encore. Parvenus au sommet de cet arc immense, nous traversons la Sarthe et nous atteignons la station de *Fresnay*, charmante petite ville, située à 5 kilomètres de la station à laquelle elle a donné son nom. Malgré cet éloignement, nous vous engageons à vouloir bien nous y suivre.

Fresnay-sur-Sarthe, ou le Vicomte, est un lieu privilégié de la nature, et qui doit, à tous égards, recevoir la visite de l'artiste, du géologue et de l'antiquaire.

En racontant l'histoire de Beaumont, nous avons dit une partie de celle de Fresnay. Cette seconde ville, possédée comme la première par les vicomtes du Mans, placée comme elle sur la frontière du Maine et de la Normandie, eut en effet à souffrir les mêmes maux et à suivre les mêmes vicissitudes. C'était aussi une place forte très-importante, que Guillaume le Conquérant prit et reprit plusieurs fois. Les Anglais s'en emparèrent en 1356 et ne la rendirent qu'en vertu du traité de Bretigny; ils la reprirent en 1417, la perdirent la même année, et la recouvrèrent peu de temps après. Charles VII l'assiégea et la prit par capitulation en 1450; et, après la mort d'Henri III, Reicé de Saint-Denis s'en empara par surprise pour la conserver à Henri IV.

Pour bien jouir de la beauté du paysage au milieu duquel Fresnay est situé, il faut se placer sur le pont qui relie cette ville à son faubourg. En cet endroit, la Sarthe, large et limpide, mine incessamment la base de la colline qui

Digitized by Google

s'élève sur sa rive gauche, hérissée d'énormes rochers calcaires que des filons schisteux traversent dans tous les sens. Au delà de ces blocs confusément entassés, se dresse, à plus de 30 mètres au-dessus du niveau de la rivière, une enceinte de vieilles murailles tapissées de lierre, derrière lesquelles se cachent les ruines du vieux château. De l'autre côté, sur la rive droite, la colline, toute couverte de riches moissons, de vignes et de toiles blanchissant sur la verdure émaillée des prairies, présente un ravissant contraste avec ces ruines pittoresques et grandioses, dont la plume la plus habile ne saurait décrire le charme indéfinissable.

Voici pour le paysage : écoutez maintenant ce que M. Léon de La Sicotière, notre spirituel et savant devancier dans la contrée que nous parcourons, va vous dire de l'intérêt géologique que les divers terrains de Fresnay peuvent vous offrir.

« Quand, en 1837, la Société géologique de France visita Fresnay, elle remarqua avec intérêt la coupe que présente la carrière de la Bassesse à l'entrée de cette ville. Les strates verticaux du calcaire de transition se trouvent recouverts par les strates horizontaux du calcaire jurassique, et leur surface est percée d'une énorme quantité de cavités circulaires creusées par des coquilles térébratules que l'on y rencontre encore en grand nombre. La Société fut surtout frappée de l'horizontalité suivant laquelle les strates verticaux du calcaire de transition semblent avoir été rasés sur une surface très-étendue, avant d'avoir été recouverts par le calcaire jurassique qui, dans cette localité, appartient à la partie inférieure de la grande oolithe[1]. »

Gravissons maintenant la pente abrupte de la colline et entrons dans Fresnay. Cette petite ville a depuis longtemps rompu son enceinte féodale, devenue trop étroite pour le

1. Léon de La Sicotière, *Excursion dans le Maine*. Le Mans, 1838 et 1840. — Procès-verbal de la réunion extraordinaire de la Société géologique de France, tenue à Alençon.

Digitized by Google

développement de son commerce et de son industrie ; elle a entremêlé de maisons neuves ses constructions gothiques, et a fait rayonner les rues étroites et tortueuses tout autour de son église romane et de son château démantelé.

De la grande place où se tiennent les foires et le marché hebdomadaire, vous apercevez l'abside et le clocher de l'église paroissiale. Cet édifice, malheureusement entouré de rues étroites et masqué de vieilles maisons, mérite de fixer l'attention. C'est un curieux spécimen de l'architecture romane du XIIe siècle et de l'époque de transition du plein cintre à l'ogive. Son unique portail s'ouvre à l'ouest dans un arc à plein cintre, décoré de dents de scie, de tores arrondis et d'étoiles. La porte en bois qui le ferme est un échantillon curieux de la menuiserie de la première partie du XVIe siècle. D'un côté on y voit les apôtres, le Calvaire et deux martyrs avec un abrégé du *Credo* écrit en lettres gothiques; de l'autre, c'est l'arbre de Jessé qui s'épanouit du sein du premier homme, et dont les rameaux se contournent de manière que chacun des personnages, sortant de la corolle d'une fleur, occupe un panneau particulier. Ces sculptures sont bien conservées, mais recouvertes d'une couche épaisse de peinture qui les rend méconnaissables. Au-dessus de la porte, sont trois fenêtres accolées, également à plein cintre et surmontées d'une autre plus petite. Tout près du toit, à l'extrémité du gable, on voit, sur une pierre, une figure de guerrier sculptée en ronde bosse. Les fenêtres, cintrées comme le portail, sont ornées comme lui d'étoiles et de dents de scie, autour desquelles se groupent des figures de monstres, d'animaux et de saints personnages. Au milieu de l'église, s'élève une tour d'une construction fort remarquable, percée de fenêtres accolées deux à deux et flanquées de quatre clochetons. Cette tour n'a pas été achevée du premier jet; les deux fenêtres qui se trouvent à l'est sont à plein cintre, les quatre autres sont légèrement ogivales, et les ouvertures des

Digitized by Google

clochetons sont purement gothiques. Une flèche octogone et couverte d'ardoises termine, sans aucune grâce, cette curieuse partie du clocher. La nef et l'abside appartiennent tout entières à l'architecture romane ; mais l'abside semble être venue interrompre brusquement la nef, qui, dans le plan primitif, devait se prolonger davantage, comme l'indiquent les traces d'une arcade inachevée, visibles au-dessous de la tour.

Cette église n'a point de transsepts. A l'intérieur, elle se compose de trois arcades légèrement ogivales, dont les arceaux, d'une grande simplicité, retombent d'abord sur des colonnettes et des pilastres, puis sur des colonnes aux chapiteaux diversement décorés. Le chœur est terminé par une abside en hémicycle dont la partie inférieure est éclairée par trois fenêtres cintrées ; le retable du maître autel, d'un goût déplorable, aveugle entièrement celle du milieu. Cinq fenêtres également à plein cintre, dont trois ont maladroitement été bouchées, en éclairent la partie supérieure.

Du château fort, il ne reste plus guère, sur la place d'Armes, que l'entrée principale, composée de deux tours rondes entre lesquelles s'ouvre une porte étroite ; sur les côtés de cette porte, on reconnaît les rainures qui laissaient autrefois retomber la herse. L'intérieur des tours renferme un escalier et des cachots qui servent de prison. En franchissant la porte, on entre dans une petite cour carrée, réservée pour le service de quelques administrations, et sur ses murailles on retrouve des rangs de maçonnerie alternée.

Tout du long de la rue des Fossés, on voit de nombreux vestiges de l'enceinte murale dont la ville était close. Les murs n'avaient pas moins de 2 à 3 mètres d'épaisseur, et s'élevaient de 8 mètres au-dessus du chemin de ronde, qui était protégé par de larges et profonds fossés aujourd'hui convertis en jardins.

Digitized by Google

Nous ne quitterons pas cette intéressante petite ville sans signaler aux curieux un souterrain remarquable, qui sert de cave à la maison d'un cafetier du pays. Cette crypte intéressante est entièrement voûtée et peut avoir 6 ou 7 mètres sur chaque côté. Au milieu, s'élève un pilier octogone avec chapiteau de feuillage grossièrement sculpté, duquel s'élancent quatre arcades qui vont retomber sur le plein des murs latéraux et sur de simples consoles. D'autres arceaux, s'appuyant sur les angles, viennent croiser ceux-ci de manière à former quatre carrés parfaitement réguliers. On ne sait quelle fut la destination primitive de ce caveau, en partie comblé par l'éboulement des terres; on suppose qu'il pouvait communiquer avec les souterrains du château, qui n'en est pas très-éloigné. Pour nous, nous laisserons au visiteur le soin d'apprécier les suppositions que les gens du pays ne manqueront pas de lui faire.

La station de *la Hutte*, que nous rencontrons après celle de Fresnay, ne nous retiendra pas longtemps. La Hutte n'est, en effet, qu'un simple relais de poste et un cabaret, établis au point d'intersection de la route de Bordeaux à Rouen et de celle de Fresnay à Mamers, sur laquelle est assise cette station. La commune de Saint-Germain de la Coudre, dont elle est un écart, ne nous offrirait pour toutes curiosités qu'une manufacture de toiles et une carrière d'argile. Mamers, le chef-lieu de l'arrondissement que nous parcourons, est à 21 kilomètres de cette station.

De la Hutte, nous gagnons *Bourg-le-Roi*, dont les ruines ont déjà attiré vos regards dans le lointain horizon.

Bourg-le-Roi s'appelait primitivement *Beauvoir* et *Bourg-Lévêque*, et était situé sur les confins du Maine et de la Normandie. Frappé des avantages de sa position, Guillaume le Roux l'acheta des chanoines du Mans et y construisit, vers 1100, un château considérable, destiné à protéger ses nouvelles conquêtes. Cette forteresse fut réparée et aug-

Digitized by Google

mentée à diverses époques, notamment par Henri II d'Angleterre, qui y ajouta des fortifications très-importantes : depuis ce temps elle a pris le nom de Bourg-le-Roi. Il en reste des ruines imposantes que l'on aperçoit de très-loin. Une ceinture de murailles fort élevées, dans lesquelles s'ouvrent deux belles portes ogivales, entoure la petite ville. Une éminence factice, de 30 à 40 mètres de hauteur, s'élève à côté, sur laquelle fut construit un fort qui paraît avoir été entouré d'une double et même d'une triple enceinte de fossés.

Bourg-le-Roi passa plus tard, avec le Sonnois, aux ducs de Normandie, puis aux comtes et aux ducs d'Alençon. Pendant l'hiver de 1846, on y découvrit une certaine quantité d'outils de toutes sortes, ayant servi pendant le XVIe siècle à la fabrication de fausses monnaies dont on trouva aussi de nombreux échantillons. M. Léon de La Sicotière, d'Alençon, a rendu, dans la *Revue numismatique* de 1847, un compte détaillé et très-intéressant de cette découverte, qui prouve que les faussaires ont été de tous les temps.

Après Bourg-le-Roi, nous rencontrons, à gauche, le hameau de Groutel, qui donne son nom à un petit ruisseau que nous traversons et côtoyons, pour le traverser encore près de sa source dans la commune de Champfleur. Le Groutel se jette dans le Rosay, à Bourg-le-Roi. Plus loin, nous passons tout près de Saint-Pater, qui, malgré sa faible population, est cependant un chef-lieu de canton de dix-sept communes de l'arrondissement de Mamers. Saint-Pater n'est plus qu'à 1 kilomètre d'Alençon, et vous pourrez y aller voir un château devenu célèbre par le séjour qu'y fit Henri IV à plusieurs reprises; cet édifice est du reste intéressant par lui-même.

Depuis que nous avons perdu la Sarthe de vue, à la station de Fresnay, le chemin de fer, courant à travers les terres et s'enfonçant dans des tranchées plus profondes,

Digitized by Google

s'est considérablement attristé dans cette contrée purement agricole. Il a suivi de loin, mais en décrivant une courbe légère, la longue ligne droite de la route impériale du Mans à Alençon, dont il est devenu le plus redoutable rival. En quittant Saint-Pater, il franchit la ligne de démarcation entre le département de la Sarthe et celui de l'Orne ; nous sortons du Maine et nous entrons en Normandie. Déjà nous apercevons le lourd clocher de Notre-Dame et la ville d'*Alençon;* nous traversons une dernière fois la Sarthe, qui s'est annoncée de loin par les longues files de peupliers, ses compagnes ordinaires, et nous descendons à l'embarcadère.

La ville d'Alençon (*Alencium*, *Alencio*, *Alencionium*) ne paraît pas être d'une origine antique; du moins rien ne fait présumer de son existence à l'époque celtique ou gallo-romaine. Sous le règne de Charlemagne, elle était le chef-lieu d'une *centénie*, canton composé de cent lieux ou paroisses, que ce prince fit comprendre dans les possèssions de l'évêque du Mans. Elle était située sur les confins méridionaux de cette belle province de Normandie, que le faible Charles le Simple abandonna si facilement au farouche Rollon, par le traité de Saint-Clair-sur-Epte. Depuis ce temps elle paraît avoir été exclusivement possédée par les ducs de Normandie, jusqu'à ce que, vers le commencement du XIe siècle, Richard II donna son château et ses dépendances à Guillaume Ier, seigneur de Bellesme et comte du Perche, pour l'encourager dans la guerre qu'il poursuivait avec acharnement contre Herbert Eveille-Chien, comte du Maine, pour lequel ce duc avait une haine invétérée. Guillaume était fils d'Yves de Bellesme, auquel il succéda, en 997, dans la seigneurie de ce nom et dans le pays de Sonnois, situé dans la partie septentrionale du Maine. Il était neveu de Sigenfroi et frère d'Avesgend, qui se succédèrent immédiatement dans l'évêché du Mans. Guillaume avait déjà rendu

Digitized by Google

d'éminents services à Hugues Capet contre Charles de Lorraine, son compétiteur à la couronne de France, et n'avait pas été moins utile au roi Robert. On croit qu'il tenait aussi de la libéralité de Richard II le pays de Domfront, dont il fit bâtir le château vers l'an 1025. En 1027, il accompagna le duc Richard III au siége de Falaise, dont son frère Robert venait de s'emparer. Celui-ci étant parvenu, l'année suivante, au duché de Normandie, fit sommer le vieux Guillaume de venir lui rendre hommage pour le château d'Alençon. Sur son refus, le duc vint mettre le siége devant cette place. Le vieillard, près de s'y voir forcé, sortit pieds nus, la corde au cou et une selle de cheval sur le dos demander merci à son suzerain :

Son dos offrit a chevauchier;
Ne se puet plus humilier,

dit le roman du Rou. Le duc se laissa fléchir, mais le fier vassal ne put oublier cette cruelle humiliation et chercha à s'en venger; il se souleva de nouveau, et, sous la conduite de deux de ses fils, Foulque et Robert, envoya des troupes ravager le Maine et la Normandie. Une rencontre sanglante eut lieu près de Blavon, dans laquelle Foulque périt, et Robert, grièvement blessé, fut fait prisonnier. En apprenant ce désastre, Guillaume mourut de chagrin, en 1028. Ce même Robert, son fils aîné, lui succéda dans les seigneuries de Bellesme et d'Alençon, qu'il laissa, en 1033, à Guillaume II, son frère, auquel sa cruelle férocité, ou plutôt la forme du bouclier qu'il portait habituellement, fit donner le surnom de Talvas. On raconte de lui que, passant par Falaise et ayant rencontré le jeune Guillaume, fils naturel du duc Robert, il dit en l'envisageant : « Hélas ! je prévois que toi et tes descendants porterez de rudes atteintes à mes fiefs et à ma puissance. » Cette prédiction ne se réalisa que trop. Cependant, son premier soin fut de chercher à venger

Digitized by Google

la mort de son frère Robert, qu'Herbert Éveille-Chien, après l'avoir vaincu, avait fait enfermer dans le château de Ballon, où il eut la tête fendue d'un coup de hache. A l'aide de Guillaume Giroye, seigneur d'Échauffour, l'un des plus vaillants chevaliers de son temps, il eut bientôt reconquis le Perche et le Sonnois, que le comte du Mans lui avait enlevés. Voici comment il récompensa ces loyaux services. Déjà il avait fait étrangler sa femme Hildeburge, fille d'un noble chevalier, parce qu'elle lui reprochait ouvertement ses cruautés. Peu de temps après, à ses secondes noces avec Hadeburge, fille de Raoul, vicomte de Beaumont, il invita fort courtoisement ce même Giroye, qui, malgré les vives représentations de ses amis, s'y rendit sans défiance. Pendant le repas, il le fit saisir, lui fit crever les yeux, lui fit subir la plus horrible mutilation, et le fit jeter en cet état dans l'une des tours du château d'Alençon, qui fut démolie en 1781, et porta jusqu'à cette époque le nom de Tour de Giroye. Les amis du chevalier ne voulurent pas laisser impunie une si cruelle barbarie; ils se jetèrent sur les domaines de Talvas, qu'ils ravagèrent. Ses sujets mêmes, indignés d'autres atrocités plus nouvelles, se révoltèrent contre lui, ayant à leur tête son propre fils, Arnoul, qu'il avait eu de son premier mariage, et le chassèrent de toutes ses possessions en 1048. Talvas se réfugia chez Roger de Montgommery, auquel il avait marié sa fille Mabille, et y passa le reste de ses jours. Arnoul ne survécut pas longtemps à l'expulsion de son père, car la même année on le trouva étranglé dans son lit.

Il eut pour successeur Yves, son oncle, évêque de Séez et fils de Guillaume Ier. Vers l'an 1054, Geoffroy Martel, comte d'Anjou, s'étant rendu maître d'Alençon, le duc de Normandie, Guillaume le Bâtard, vint lui-même pour reprendre la ville. Il y avait eu déjà quelques engagements, quand les Angevins qui défendaient la place, voyant le duc

Digitized by Google

tout près des murailles, se mirent à lui crier sur le ton le plus ironique : *A la pal, à la pal!* faisant allusion au métier de pelletier qu'exerçait son grand-père, dont le duc Robert avait séduit la fille. Le Bâtard, irrité de cet outrage, jura par la *resplendeur de Dieu*, son serment habituel, qu'il s'en vengerait; et il tint parole. Il fit couper les pieds et les poings à une trentaine de prisonniers qu'il venait de faire et les fit jeter par-dessus les remparts, menaçant de faire subir un pareil sort à toute la garnison, si elle ne se rendait incontinent. Les Angevins effrayés ouvrirent aussitôt les portes d'Alençon, que Guillaume rendit au prélat. Yves mourut en 1070 : ses terres de Bellesme et d'Alençon revinrent de droit à sa nièce Mabille, femme de Roger de Montgommery, dont nous venons de parler.

Mabille était une femme méchante, artificieuse, cruelle, et la digne fille de son père. Elle se défit par le poison de plusieurs nobles chevaliers qu'elle haïssait. Hugues de La Roche d'Igré, dont elle avait enlevé le château, la tua dans son lit, au château de Bures, dans les premiers jours de décembre 1082. Roger de Montgommery, son mari, ne se distingua, au contraire, que par de belles actions. Cousin par sa mère de Guillaume le Conquérant, ce prince lui confia la garde de la duchesse Mathilde, pendant qu'il était à la conquête de l'Angleterre. Pour le récompenser de sa fidélité, le nouveau roi lui donna le comté de Shrewsbury, où Roger fit bâtir le château de Montgommery, qui devint le chef-lieu du comté de ce nom. Mais revenons à Alençon. Après la mort de Mabille, il échut à son fils, Robert II, dit de Bellesme, qui fut aussi comte de Ponthieu. Sous ce seigneur turbulent, tantôt l'ami, tantôt l'ennemi des rois d'Angleterre et des ducs de Normandie, tantôt ligué contre eux avec le roi de France, la ville d'Alençon tomba plusieurs fois entre les mains de Guillaume le Conquérant ou de ses successeurs. L'an 1118, le roi d'Angleterre en avait de nouveau disposé en faveur

Digitized by Google

de Thibault, comte de Blois. Celui-ci, avec l'agrément du souverain, avait transporté ce don à son frère, Étienne, comte de Mortain. La conduite tyrannique de ce jeune prince souleva les Alençonnois, qui, de concert avec Arnoul, frère de Robert, appelèrent secrètement à leur secours Foulque le Jeune, comte d'Anjou, en lui promettant de le mettre en possession de leur ville. Le comte accourut, entra dans Alençon, dont il trouva les portes ouvertes, et dès le lendemain commença le siége du château. A cette nouvelle, le roi d'Angleterre se prépara à secourir la place et y envoya le comte de Blois avec son frère Étienne. Foulque se défendit vigoureusement et fit plusieurs sorties par lesquelles il repoussa les deux comtes. Ayant repris le siége de la citadelle, Foulque l'obligea à se rendre en coupant l'aqueduc qui lui donnait de l'eau. Cette conquête fut suivie d'un traité de paix, par lequel Foulque s'engagea à remettre le comté d'Alençon au roi d'Angleterre, en faveur de Guillaume, fils de Robert, qui était alors prisonnier, ce qui fut pleinement exécuté.

Ce même Guillaume, troisième du nom, surnommé Talvas, comme l'un de ses ancêtres, eut pour successeur, en 1171, son fils, Jean Ier, qui, selon quelques historiens, fut le premier seigneur qui prit le titre de comte d'Alençon. Il mourut en 1191, laissant son comté à son fils Jean II, qui ne lui survécut que deux mois et demi; son frère, Robert III, fut son héritier. Il fut du nombre des seigneurs qui, en 1203, excitèrent et aidèrent Philippe Auguste à venger la mort d'Arthus, duc de Bretagne, égorgé par le roi Jean, son oncle. Ce dernier étant venu l'assiéger dans Alençon, Robert demanda du secours au roi de France, dont les forces étaient alors tellement dispersées qu'il ne put lui en donner immédiatement; mais il imagina d'aller à Moret, en Gâtinais, où toute la noblesse de France était rassemblée pour un grand tournoi, demanda du secours à ces braves cham-

Digitized by Google

pions, et leur assigna les plaines d'Alençon comme le lieu du rendez-vous, et le champ le plus favorable où ils pussent déployer leur bravoure. Cet appel fut entendu. Tous les chevaliers, animés par l'honneur, se dévouèrent à punir le lâche meurtrier. Instruit de leur approche, Jean prit la fuite si précipitamment qu'il abandonna à l'ennemi ses tentes, ses machines et tous ses bagages. Robert III mourut le 8 septembre 1217, laissant enceinte sa seconde femme, Emme, héritière de la maison de Laval, qu'elle porta dans celle de Montmorency par son mariage avec le connétable Mathieu, comme nous l'avons déjà dit dans l'histoire de Laval.

Né après la mort de son père, le jeune Robert IV ne vécut que deux ans à peine, et mourut vers la fin de l'année 1219. En lui finit la série, si tristement célèbre, des premiers seigneurs et comtes d'Alençon de la maison de Bellesme et de Montgommery. Philippe Auguste, ayant conquis la Normandie, réunit au domaine le comté d'Alençon, par cession d'Aimery, vicomte de Châtellerault, et de sa femme Alix, fille issue du premier mariage de Robert III, sœur consanguine et héritière du jeune Robert IV. Dès lors, ce comté ne cessa plus d'appartenir à la couronne ou de faire partie de l'apanage des princes du sang royal de France.

Sous ces princes nouveaux, l'histoire d'Alençon devient moins sinistre et moins sombre. La ville eut sans doute à souffrir encore des malheurs des guerres et des troubles civils; mais au moins elle put, pendant de longs intervalles, accroître son importance et vivre dans une douce sécurité qui jusqu'alors lui avait été inconnue.

Au mois de mars 1269, saint Louis donna les comtés d'Alençon et du Perche en apanage et en pairie, avec droit d'échiquier ou de cour souveraine, à Pierre, son cinquième fils. L'année suivante, le nouveau comte suivit son père au voyage d'outre-mer, et deux ans plus tard, par son mariage avec Jeanne de Châtillon, il devint aussi comte de Blois, de

Digitized by Google

Chartres, de Dunois, seigneur de Guise et d'Avesnes. Il mourut en 1284 à Salerne, sans laisser d'enfants vivants, et ses deux comtés firent retour à la couronne. Philippe le Bel les donna au même titre, en 1293, à Charles de Valois, son frère, lequel, après sa mort, arrivée à Nogent-le-Roi, les transmit héréditairement à Charles II, son second fils, frère du roi Philippe de Valois, qui, malgré cette transmission héréditaire, lui en fit une nouvelle donation. Ce prince fut tué le 26 août 1346, à la bataille de Crécy, qu'il avait témérairement engagée et où il commandait l'avant-garde de l'armée française. Il eut pour successeur Charles III, l'un des fils nés de son second mariage avec Marie d'Espagne. Celui-ci s'étant fait dominicain en 1361, et étant devenu archevêque de Lyon, sa succession fut partagée entre Pierre et Robert, ses frères. Le comté d'Alençon échut à Pierre II, auquel ses exploits firent mériter le surnom de le Noble. En 1367, la seigneurie de Domfront fut réunie, en sa faveur, au comté d'Alençon. Dans la suite il hérita du comté du Perche, après la mort de son frère Robert, et mourut en 1404, au château d'Argentan, dont il avait acheté la seigneurie dès 1362. Il avait épousé, comme nous l'avons déjà dit, Marie de Chamaillard, fille du vicomte de Beaumont, dont il eut une nombreuse lignée. Jean Ier, dit le Sage, son fils aîné, lui succéda en 1404. Nous ne voyons guère dans la vie turbulente de ce prince, sans cesse en lutte contre le parti du roi de France et dévoué au roi d'Angleterre, ce qui put lui mériter un surnom si flatteur. Quoi qu'il en soit, le roi Charles VI, qui fut surnommé l'*Insensé*, avec lequel il s'était enfin réconcilié, érigea, en 1414, le comté d'Alençon en duché-pairie, pour terminer le différend que Jean avait avec le duc de Bourbon, qui prétendait, en sa qualité de duc, avoir la préséance sur lui, quoique plus éloigné de la branche royale. Ce furent ces deux princes qui, l'an 1415, firent perdre la funeste bataille d'Azincourt,

Digitized by Google

en l'engageant contre l'avis des autres chefs, tandis que le roi d'Angleterre cherchait à l'éviter et offrait même des conditions fort avantageuses. Le duc Jean y périt, après avoir tué de sa main le duc d'York et abattu d'un coup d'épée la couronne que le roi d'Angleterre portait sur son casque.

Jean II, surnommé le Beau, fils du précédent, né en 1409 au château d'Argentan, fut élevé sous la tutelle de Marie de Bretagne, sa mère, et fit ses premières armes à la bataille de Verneuil (1424), où il fut fait prisonnier par les Anglais. Pendant sa captivité, qui dura trois ans, il refusa avec dédain de prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre, et le duc de Bedfort, en prenant le titre du duc d'Alençon, toucha tous les revenus de ce duché. Jean acheta sa liberté la somme énorme de 300 000 écus d'or, pour le payement de laquelle il fut obligé de mettre en vente ses plus beaux domaines. Ce prince brillant et chevaleresque assista au premier entretien que Jeanne d'Arc eut avec Charles VII. La Pucelle, qui l'appelait le bon duc, le suivit avec l'armée française, qu'il commandait après la disgrâce du connétable de Richemont, fit avec lui les siéges de Jargeau et de Baugency, et ils battirent ensemble les Anglais, le 18 juin 1429, à la bataille de Patay, où Talbot fut fait prisonnier par Xaintrailles. Ce fut seulement en 1449 que le duc recouvra la ville d'Alençon par la bonne volonté des principaux habitants, qui lui ouvrirent l'une des portes pendant la nuit. En 1450, il se rendit au siége de Caen, où il se signala par sa valeur; il n'y eut, d'ailleurs, presque aucune expédition en Normandie et dans les pays voisins, pour en chasser les Anglais, à laquelle il ne prît une part active. Tour à tour dans la faveur ou dans la disgrâce de Charles VII, le duc d'Alençon, après tant de services rendus à l'État, crut devoir demander quelques dédommagements à son ingrat souverain, dont il n'obtint que des promesses qui ne furent jamais exécutées. C'est alors qu'il eut avec les Anglais des

Digitized by Google

intelligences qui furent découvertes par le roi. La cour des pairs le condamna à mort pour crime de haute trahison. Cette peine fut commuée en prison perpétuelle, dont il fut délivré par Louis XI, à son avénement, en reconnaissance des services qu'il en avait reçus lorsqu'il n'était que dauphin. Son amitié avait, en effet, grandement contribué à éveiller les soupçons de Charles VII contre le duc. Jean reconnut mal cette grâce; il se joignit aux princes mécontents, et fut l'un des chefs de la *Ligue du Bien public*. Il reprit ses intelligences avec les Anglais, fit un traité avec le duc de Bourgogne, fabriqua de la fausse monnaie, commit des meurtres et toutes sortes de mauvaises actions, indignes de son rang et de ses nobles antécédents. Louis XI le fit arrêter le 8 mai 1472; le duc fut jugé et condamné une seconde fois à mort. Le roi lui fit de nouveau grâce de la vie, le fit enfermer au château de Loches, où il avait été la première fois, et le fit enfin transférer à la tour du Louvre, d'où il sortit en 1476.

Jean II mourut peu de temps après, laissant de son mariage avec Marie, fille de Jean d'Armagnac, un fils nommé René, auquel la clémence de Louis XI restitua la succession de son père. René portait déjà les titres de comte du Perche et de vicomte de Beaumont. Ce prince menait une vie dissolue, sur laquelle ses serviteurs enchérissaient encore. Ce fut peut-être la cause qui suscita contre lui tant d'ennemis, qui, jaloux des grâces et des faveurs dont le roi l'avait comblé, cherchèrent à lui nuire dans l'esprit de cet ombrageux souverain. Ils ne réussirent que trop : soupçonné, à tort ou à raison, d'intrigues contre le roi, il fut arrêté en 1481, traîné de prison en prison jusqu'à Chinon, où on l'enferma dans une cage de fer d'un pas et demi de longueur. C'était là qu'on lui donnait à manger au bout d'une fourche à travers les barreaux, sans l'en tirer que tous les huit jours pour donner de l'air à la cage et la nettoyer.

Digitized by Google

Après douze semaines de cette abrutissante captivité, il fut transféré à Vincennes, pour y être jugé par une commission que le roi avait nommée à cet effet. Ce fut néanmoins le parlement qui prononça la sentence, le 22 mars 1482, et le condamna, par politique, à implorer la clémence du roi et à recevoir garnison royale dans ses châteaux. Charles VIII, parvenu au trône, reconnut, à certains égards, l'innocence du duc, et l'admit parmi les princes du sang à son sacre, où il représenta le duc de Normandie. En 1487, pour lui donner des marques plus éclatantes de sa faveur, il le rétablit dans tous ses droits. Depuis ce temps, René mena une vie paisible. Il mourut en 1492, et son fils Charles IV, seulement âgé de trois ans, lui succéda dans le duché d'Alençon.

Charles hérita encore, en 1497, des comtés d'Armagnac et de Rouergue. Sous le règne de Louis XII, il fit partie de plusieurs expéditions en Italie. Après avoir été fiancé, dès sa tendre jeunesse, à la fille du duc de Bourbon, la plus riche héritière de l'Europe, qui devint la femme du trop célèbre connétable de Bourbon, il épousa Marguerite de Valois, sœur de François Ier. Ce prince, à son avénement, conféra à son beau-frère le titre de premier prince du sang, lui délivra tous les biens de la maison d'Armagnac, et plus tard lui donna le duché de Berry. Charles, qui en plusieurs occasions avait fait preuve d'une grande valeur, qui s'était distingué à la bataille de Marignan, qui avait commandé l'avant-garde de l'armée royale dans les Pays-Bas, au préjudice du connétable de Bourbon, se démentit honteusement à la funeste journée de Pavie, où il commandait l'aile gauche de l'armée française. Voyant la défaite de l'aile droite, le désordre du corps de bataille et le roi prisonnier, la tête lui tourna, il ne songea plus qu'à sa sûreté personnelle, et, sans écouter son lieutenant, qui cherchait à le retenir, il courut à bride abattue jusqu'en France. Il mourut

Digitized by Google

de regret à Lyon, le 11 avril 1525, sans laisser de postérité. La duchesse Marguerite courut en Espagne, pour négocier de la délivrance de son frère avec l'empereur Charles-Quint. A son retour, en 1526, veuve d'un prince pour lequel elle n'avait jamais eu que du mépris, elle se remaria, dès le mois de janvier, avec le roi de Navarre Henri II, aïeul de notre Henri IV, et, malgré ces nouveaux liens, elle resta usufruitière du duché d'Alençon. On sait combien cette *Reine de Navarre* s'est rendue illustre dans l'histoire de la littérature du XVIe siècle. On sait les vers touchants qu'elle fit pour François Ier, ce frère qu'elle aimait si tendrement et qui ne l'appelait jamais que sa *Mignonne* et la *Marguerite des Marguerites*.

Depuis l'époque de son premier mariage (1509) jusqu'à sa mort, Marguerite résida presque constamment dans sa ville d'Alençon. Elle avait réuni à sa cour beaucoup d'hommes de lettres, et leur nombre augmenta lors des persécutions dirigées contre les partisans de Luther. Alençon devint l'asile des savants persécutés : à leur tête, il faut placer l'illustre Charles de Sainte-Marthe, échappé aux flammes de l'Inquisition à Grenoble. Guillaume le Rouillé, Thomas Cormier, Nicolas de Danguye, évêque de Séez, Clément Marot, Bonaventure Desperriers, Sylvius de la Haye, Antoine le Maçon, traducteur de Boccace, faisaient avec lui les délices et l'ornement de cette cour, de cette Académie, présidée par une belle, spirituelle et savante princesse, que ses contemporains ont appelée *la dixième Muse*.

La reine de Navarre étant morte, le 2 décembre 1549, au château d'Odos en Bigorre, le duché d'Alençon, malgré les contestations des héritiers collatéraux du duc Charles IV, fit retour à la couronne. Après la mort de François II, Charles IX céda ce duché, avec le comté du Perche, à la reine Catherine de Médicis, sa mère, soit par assignat de dot et de douaire, soit par pur bienfait. Celle-ci en jouit jusqu'en

Digitized by Google

1566, et les remit au roi, qui donna Alençon à François, son plus jeune frère, alors âgé de douze ans. On sait comment ce prince ambitieux, mal fait de corps et d'esprit, ruina ses propres affaires ou troubla celles du royaume par son inconstance, ses indiscrétions et ses perfidies.

Dès le commencement du règne de Charles IX, les protestants se portèrent aux plus violents excès dans la ville d'Alençon ; ils pillèrent les églises de Notre-Dame, de Saint-Blaise et du couvent de l'*Ave-Maria*. Les catholiques furent obligés de s'armer contre ces forcenés pour protéger leur vie, incessamment menacée. On vit l'un d'eux, chef de la corporation des bouchers, réunir ses compagnons, les faire armer de leurs assommoirs, de leurs coutelas, et, suivis de leurs chiens, ils escortèrent ainsi la procession le jour de la Fête-Dieu. Depuis ce temps, et en commémoration de cet événement, les bouchers d'Alençon, ainsi armés et escortés, firent tous les ans une procession solennelle qui ne cessa qu'en 1789. Cependant les protestants du Mans vinrent au secours de leurs coreligionnaires, s'emparèrent de la ville et pillèrent de nouveau les églises. L'ordre se rétablit enfin dans la cité, où il paraît que les catholiques et les protestants se partagèrent, par égales portions, les fonctions municipales.

Catherine de Médicis n'avait jamais pu pardonner à Montgommery, l'un des seigneurs du pays, le meurtre involontaire d'Henri II, son mari ; aussi elle le poursuivait avec une haine aveugle. Celui-ci, fervent protestant et soldat intrépide, propageant la foi nouvelle dans toute la contrée, était devenu la terreur des catholiques. Il s'empara d'Alençon, qu'il fut bientôt obligé de quitter, pour aller rejoindre l'armée du prince de Condé à la Rochelle. A l'époque de la Saint-Barthélemy, les catholiques se préparaient à prendre une revanche éclatante; mais ils furent maintenus dans la modération par Matignon, gouverneur de la basse Normandie. Il sauva ainsi les protestants, très-nombreux dans

Digitized by Google

le pays; ceux-ci, deux ans après, s'emparèrent une seconde fois d'Alençon.

En 1519, quand le duc François parvint à s'échapper de la cour, où son frère Henri III le retenait presque prisonnier, il se réfugia dans sa ville ducale d'Alençon, où le roi de Navarre, depuis Henri IV, ne tarda pas à venir le rejoindre, pour mettre à exécution les plans qu'il avait combinés avec lui. Ce fut à Alençon qu'Henri fit sa rentrée dans l'Église protestante, et renia publiquement le catholicisme, qu'on lui avait fait embrasser, le poignard sous la gorge, le jour de la Saint-Barthélemy.

François étant mort à Château-Thierry, le 10 juillet 1584, sans laisser de postérité, le duché d'Alençon fut de nouveau réuni à la couronne. Pendant la Ligue, il devint le théâtre de la guerre; la ville était restée fidèle à Henri III, mais elle fut prise et rançonnée par le duc de Mayenne. Sous le règne d'Henri IV, le maréchal de Biron l'assiégea à la tête de l'armée royale; son artillerie y fit un dégât considérable, et les ligueurs furent contraints à capituler. Comme le roi avait le plus pressant besoin d'argent, il se fit payer par la ville 17 000 écus qu'elle devait au duc de Mayenne, sur le prix de sa capitulation. Plus tard Henri IV engagea au duc de Wurtemberg la ville et le duché, qui ne furent rachetés que sous la régence de Marie de Médicis.

Compris par la suite dans l'apanage de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, le duché d'Alençon passa, en 1660, à Isabelle, sa seconde fille, mariée plus tard à Joseph de Lorraine, duc de Guise. C'était la sœur de la duchesse de Montpensier, la *grande Mademoiselle*. Mme de Guise a été bien diversement appréciée. Suivant les uns, à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, elle commença la persécution contre les protestants de son duché, alla jusqu'à faire exhumer leurs restes et les fit jeter à la voirie, pour réunir leur cimetière à ses jardins d'Alençon. Suivant d'au-

Digitized by Google

tres, la ville n'oubliera jamais les exemples de vertus que cette noble princesse lui donna, ni les abondantes aumônes que son intarissable charité lui fit verser dans le sein des indigents. Elle mourut en mai 1696. Le duché fut alors donné à Charles de France, fils du dauphin, qui mourut en 1714; et il fit en dernier lieu partie de l'apanage de Monsieur, frère de Louis XVI, depuis Louis XVIII.

Pendant la Révolution, Alençon subit plutôt qu'il ne provoqua l'agitation générale qui suivit l'explosion de 1789.

Selon l'expression d'un écrivain du pays, cette révolution, si fatale au dernier duc, n'a point occasionné dans la ville autant de malheurs que dans beaucoup d'autres endroits. Pendant qu'on immolait à Caen M. de Belzunce, on a conservé à Alençon M. de Caraman. « Un seul capucin a été victime [1]. » Après le 31 mai, cette ville sembla d'abord se prononcer pour le parti girondin, auquel elle avait donné Vélazé, l'un de ses plus énergiques représentants. Mais elle se soumit bientôt à l'autorité de la Convention. La même année, après la défaite des Vendéens au Mans, un grand nombre de ces malheureux soldats furent pris et conduits à Alençon, où on les fusilla. Plus tard, les environs furent ravagés et ensanglantés par les chouans, qui, sous la conduite de Georges Cadoudal et de M. de Frotté, leur dernier chef, faisaient d'énergiques mais vains efforts pour soutenir une cause désespérée. L'arrestation et la fin malheureuse de M. de Frotté mirent un terme à ces désordres, et, depuis ce temps, Alençon n'a pas cessé de jouir de la plus grande tranquillité et du calme le plus profond.

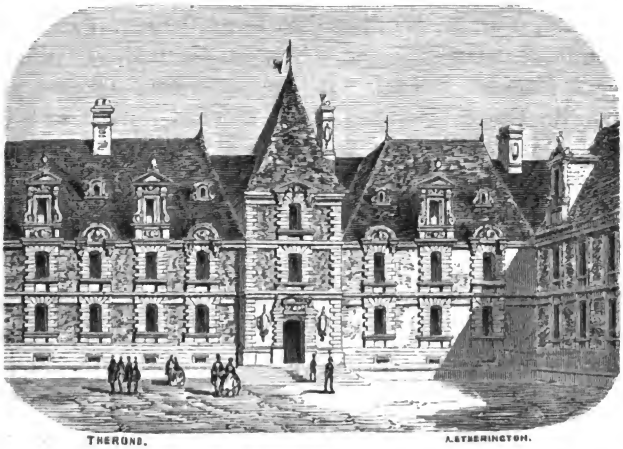
L'embarcadère, beau bâtiment de pierres de taille avec soubassement de granit, est situé vers le nord et tout près de la ville, presque au point de jonction des deux routes de Rouen et de Paris, à l'angle desquelles s'étend un vaste

1. *Histoire d'Alençon*, par l'abbé Gauthier (sans date).

Digitized by Google

champ de foire, de 20 000 mètres de superficie, ombragé sur ses trois côtés d'avenues de marronniers. Un beau chemin macadamisé, où s'élèvent déjà de superbes maisons, vous conduit en ligne légèrement oblique au chef-lieu du département de l'Orne.

Alençon est situé sur l'extrême limite de son département, dans une plaine vaste et fertile, entourée de forêts,



La préfecture d'Alençon.

au confluent de la Sarthe et de la Briante, qui, avant de se réunir, l'enveloppent presque tout entier dans leurs contours. La ville est flanquée de cinq faubourgs qui s'étagent sur les diverses routes qui la traversent, ou sont séparés d'elle par l'une ou l'autre de ces deux rivières. Ses rues principales, ses rues les plus nouvellement percées, sont généralement larges et bien bâties. Les anciens quartiers, plus irrégulièrement percés, n'offrent point, pour ainsi dire, de ces ruelles tortueuses, aux maisons de bois surplombant les unes sur les autres, si fréquentes dans les villes de

Digitized by Google

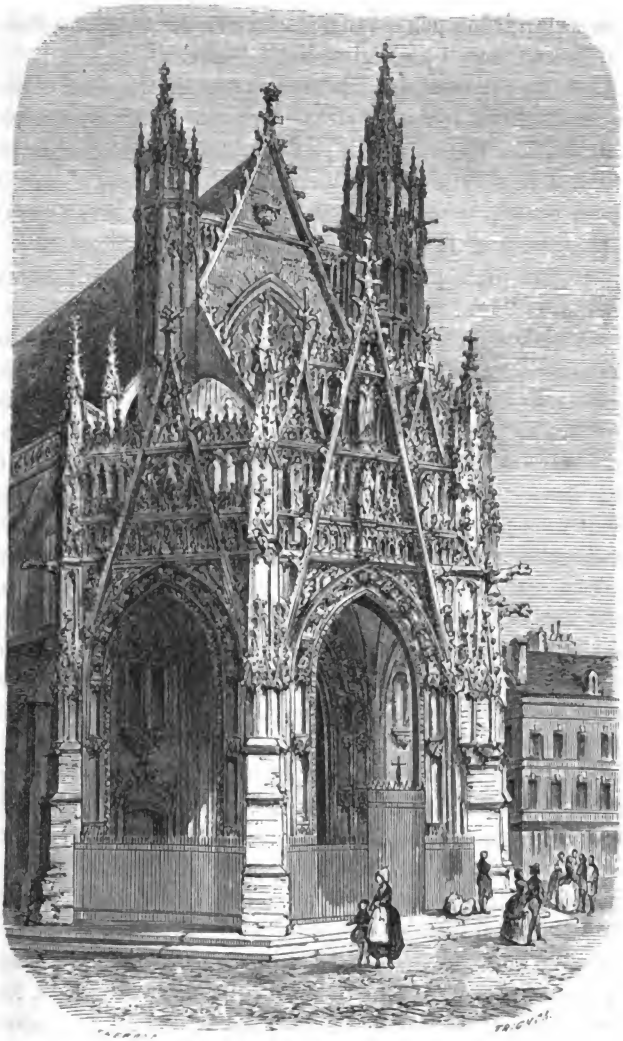
Normandie : l'ensemble général en est triste, froid et silencieux.

Nous entrons dans la ville par le faubourg de Saint-Blaise, qui lui est incorporé aujourd'hui. La rue de ce nom, large et bien bâtie, est peut-être la plus animée de toutes ; elle sert de tête aux routes de Bretagne, du Maine, de Paris et de Rouen ; elle est le centre des voyageurs, qui y trouvent leurs hôtels et de nombreux cafés. Le premier monument que nous y rencontrons, à droite, est l'hôtel de la préfecture, l'ancienne Intendance, triste bâtiment en briques, construit au XVIIe siècle par Froment de La Renaudière, augmenté et habité par Mme de Guise, lorsqu'elle venait résider dans sa ville ducale. Au sommet des deux piliers de la grille s'éploient deux aigles dorées : ce sont les armoiries du nouvel empire, qui rappellent celles de la ville portant *d'azur à l'aigle à deux têtes éployée d'or.*

La rue Saint-Blaise finit au carrefour où commencent, à gauche, la rue de *Casault*, et à droite celle du *Cours.* Ces deux rues sont modernes et suivent la ligne des anciens remparts, dont les débris, flanqués de bastions semi-circulaires, se cachent derrière les murs de la rue du Cours, qui, bordée de larges trottoirs, conduit à la grande place sur laquelle s'élève la *Halle aux toiles.*

Au point d'intersection de ces rues, reliant entre eux les anciens remparts, s'élevait autrefois la porte de Séez, derrière laquelle s'ouvrait, comme elle s'ouvre encore aujourd'hui, la *Grande-Rue*, la rue principale du vieil Alençon. Elle est toujours la grande rue marchande, l'artère principale de la ville moderne, à laquelle viennent aboutir latéralement d'autres rues qui se bifurquent et se ramifient dans les différents quartiers. Laissons à droite la *rue du Jeudi*, conduisant à la *place du Palais*, sur laquelle se tient un marché le jour de la semaine auquel cette rue a emprunté son nom. Nous arrivons à la *rue du Bercail*, qui devrait

Digitized by Google



Église Notre-Dame d'Alençon.

Digitized by Google

bien s'élargir un peu pour nous laisser contempler à l'aise le délicieux portail de l'église Notre-Dame.

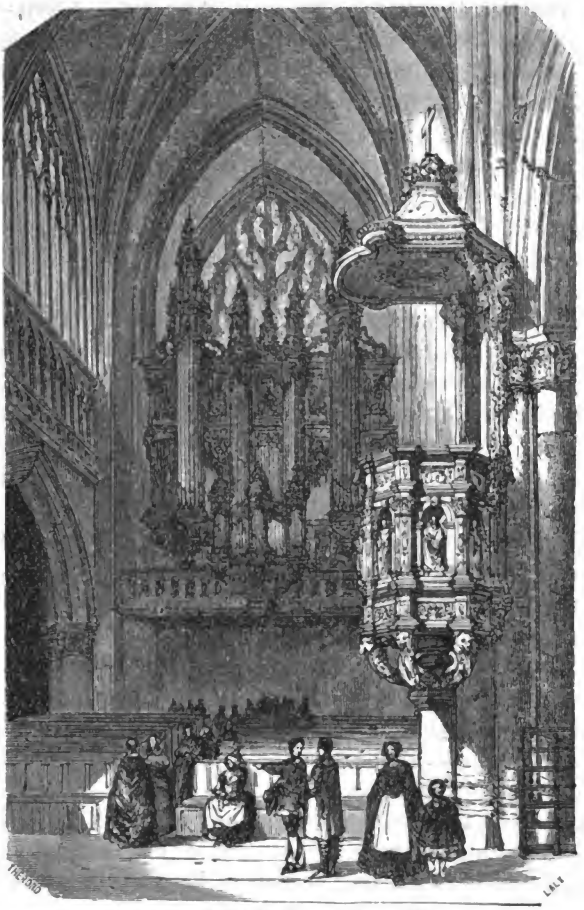
Cette église n'est plus, hélas! que la moitié d'un monument. En 1774, le feu du ciel dévora son chœur et sa flèche élancée, qui élevait à 145 pieds de hauteur son gracieux profil. Par surcroît de malheur, on les remplaça par le chœur actuel, auquel on imposa cet affreux clocher, du style le plus lourd et le plus mesquin qu'on puisse imaginer. Il n'y a donc plus que la nef et le portail qui doivent attirer votre attention.

Mais comment vous décrire cet élégant portail, ses trois grandes entrées en ogive, que précède une façade aussi légère que hardie? ces clochetons octogones, hérissés d'aiguilles à crochets s'élevant au-dessus des massifs de la nef, et dont la structure délicate s'harmonise si bien avec les aiguilles des contre-forts et les balustrades du comble ? Comment vous dire cette grande entrée du milieu, accompagnée de deux autres plus petites, obliquant à droite et à gauche, précédées d'un porche non moins élégant, surmonté comme elles de pinacles aigus, d'arcades légères, d'aiguilles hérissées de feuilles et de fleurs, de fines découpures et de dentelles de pierre, à travers lesquelles se joue si merveilleusement la lumière du ciel? Nous laissons ce soin à l'habile crayon de M. Thérond, notre plus puissant auxiliaire.

Sur la grande arcade du milieu s'élèvent six statues de moyenne grandeur, disposées sur deux lignes et représentant la Transfiguration. « L'une de ces statues, celle de saint Jean, dit M. de La Sicotière, tourne assez irrévérencieusement le dos au spectateur. Une vieille tradition populaire veut que, lors du pillage de cette église par les protestants, en 1562, la statue se soit ainsi retournée tout à coup, au moment où ils portaient sur elle une main sacrilége. Elle ajoute que, frappés de crainte à cet aspect, ils n'osèrent pousser plus loin leur dévastation. La statue a toujours, et

Digitized by Google

de toute nécessité, tourné le dos à la rue, et même il est probable qu'elle n'était pas encore placée en 1562. »



L'intérieur de l'église Notre-Dame d'Alençon.

A l'intérieur, la nef a 31 mètres de longueur, 9 de

Digitized by Google

largeur et 19 de hauteur. Les collatéraux ont 4m,50 de largeur, sur une hauteur de 7m,08. Leurs piliers massifs, en pentagone irrégulier, supportent des arcades trop basses, peu en harmonie avec l'élégance de la partie principale de l'édifice. Dans le collatéral de droite, on lit la date de 1477, qui donne à peu près celle de tout le monument, dont l'architecture paraît appartenir à la seconde moitié du XVe siècle. De chaque côté de la nef, cinq grandes arcades ogivales, appuyées sur sept piliers, supportent une galerie fort étroite, composée de six arcades trilobées, à l'angle extérieur desquelles s'épanouissent de gros bouquets de feuillage déchiqueté. Au-dessous de ces arcades règne une balustrade dont les compartiments sont découpés en quatre feuilles à pointes aiguës. A l'étage supérieur s'ouvrent également de chaque côté cinq grandes fenêtres ogivales, dans le style flamboyant, encore garnies de magnifiques verrières, à travers lesquelles pénètre un jour mystérieux, inondant de ses reflets chatoyants la magique ornementation de la voûte.

Cette voûte est d'une extrême légèreté; son épaisseur ne dépasse pas 12 ou 15 centimètres. Elle offre une grande complication d'arceaux prismatiques s'élançant du haut de chacun des sept piliers, se croisant et se recroisant dans tous les sens, de manière à former un vaste réseau, un inextricable filet, entre les mailles duquel, au milieu des ornements délicatement variés, rampent, grimpent et courent une multitude d'animaux fantastiques, que le sculpteur a prodigués au gré de son capricieux ciseau.

Les vitraux des dix grandes fenêtres de la nef datent tous de la première moitié du XVIe siècle. Ils représentent d'abord l'arbre de Jessé, puis des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, depuis la création du premier homme jusqu'aux miracles du Sauveur.

L'église possède un assez joli buffet d'orgues et un bel

Digitized by Google

autel à la romaine. On y remarque surtout la chaire à prêcher, qui porte la date de 1536, et à laquelle on arrive par un escalier pratiqué dans le pilier contre lequel elle est adossée. Si l'on en croit la tradition, elle fut faite par un condamné à mort qui obtint sa grâce pour prix de ce travail. Au milieu de divers ornements de la Renaissance, de mascarons, de guirlandes et de sentences sacrées, se dressent les figures des quatre Évangélistes, appliquées sur ses différentes faces. Après la cathédrale de Séez, que nous irons bientôt visiter, Notre-Dame d'Alençon est, sans contredit, le plus remarquable édifice religieux du département de l'Orne.

En quittant l'église, faites quelques pas dans la *rue du Bercail*, vous trouverez, à droite, au fond d'une petite cour précédée d'une grille, un petit hôtel à l'angle duquel s'élève une tourelle à toit conique. C'est là que siége le Tribunal de commerce, dans une salle revêtue de fort belles boiseries du temps de Louis XIII.

Reprenez la *Grande-Rue*, suivez-la jusqu'à la rue *aux Cieux*, qu'on nommait autrefois la rue *aux Sieurs*, parce que les échevins y demeuraient. Cette rue vous conduira à la Halle aux blés, vaste rotonde, lourde et massive, dans laquelle on a plus sacrifié à la commodité qu'à l'élégance. A l'un des angles de la place, est un jardin où l'on entend murmurer les eaux de la Briante, et dont l'épais ombrage cache la maison où mourut l'évêque de Narbonne, le frère du malheureux Fouquet, surintendant des finances de Louis XIV. La rue *des Filles-Notre-Dame* vous conduira de là à la grande place *Bonaparte*, qui fut ensuite la place *Bourbon*, à laquelle nos révolutions successives ont fait donner le nom neutre de *place d'Armes*. Vous êtes en face du plus beau quartier d'Alençon. C'est la *rue de Bretagne*, bordée d'élégantes maisons et coupée à angle droit par des rues régulièrement percées. Vous trouvez sur cette place

Digitized by Google

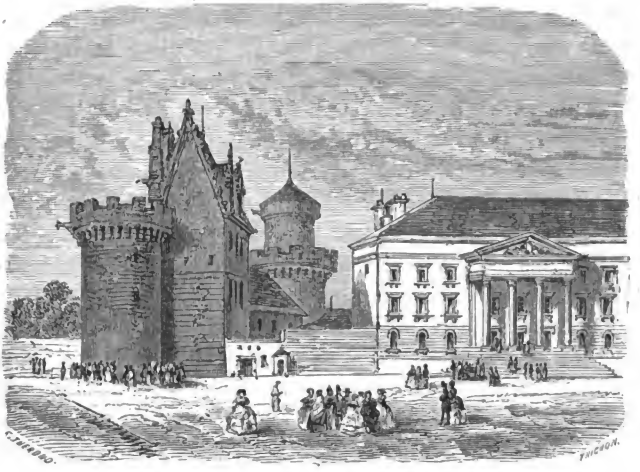
l'*hôtel de ville*, assez bel édifice, construit en 1783; le *palais de justice*, avec son fronton triangulaire, supporté sur quatre colonnes, construit dans le courant de ce siècle; enfin, le vieux château des comtes et des ducs d'Alençon, dont la plus grande et la plus ancienne partie fut démolie en 1781 : ce qui en reste encore sert actuellement de prison. C'est une magnifique tour du XIVe siècle, qu'on appelle la *Tour couronnée*, dont la base imposante s'élève à 20 mètres environ de hauteur, jusqu'à une galerie d'immenses créneaux à mâchicoulis, du centre de laquelle part une autre tour moins large que termine un toit conique; puis un grand pavillon, précédé d'une porte flanquée de deux énormes tours également couronnées de créneaux, spécimen très-bien conservé de l'architecture militaire du XVe siècle. Cette porte, dont la Briante remplit les profonds fossés, fut, en effet, commencée par le duc Jean II, et était à peine achevée à la fin du XVe siècle.

Une sombre légende, conservée par une complainte dont il existe plusieurs variantes, se rattache à la Tour couronnée. Elle servait, dit-on, de demeure aux gouverneurs du château. L'un de ses plus anciens châtelains, au retour d'une absence prolongée, trouva un chevalier qui se vanta d'avoir triomphé de la fidélité de sa jeune épouse, et lui montra, pour preuve de son succès, l'anneau nuptial et les bijoux que la femme coupable avait reçus de son mari comme premiers gages d'amour. Le châtelain irrité monta à la chambre conjugale, saisit par les pieds l'enfant que la châtelaine venait de mettre au jour et lui fracassa la tête contre la muraille. Quant à la mère, il la fit attacher à la queue d'un cheval fougueux, qu'on lança au galop à travers la campagne. La malheureuse fut ainsi emportée, laissant un lambeau de sa chair à chacun des buissons, à chacun des cailloux. Quand le coursier s'arrêta haletant et épuisé, Marie Anson respirait encore. Le châtelain, revêtu de l'habit

Digitized by Google

d'un prêtre, s'approcha d'elle pour recueillir sa confession, pour obtenir un aveu qui pût justifier cette horrible vengeance. Marie Anson put lui montrer son anneau nuptial et les bijoux qu'elle tenait de lui ; le félon chevalier les avait fait habilement contrefaire et s'en était servi pour accuser une femme trop vertueuse au gré de ses désirs criminels.

L'épouse pardonna sa mort à son mari, mais non celle de son enfant, qui n'avait pas reçu le baptême.



Le palais de justice et le château des ducs d'Alençon.

Depuis ce temps le spectre de Marie Anson, vêtu d'un blanc suaire, tenant entre ses bras un enfant tout sanglant, revient chaque nuit dans la tour, pousse un cri lamentable et disparaît.

Derrière l'hôtel de ville est une rue qui traverse la Briante et conduit à une grande promenade publique.

A la suite de la Grande-Rue est celle de *Saint-Léonard*,

Digitized by Google

dans laquelle se trouve l'église du même nom, grand édifice de la fin du XVe siècle, d'une architecture triste et froide, sans aucun de ces brillants ornements qui surabondent dans l'église Notre-Dame.

Dans la vieille ville, nous devons encore signaler le *Lycée impérial* et *la Bibliothèque publique*, riche de 12 000 volumes, qui occupe l'étage supérieur de la chapelle de cet établissement.

Le plus considérable des faubourgs d'Alençon est celui de *Montsort*. Il en est séparé par la Sarthe, que l'on traverse sur deux ponts auxquels aboutissent deux rues, partant toutes deux de la Grande-Rue. La première traverse le *Pont-Neuf*, la place des Poulies, et va rejoindre la route du Mans; la seconde, qui se prolonge jusque devant la porte du château, traverse un pont beaucoup plus ancien, nommé le *pont de Sarthe*. N'importe où nous la rencontrions, cette rivière est toujours belle. Au pont de Sarthe, elle reparaît accompagnée de ses fidèles peupliers; elle s'élargit, fait tourner des moulins et égaye tout le quartier du doux murmure de ses eaux écumantes.

Montsort appartenait jadis au diocèse du Mans et à une juridiction qui n'était point celle de la ville dont il était si proche voisin. Pour éviter les inconvénients d'un tel état de choses, on l'a réuni administrativement à Alençon et incorporé comme lui au département de l'Orne et au diocèse de Séez.

Pendant le XIVe siècle, Alençon ayant eu beaucoup à souffrir des ravages des *Grandes compagnies*, on fut obligé de raser ses faubourgs, le prieuré de Saint-Yves et l'Hôtel-Dieu de Monsort, afin d'empêcher l'ennemi de s'y fortifier. L'*église Saint-Pierre* de Monsort, quoique de fort ancienne fondation, n'offre rien de remarquable. Tout récemment, M. de La Sicotière a remarqué, dans le plein de ses murs latéraux, des pierres disposées en arêtes de poisson (*opus*

Digitized by Google

spicatum), indices irrécusables d'une construction qui ne peut être postérieure au commencement du XIe siècle.

Alençon, actuellement chef-lieu du département de l'Orne, était avant la Révolution le siége d'une intendance, d'un gouvernement général, d'un bailliage, d'une prévôté et d'une généralité.

Nous reléguerons à l'index qui suit ce volume quelques détails sur l'administration et sur le commerce de cette ville; mais nous devons ici à nos lectrices quelques détails sur ce célèbre *point d'Alençon*, cette vaporeuse dentelle qui les pare si bien, tout en ruinant leurs maris, en enrichissant les lingères qui la vendent et en nourrissant à peine les mains industrieuses qui la fabriquent. Nous les emprunterons à Odolant Desnos, l'un des historiens du pays.

« . . . Primitivement cette dentelle se fabriquait à Venise; mais Colbert, voulant enlever cette industrie à l'étranger, dont le luxe français se trouvait tributaire pour cet objet, fit venir de cette ville une dame nommée Gilbert, native d'Alençon et habile à fabriquer cette dentelle; il lui fit une avance de 150 000 francs. Dès lors cette dame forma des cuvrières, monta la manufacture de *Points de France* à Alençon, la fit constituer par lettres patentes du 5 août 1676, et obtint un privilége exclusif jusqu'en 1685.

« Malgré ces mesures, Louis XIV, pour assurer une garantie de durée et de propriété à cette fabrique, prohiba en outre l'entrée des dentelles de Venise, de Gênes, de Flandre et d'Angleterre, par une ordonnance de 1684. Depuis cette époque jusqu'en 1812, la fabrication du point d'Alençon ne fit que prospérer, et la plupart des familles riches de cette ville doivent leur fortune à cette industrie. La fabrication du point d'Alençon est fort longue; elle employait autrefois environ 2000 ouvrières, qui gagnaient jusqu'à 2 francs par jour. Ces ouvrières se servaient de fils qui valaient de 100 à 1800 francs la livre, qu'on tirait de Flandre, et leurs

Digitized by Google

produits étaient dirigés sur Paris ou exportés dans toute l'Allemagne. Maintenant, cette industrie, qui s'étendait jusqu'aux environs d'Argentan, est totalement tombée. »

Alençon vit naître le Girondin Velazé, auteur d'un traité estimé sur les lois pénales; proscrit le 31 mai, il refusa de s'évader; condamné à mort, il se perça le cœur avec un poignard qu'il tenait caché, et tomba ainsi devant ses juges. Il fut aussi la patrie du naturaliste La Billardière; du folliculaire Hébert, rédacteur du sinistre journal intitulé le *Père Duchesne;* des lieutenants généraux Bonnet et Ernouf; du célèbre Des Genettes, médecin en chef de l'armée française; de J. Odolant Desnos, écrivain fécond, auteur de *Mémoires historiques* sur Alençon, etc. Dans cet Itinéraire, qui doit son seul mérite aux jolies vignettes dont il est illustré, nous ne pouvons oublier de mettre au nombre des hommes célèbres d'Alençon celui qui fut le doyen de la gravure sur bois française, qu'il avait retrouvée ou plutôt conservée et perfectionnée dans ce pays. Pierre-François Godard naquit à Alençon le 21 janvier 1768, et mourut à Saint-Denis-sur-Sarthe, le 22 juillet 1838. Chez cet éminent artiste, le talent était rehaussé par la modestie la plus vraie. Malgré ses nombreuses occupations industrielles, il a trouvé le temps de graver une prodigieuse quantité de sujets de tous genres, dont le nombre ne s'élève pas à moins de huit mille, tous dessinés et presque tous composés par lui.

Il a laissé un fils qui est déjà l'une des gloires de la gravure française, et dont le burin savant, la manière large et sévère, promettent encore beaucoup de chefs-d'œuvre.

« Les environs d'Alençon fournissent en abondance ce beau granit qui, sous le nom de granit d'Alençon, s'exporte jusqu'à Paris et au delà. La teinte en est grise, et non bleuâtre ou rougeâtre, comme sur certains autres points de la Normandie. Le feldspath y domine, blanc, un peu grenu ou laminaire; le quartz s'y rencontre en grains assez gros

Digitized by Google

et de couleur grise ; le mica, peu abondant, est noir ou gris. Ce sont les parcelles de mica, mêlées au sable, qui brillent au soleil d'un assez vif éclat, et dans lesquelles le vulgaire croit voir la poussière des fameux diamants d'Alençon. Ces prétendus diamants ne sont autre chose que des cristaux de quartz enfumés, que l'on rencontre en géodes dans de petites cavités ou fissures de granit, aux environs d'Alençon, et particulièrement dans les carrières du Pont-Percé. Ils sont d'une belle eau, transparents, d'un brun plus ou moins foncé, et se taillent parfaitement ; on en a trouvé, autrefois surtout, d'une grosseur remarquable. Ils forment plutôt un objet de curiosité que de commerce.

« On trouve parfois, dans le même granit, des aiguilles réunies en forme de rose, de la variété d'émeraude, jaunâtre, connues sous le nom de béryl. On n'en tire aucun parti.

« Le kaolin, qui provient de la décomposition du feldspath, se trouve également aux environs d'Alençon, notamment à Montpertuis et à Chevigny. C'est une pâte blanchâtre, onctueuse au toucher, malheureusement salie par la présence de certains corps étrangers, et qu'au lieu d'employer à la fabrication de la porcelaine, comme on le fait en Chine et sur les autres points de la France où elle se rencontre, on mêle à l'argile, dans les ateliers du voisinage, pour fabriquer des poteries ou des faïences grossières.

« Les environs d'Alençon sont d'une grande richesse au point de vue géologique, et présentent, dans une étroite étendue, la réunion des terrains les plus variés. » (*L. de La Sicotière.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE SECTION.

De Paris a Laval..... 1
I. De Paris à Versailles, par la rive gauche et la rive droite.. 1
La rive gauche..... 1
La rive droite..... 11
II. Versailles, la ville et le château..... 18
III. De Versailles à Rambouillet..... 29
IV. Rambouillet..... 46
V. De Rambouillet à Chartres..... 56
VI. Chartres..... 73
VII. De Chartres à la Loupe..... 92
VIII. De la Loupe à Nogent-le-Rotrou..... 103
IX. Nogent-le-Rotrou..... 109
X. De Nogent à la Ferté-Bernard..... 118
XI. De la Ferté-Bernard au Mans..... 130
XII. Le Mans..... 138
XIII. Du Mans à Sillé-le-Guillaume..... 161
XIV. De Sillé-le-Guillaume à Évron..... 171
XV. D'Évron à Laval..... 189

DEUXIÈME SECTION.

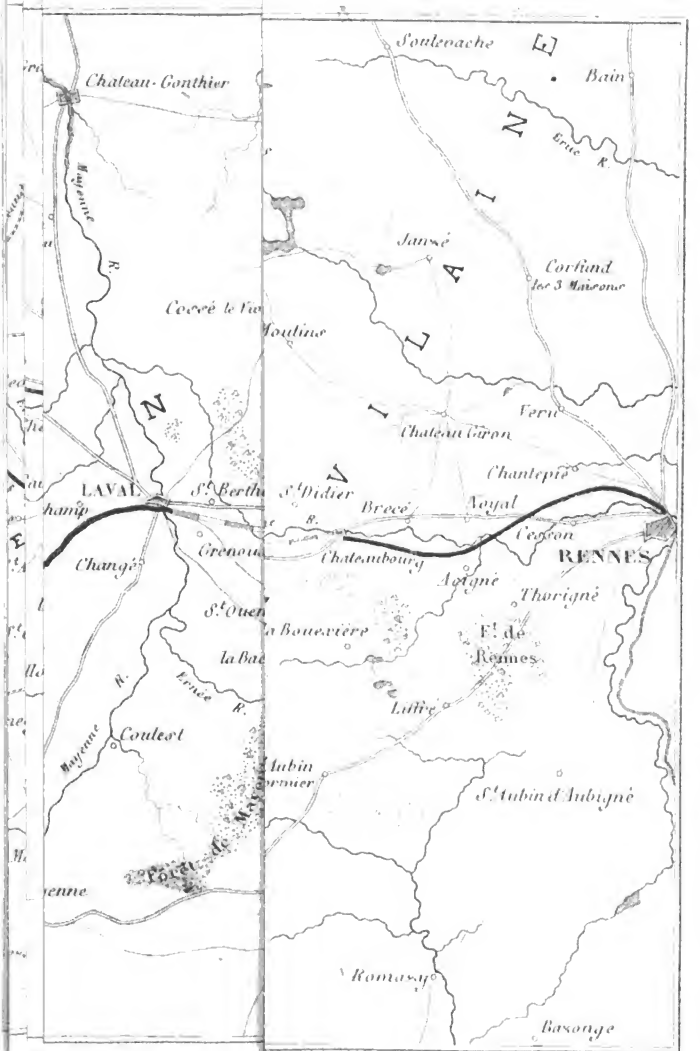
(Nouvelle pagination.)

Du Mans a Alençon..... 1

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation,
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

CATALOGUE
DE LA BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER
PAR SÉRIES DE PRIX.

Volume à 30 centimes.

Le Parc et les grandes Eaux de Versailles (*Fr. Bernard*).

Volumes à 50 centimes.

Petit guide de Paris à Rouen.
Petit guide de Paris à Nantes.
Petit guide de Paris au Havre.
De Paris à Corbeil.
Enghien et la vallée de Montmorency.
Promenade au château de Compiègne.
Gutenberg (*de Lamartine*).
Héloïse et Abélard (*id.*).
Histoire du siége d'Orléans (*Jules Quicherat*).
Assassinat du maréchal d'Ancre.
La Conjuration de Cinq-Mars.
La Conspiration de Walstein.
La Vie et la Mort de Socrate.
Légende de Charles le Bon.
La Jacquerie.
La Saint-Barthelémy.
La Mine d'ivoire.
Pitcairn.
La Bourse (*de Balzac*).
Scènes de la vie politique (*id.*).
Zadig (*Voltaire*).
Jonathan Frock (*Henri Zschokke*).
Costanza (*Cervantès*).
La Bohémienne de Madrid (*Cervantès*).
Voyage à la recherche de la santé (*Sterne*).
Le Joueur (*Regnard*).
L'Avocat Patelin (*Brueys*).
La Métromanie (*Piron*).
Le Philosophe sans le savoir (*Sedaine*).

Volume à 75 centimes.

Petit guide de l'étranger à Paris (*Fr. Bernard*).

Volumes à 1 franc.

Petit guide de l'étranger à Paris (*Fr. Bernard*). Relié.
Petit guide illustré de Paris, édition allemande (*Wilhelm*).
Petit guide illustré de Paris, édition anglaise (*Fielding*).
De Strasbourg à Bâle (*Fr. Bernard*).
De Paris à Orléans (*Moléri*).
D'Orléans à Tours (*A. Achard*).
D'Orléans au centre (*id.*).
Versailles (*Fr. Bernard*).
Fontainebleau (*id.*).
Mantes (*Moutié*).
Vichy (*L. Piesse*).
Les Ports militaires de la France (*E. Neuville*).
Le Cid Campéador (*de Monseignat*).
Saint Dominique (*E. Caro*).
Saint François d'Assise et les Franciscains (*Fr. Morin*).

Digitized by Google

Guillaume le Conquérant, revu par M. *Guizot*.
Christophe Colomb (*de Lamartine*).
Fénelon (*id.*).
Geneviève (*id.*).
Graziella (*id.*).
Nelson (*id.*).
Jeanne d'Arc (*Michelet*).
Louis XI et Charles le Téméraire (*id.*).
Mazarin (*H. Corne*).
Richelieu (*id.*).
Histoire d'Henriette d'Angleterre (*Mme de La Fayette*).
Pie IX (*de Saint-Hermel*).
Charlemagne et sa cour (*B. Hauréau*).
Tancrède de Rohan (*Henri Martin*).
Deux Années à la Bastille (*de Staal*).
Campagne d'Italie (*Giguet*).
Édouard III (*Guizot*).
Les Émigrés français dans la Louisiane.
Les Convicts en Australie.
Voyage de Levaillant en Afrique.
Voyage du comte de Forbin à Siam.
Voyage en Californie (*E. Auger*).
Les Iles d'Aland (*Léouzon Le Duc*).
Ernestine. — Caliste. — Ourika.
François le Champi (*George Sand*).
La Mare au diable (*id.*).
La petite Fadette (*id.*).
Contes excentriques (*C. Newil*).
L'Amour dans le Mariage (*M. Guizot*).
Pierrette (*de Balzac*).
Les Oies de Noël (*Champfleury*).
La Colonie rocheloise (*abbé Prevost*).
Le Lion amoureux (*F. Soulié*).
Militona (*Th. Gautier*).
Palombe (*J. Camus*).
Paul et Virginie (*B. de Saint-Pierre*).
Stella et Vanessa (*L. de Wailly*).
Les Arlequinades (*Florian*).
Théâtre choisi de *Lesage*.
La Bataille de la vie (*Dickens*).
La Mère du Déserteur (*Walter Scott*).
Le Grillon du Foyer (*Dickens*).
Jane Eyre (*Currer-Bell*).
La Jeunesse de Pendennis. — Le Diamant de famille (*Thackeray*).
Le Tueur de lions (*Jules Gérard*).
Le Mariage de mon grand-père.
Lettres choisies de lady *Montague*.
Nouvelles d'Edgard Poë.
Contes d'*Auerbach*.
La Fille du Capitaine (*Pouschkine*).
Roméo et Juliette (*Gœthe*).
Werther (*id.*).
Tarass Boulba (*N. Gogol*).
Nouvelles choisies de *N. Gogol*.
Nouvelles choisies du comte *Sollohoub*.
Aladdin ou la Lampe merveilleuse.
Djouder le Pêcheur.
Contes merveilleux d'*Apulée*.
Le Jardinage (*Ysabeau*).
La Télégraphie électrique (*V. Bois*).
Les Chemins de fer français (*id.*).
Fables de *Fénelon*.
Voyages de Gulliver (*Swift*).
Enfances célèbres (*Mme L. Colet*).
Anecdotes du règne de Louis XVI.
Anecdotes du temps de la Terreur.
Anecdotes du temps de Napoléon Ier.
Anecdotes historiques et littéraires.
Aventures de Cagliostro (*de St-Félix*).
Aventures du baron de Trenck (*Boiteau*).
Mesmer (*Bersot*).
La Sorcellerie (*Louandre*).
Le Guide du bonheur.
Aventures d'une Colonie d'émigrants.
Opulence et Misère (*Mrs Ann. S. Stephens*).
Tolla (*Ed. About*).

Volumes à 2 francs.

De Paris à Bruxelles (*E. Guinot*).
De Paris à Calais, à Boulogne et à Dunkerque (*id.*).
De Paris à Lyon (*Fr. Bernard*).
De Lyon à la Méditerranée (*id.*).
De Paris au Havre (*E. Chapus*).

Digitized by Google

De Paris à Dieppe (*E. Chapus*).
De Paris à Strasbourg (*Moléri*).
De Paris à Bordeaux (*J. de Peyssonnel*).
De Paris à Nantes (*A. Achard*).
De Paris au centre de la France (*id.*).
De Paris au Mans (*Moutié*).
Belgique (*Mornand*).
Guide du voyageur à Londres.
Les Bords du Rhin (*Fr. Bernard*).
L'Interprète anglais-français (*Fleming*).
L'Interprète français-anglais (*id.*).
Fontainebleau. } Reliés.
Versailles. } Reliés.
Vichy. } Reliés.
Madame de Maintenon (*G. Héquet*).
Law et son système (*Cochut*).
François Ier et sa cour (*B. Hauréau*).
Louis XIV et sa cour (*Saint-Simon*).
Le Régent et la cour de France (*id.*).
Un chapitre de la Révolution française (*de Monseignat*).
Alfred le Grand (*Guizot*).
La Grande Charte (*C. Rousset*).
Origine des États-Unis (*P. Lorain*).
Souvenirs de Napoléon Ier (*de Las Cases*).
Voyages dans les glaces du pôle Arctique (*Hervé* et *de Lanoye*).
Scènes de la Vie maritime (*Basil Hall*).
Aventures de Robert Fortune en Chine.
La Nouvelle Calédonie (*Ch. Brainne*).
Mœurs et Coutumes de l'Algérie (*général Daumas*).
Eugénie Grandet (*de Balzac*).
Ursule Mirouet (*id.*).
Le Tailleur de pierres de Saint-Point (*A. de Lamartine*).
Fables de *Viennet*.

Le Langage des fleurs (*Zaccone*).
Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts (*Ed. About*).
Études biographiques (*Le Fèvre Deumier*).
Œhlenschlager (*id.*).
La Fille du chirurgien (*Walter Scott*).
Nouvelles danoises, traduites par *X. Marmier*.
Ruth (Mme *Gaskell*).
De France en Chine (Dr *Yvan*).
La Case de l'Oncle Tom (*Beecher Stowe*).
L'Allumeur de réverbères (*Mrs Cumming*).
Les Exilés dans la forêt (*Maine Reid*).
Théâtre choisi de *Beaumarchais*.
Choix de petits drames (*Berquin*).
Contes de Fées (*Perrault, etc.*).
Contes de l'Enfance (*miss Edgeworth*).
Contes de l'Adolescence (*id.*).
Contes des frères *Grimm*.
Contes moraux (*Mme de Genlis*).
Contes nouveaux (*Mme de Bawr*).
Don Quichotte (*Cervantès*).
Histoire d'un navire (*Ch. Vimont*).
Les Jeux des adolescents (*Belèze*).
La Caravane (*Hauff*).
La Petite Jeanne (*Mme Carraud*).
L'Hygiène (Dr *Beaugrand*).
La Pisciculture (*Jourdier*).
Maladies des pommes de terre, etc. (*A. Payen*).
Les Abeilles (*de Frarière*).
Les Chasses princières (*E. Chapus*).
Le Sport à Paris (*id.*).
Souvenirs de Chasse (*L. Viardot*).
Mémoires d'un Seigneur russe (*Tourguénief*).

Volumes à 3 francs.

Belgique. } Reliés.
De Lyon à la Méditerranée. } Reliés.
De Paris à Bâle. } Reliés.
De Paris à Bordeaux. } Reliés.
De Paris à Bruxelles. } Reliés.
De Paris à Dieppe. } Reliés.
De Paris à Lyon. } Reliés.
De Paris à Nantes. } Reliés.

De Paris à Strasbourg. } Reliés.
De Paris au Centre. } Reliés.
De Paris au Havre. } Reliés.
De Paris au Mans. } Reliés.
Guide du voyageur à Londres. } Reliés.
Les Bords du Rhin. } Reliés.
L'interprète anglais-français. } Reliés.
L'interprète français-anglais. } Reliés.

Digitized by Google

L'interprète allemand - français (*de Suckau*).
Voyage d'une femme au Spitzberg (*Mme L. d'Aunet*).
Caprices et Zigzags (*Th. Gautier*).
Italia (*id.*).
La Baltique (*Léouzon Le Duc*).
La Russie contemporaine (*id.*).
La Grèce contemporaine (*Ed. About*).
L'Inde contemporaine (*Lanoye*).
La Turquie actuelle (*Ubicini*).
Atala, René, les Natchez (*de Chateaubriand*).
Le Génie du christianisme (*id.*).
Les Martyrs et le dernier des Abencerages (*id.*).
Le Matériel agricole (*Jourdier*).
Des Substances alimentaires (*Payen*).
La Chasse à tir (*J. La Vallée*).
Les Cartes à jouer (*P. Boiteau*).
Le Turf (*E. Chapus*).
Le Coureur des Bois, 2 volumes (*Gab. Ferry*).
Costal l'Indien (*id.*).
Scènes de la vie mexicaine (*id.*).
Contes et Nouvelles (*Méry*).
Nouvelles nouvelles (*id.*).
Les Matinées du Louvre (*id.*).
Récits dans la tourelle (*Saintine*).
Le Mutilé.—La belle Cordière (*Saintine*).
Littérature musicale (*Scudo*).
Le Violon de Franjolé (*Arsène Houssaye*).
L'Alchimie et les Alchimistes (*Figuier*).
La Vie des Eaux (*Félix Mornand*).
La Vie militaire en Afrique (*de Castellane*).
La Famille Alain. — Fa-Dièze (*Alph. Karr*).
Feu Bressier. — Hortense (*id.*).
Clovis Gosselin (*id.*).
Menus propos (*Töpffer*).
Le Presbytère (*id.*).
Nouvelles génevoises (*id.*).
Rosa et Gertrude (*id.*).
L'Esclave blanc (*Hildreth*).
La Foire aux vanités (*Thackeray*).
Fontainebleau.
Visite à l'Exposition universelle de 1855 (*Tresca*).

Prix exceptionnels.

Paris illustré (280 vignettes et 18 plans).
Prix..... 7 fr.
Le même, relié..... 8 fr.
L'interprète franç.-allemand, rel. 4 fr.

Ch. Lahure, imprimeur du Sénat et de la Cour de Cassation
(ancienne maison Crapelet), rue de Vaugirard, 9.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google